



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





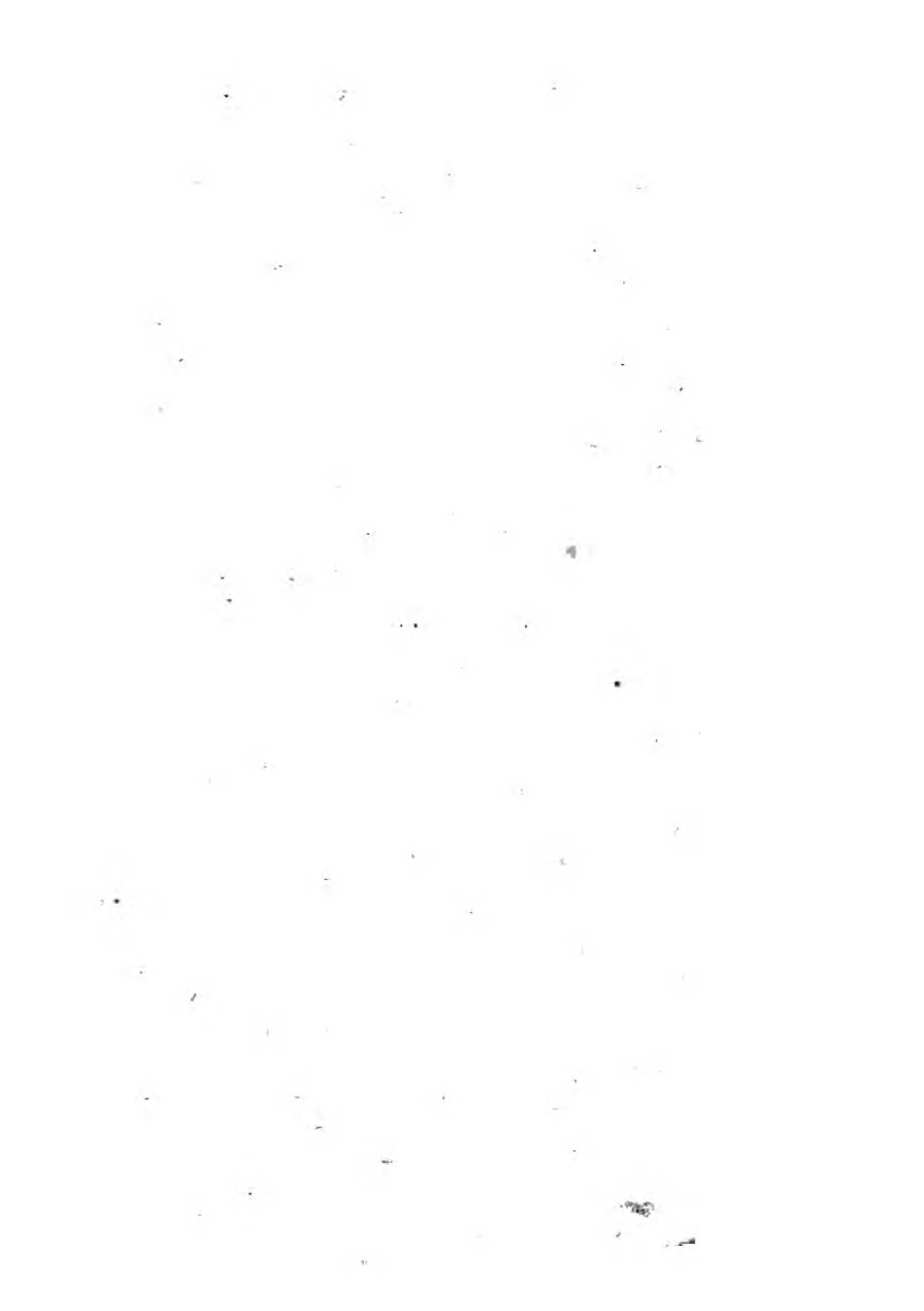
*Viscount Palmerston.*

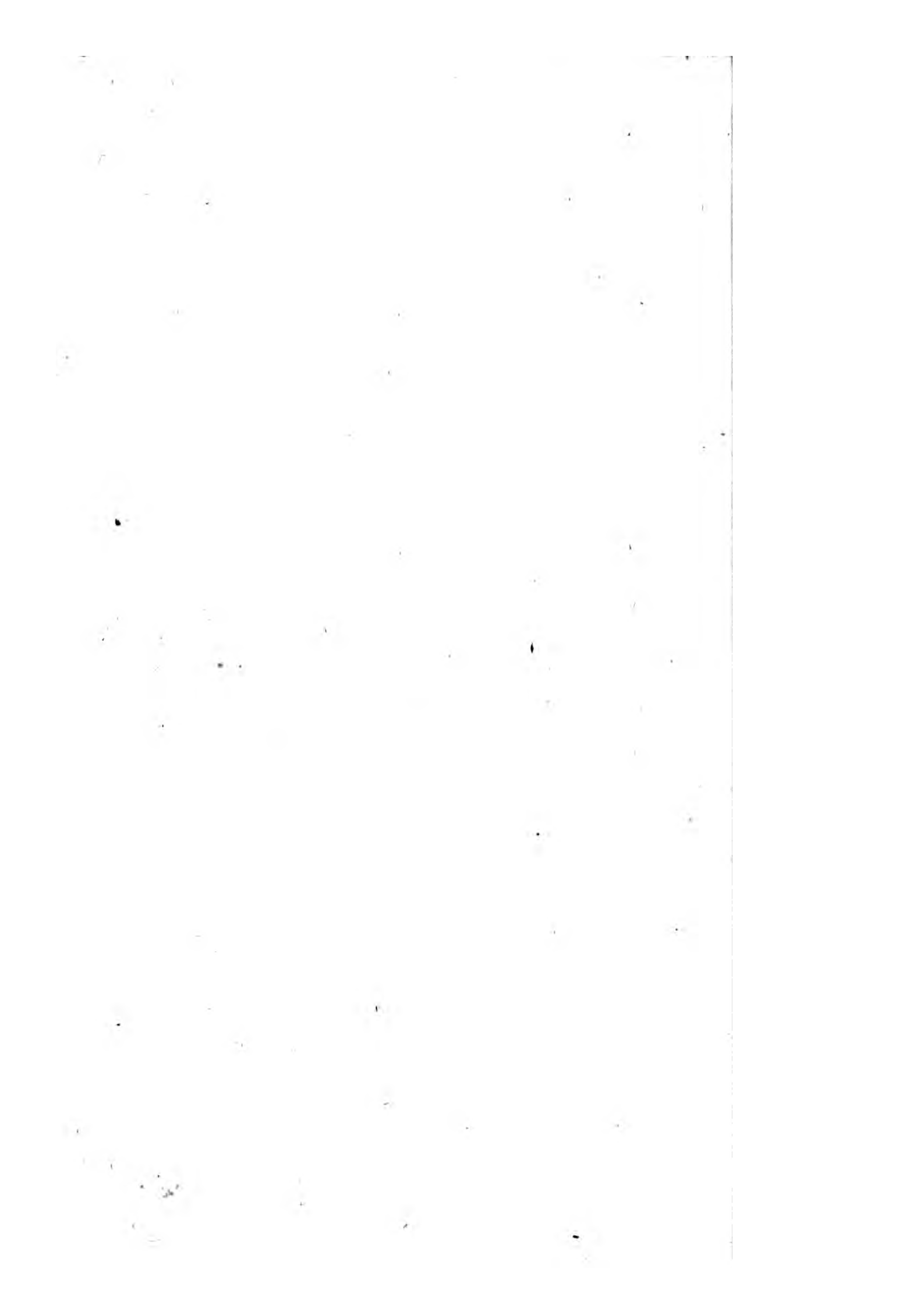
**EAST SHEEN.**

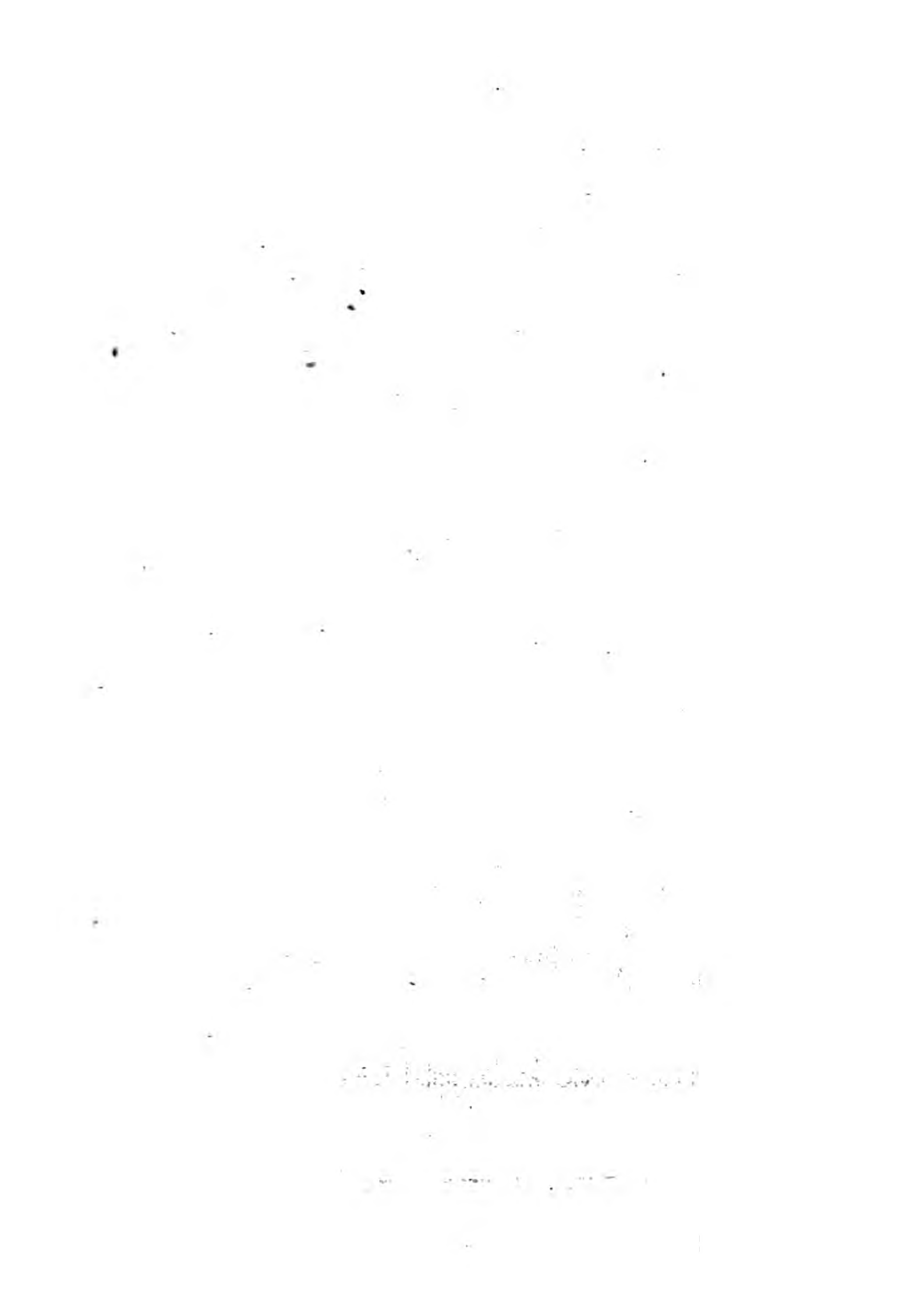
UNS. 168 e. 27















Sous les traits délicats d'une adroite peinture, J. B. LeClerc sculpt.  
Combattre des Humains les penchans vicieux,  
De monstres odieux  
C'est purger la Nature;  
C'est imiter ce Héros glorieux  
Qui seconde de la Sagesse;  
Vint apprendre aux Mortels à dompter leur foiblesse.

**LES CARACTERES**  
**DE**  
**THEOPHRASTE,**  
**AVEC LES CARACTERES**  
**OU**  
**LES MOEURS DE CE SIECLE,**  
**Par M. DE LA BRUYERE.**

Nouvelle Edition augmentée de la **DEFENSE**  
de **M. DE LA BRUYERE** & de ses **CARACTERES.**

**Par M. COSTE.**

**TOME PREMIER.**



*J.B. Scopin Sculp.*

**A AMSTERDAM;**

Chez **F. CHANGUION.** 1731.

*Avec Privilege de N.S. les Etats de Holl. & Westfr.*





## 2 CLEF DES CARACTERES

prouver cette Proposition par un Ouvrage en trois Volumes , *in-12.* qui prouve que les Modernes sont au dessus des Anciens.

**140.** *Quelques habiles.* Despreaux & Racine : le premier , Poëte Satirique & Historien du Roi : le second qui a fait des Tragédies & des Comédies , & qui a aussi travaillé à l'Histoire du Roi. Il est mort. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

**142.** *Bien des gens.* L'Abbé Dangeau , de l'Académie Française , Frere du Marquis Dangeau.

**143.** *Un bel Ouvrage.* Le présent Livre des Caractères.

**145.** *Arsene.* Le Marquis de Treville , ou l'Abbé de Choisi.

**146.** *Théocrine.* L'Abbé Dangeau , ou de Brie. Ce dernier est Auteur d'un petit Roman du Duc de Guise. Il a traduit quelques Odes d'Horace qui ne répondent pas au genie de ce Poëte. Ce de Brie est Fils d'un Chapelier de Paris.

**Ibid.** *Il n'y a point d'Ouvrage.* Les Cartes de l'Abbé Dangeau.

**147.** *Un Auteur sérieux.* Allusion aux différentes applications que l'on fait des Caractères du présent Livre.

**150.** *Capys.* Boursault , Auteur de la Comédie d'Esopé & de quelques autres Ouvrages.

**Ibid.** *Damis.* M. Boileau Despreaux.

**151.** *Le Philosophe consume.* La Bruyère , Auteur du présent Livre.

**153.** *Il n'a manqué à Moliere.* Jean-Baptiste Poquelin , si connu sous le nom de Moliere , étoit Fils d'un Valet de Chambre , Tapisserieur du Roi , il naquit à Paris ; environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la Troupe des

des Comédiens de Monsieur , & parut sur le Théâtre au petit Bourbon. Il réussit si mal la première fois qu'il parut à la Tragedie d'Héraclius , dont il faisoit le principal Personnage , qu'on lui jeta des Pommes cuites qui se vendoient à la Porte , & il fut obligé de quitter. Depuis ce tems-là , il n'a plus paru au sérieux , & s'est donné tout au Comique , où il réussissoit fort bien. Mais comme il ne paroissoit qu'à ses propres Pièces , il faisoit toujours un Personnage exprès pour lui. Il est mort presque sur le Théâtre , à la Représentation du *Malade Imaginaire* , le 17. Février 1673.

Page 156. *Deux Ecrivains.* Le P. Malebranche , qui pense trop , & Mr. Nicole du Port-Royal , qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de Novembre 1695.

Ibid. H\*\* G\*\*. Le Mercure Galand , fait par le Sieur De Visé.

157. *D'Amphion.* Lulli , ou Francine , son Gendre. Le premier étoit originairement Laquais , ensuite Violon. Il a porté la Musique à sa dernière perfection , & a donné les plus beaux Opera , dont il a supprimé la plus grande partie des Machines , faites par le Marquis de Sourdiac de la Maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.

158. *Ils ont fait le Théâtre.* M. Mansard , Architecte du Roi qui a prétendu avoir donné l'Idée de la belle Fête donnée à Chantilli.

159. *Les Connoisseurs.* Mr. Quinaut , Auditeur des Comptes , qui a fait les plus beaux Vers de plusieurs Opera.

161. *Le Poème Tragique.* Il parle contre l'Opéra.

#### 4 CLEF DES CARACTERE

Pag. 162. *Ce n'est point assez.* Les Comédies de Baron.

163. *C'est le propre d'un effeminé.* L'Homme à Bonne-Fortune, Comédie de Baron le Pere, Comédien fort célèbre; laquelle Pièce on prétend être le Portrait de ses Aventures. Il a renoncé au Théâtre, & s'est jetté dans la Dévotion.

165. *Dans le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces.* Le Cardinal de Richelieu se déclara, & s'anima contre Corneille l'aîné, Auteur de la Tragedie du Cid, comme contre un Criminel de Leze-Majesté.

169. *Tout Ecrivain.* Les Romans.

171. *L'on a cette incommodité.* Les Jésuites, & les Jansénistes.

172. *L'on écrit.* Le Pere Bouhours, & le Pere Bourdaloue, tous deux Jésuites.

173. *Il y a des Esprits.* Mr. Menage.

174. *Je conseille.* L'Abbé de Villiers qui a été autrefois Jésuite.

175. *Un Homme né Chrétien.* Le Noble, natif de Troyes, ci-devant Procureur Général au Parlement de Mets, qui a fait quantité d'Ouvrages d'Esprit & d'Erudition, entr'autres, *l'Esprit de Gerson*, qui a été mis à l'Index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison, d'où il est enfin sorti, après avoir fait Amende honorable.

*Ibid.* *Il faut éviter le Stile.* Varillas & Maimbourg.

186. *Votre Fils est begue.* Mr. de Harlay, Avocat Général, Fils de Mr. le Premier Président: Madame de Harlay, Fille de Mr. le Premier Président, Religieuse à Sainte Elisabeth, où elle a été mise à cause de l'habitude qu'elle avoit avec Du Mesnil, Musicien de l'Opéra.

Pag.

DE LA BRUYÈRE

Pag. 186. *Xantus*. Mr. de Courtenvaux, Fils de M. de Louvois.

187. *Crassus*. Mr. de Louvois & ses Enfans.

Ibid. *Il apparôit*. Le Cardinal de Richelieu.

188. *V\*\* C\*\*.* L'Auteur de *Pyrame*. Pradon; Vignon, Peintre; Colasse, Musicien, qui batoit la Mesure sous Lulli, & a composé des Opéra.

189. *Après le Mérite personnel*. L'Archevêque de Rheims, Frere de Mr. de Louvois, élu Proviseur de Sorbonne après la mort de Mr. de Harlay, Archevêque de Paris.

Ibid. *Quelques-uns*. Feu Mr. de Harlay, Archevêque de Paris.

Ibid. *Philemon*. Mr. le Comte d'Aubigni, Frere de Madame de Maintenon, ou Mylord Strafort, Anglois d'une grande dépense, mais très-pauvre d'esprit, & qui a toujours un magnifique Equipage.

190. *Ce n'est pas qu'il faut*. M. de Menneville, qui a été Receveur Général du Clergé, où il a gagné son Bien. Il a fait son Fils Président à Mortier, qui a épousé Madame de Harlay, petite-Fille de feu Mr. Boucherat, Chancelier. Sa Fille a épousé le Comte de Tonnerre.

191. *Un homme à la Cour*. L'Abbé Boileau, fameux Prédicateur.

Ibid. *Une Personne humble*. Le P. Mabillon, Bénédictin, Auteur de plusieurs beaux Ouvrages.

193. *On l'a regardé*. Mr. de Turenne.

194. *Fils. Petit-Fils*. Mr. le Duc de Chartres, ensuite Duc d'Orleans, & Régent du Royaume, qui a épousé une des Filles du Roi & de Madame de Montespan.



## 6 CLEF DES CARACTÈRES

Pag. 196. *Mopse*. L'Abbé de St. Pierre , de l'Académie Française.

Ibid. *Celse*. Le Baron de Breteuil qui a été Ambassadeur auprès du Duc de Mantouë.

197. *De la brouillerie des deux Freres , & de la rupture des deux Ministres*. Qui arriva entre Mr. Pelletier & Mrs. de Louvois & de Seignelai , au sujet de la protection à donner au Roi Jacques , que Mr de Louvois piqué secretement contre lui pour lui avoir refusé sa Nomination au Chapeau de Cardinal pour l'Archevêque de Rheims , son Frere , vouloit abandonner , & ne point charger la France de cette Guerre qui ne pouvoit être que très-longue & très-onéreuse. M. de Seignelai , au contraire , soutenoit , que le Roi ne pouvoit se dispenser de cette protection qui lui étoit glorieuse & nécessaire : & le Roi approuva cet Avis , que Mr. de Louvois combattoit. Cependant , on envoya en Irlande peu de Troupes pour le Rétablissement de ce Prince , & Mr. de Cavois pour y passer avec elles : mais , ne s'y étant pas trouvé le plus fort , il ne put empêcher que le Prince d'Orange ne passât la Boyne , où il y eut un grand Combat le 10. Juillet 1690. dans lequel le Roi Jacques ayant été abandonné par les Anglois , & Irlandois , fut obligé de se sauver à Dublin , & de repasser en France. Ce fut dans ce Combat que le Maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de Sabre & de Pistolet , que deux François , Gardes du Roi Jacques , qui passerent exprès les Rangs pour l'attaquer , lui donnerent , lesquels furent tués sur le champ. Le Prince d'Orange fut si surpris de cette mort , que la tête lui en tourna , & qu'il devint invisible quelques

ques jours, ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa Mort, dont la Nouvelle répandue en France causa pendant trois jours des joyes extravagantes, & qui à peine cesserent par les Nouvelles du rétablissement de sa santé & du Siège de Limeric, où il se trouva en Personne. Depuis ce tems-là, le Roy Jacques n'a pu se rétablir. Il est mort à St. Germain en Laie, le 16. Septembre 1701.

Pag. 198. *Menippe*. Le Maréchal de Ville-roi.

200. *La faus Grandeur*. Le Maréchal de Ville-roi.

Ibid. *La véritable Grandeur*. Mr. de Turenne, Maréchal de France, enterré à St. Denis, & tué en Allemagne d'un coup de Canon, le 27. Juillet 1674.

207. *Lise*. La Présidente d'Osambray, Femme de Mr. de Bocquemart, Président en la seconde des Enquêtes du Palais.

212. *A juger de cette Femme*. Mlle. de Luines, Sœur de Mr. de Luines. Correcteur des Comptes; belle & bien faite, laquelle s'amouracha d'un nommé Thibert, Frere du Notaire, qui étoit petit & bossu, & qui en abusa. Elle a épousé depuis Le Tellier, Frere de Le Tellier, Conseiller en la Cour des Monnoyes.

Ibid. *Le rebut de la Cour*. Le Baron d'Aubigné.

213. *Est-ce en vuë du Secret*. Madame de la Feriere, Femme du Maître des Requêtes, qui aime son Laquais.

Ibid. *Et Dorinne son Médecin*. Mlle. Foucaut, Fille de Mr. Foucaut, Conseiller aux Requêtes du Palais, qui aimoit Mercanson son Médecin.

## 3 CLEF DES CARACTERES

Pag. 213. *Lelie*. La Fille du Président Brisur.

214. *Claudie*. La Duchesse de Bouillon, ou de la Ferté.

Ibid. *Messaline*. Madame d'Olonne.

Ibid. *Bathylle*. Pecourt, Danseur de l'Opéra ; Raillerie sur les Dames qui s'amourachent de Farceurs.

Ibid. *Cobus*. Le Basque, Danseur de l'Opéra ; ou Beauchamp.

Ibid. *Dracon*. Philibert, Joueur de la Flute Allemande, dont la Femme avoit empoisonné son premier Mari, afin de l'épouser ; ce qui ayant été découvert, elle fut pendue & brûlée.

215. *Cesonie*. Mlle de Briou, Fille du Président en la Cour des Aydes. Elle a épousé le Marquis de Costantin, qui ne vécut que trois ans avec elle. Depuis son Veuvage, elle s'est absolument déclarée pour Philibert, & a fait sur ce chapitre des extravagances fort grandes. Elle est morte. Etant Fille, elle étoit fort retirée. Ce fut une Demoiselle qu'on lui donna qui lui inspira l'envie de se mettre dans le Monde, ce qu'elle fit avec beaucoup d'emportement. Elle fréquentoit souvent Mlle. Aubri, à présent Madame la Marquise de Monpieu.

216. *Quelques Femmes*. La Duchesse d'Aumont, Fille de Madame la Maréchale de la Mothe, & Madame la Maréchale de la Ferté.

Ibid. *Qu'est-ce qu'une Femme*. Madame la Duchesse.

219. *La Dévotion vient*. La Duchesse d'Aumont & la Duchesse de Lesdiguières.

223. *Quelques Femmes*. La Duchesse d'Aumont.

Pag.

Pag. 227. *Il y a telle Femme.* Madame la Présidente de Bocquemart, qui a conservé son nom d'Osambray.

229. *Combien de Filles.* Mlles. Baré, Bolot & Hamelin.

231. *Glycere.* Madame de la Feriere, petite-fille de feu Mr. le Président de Novion.

232. *Venouze.* Vincenne.

233. *Canidie.* La Voisin empoisonneuse, qui a été pendue & brûlée.

234. *Je ne comprends pas.* Le Président de Bocquemart.

234. *Le Mari de Madame L\*\*\*.* La Présidente d'Osambray.

257. *Drance.* Le Comte de Tonnerre, premier Gentilhomme de la Chambre de feu MONSIEUR, de la Maison des Comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portoient autrefois pour Armes un Soleil au-dessus d'une Montagne. Mais, depuis que l'an 1123, un Comte de cette Maison rétablit le Pape Calixte II, sur son Trône, ce Pape a donné pour Armes à cette Maison deux Clefs d'Argent en Sautoir, qu'elle porte présentement: & , quand un Comte de cette Maison se trouve à Rome lors de quelque Couronnement de Pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son Epée, & dit: *Et se omnes, ego non.* Ceci est une pure Fable. Cette Maison est fort illustre & fort ancienne, & ceux qui en sont présentement sont très-fiers, & traitent les autres de petite Noblesse & de Bourgeoisie. L'Evêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied, la Famille de Harlay, de Bourgeois, & étant allé pour dîner chez Mr. le premier Président, qui l'avoit sù, il le refusa en lui disant,

## 10 CLEF DES CARACTERES

disant qu'il n'appartenoit pas à un petit Bourgeois de traiter un Homme de la Qualité : & , comme cet Evêque lui répondit, qu'il avoit renvoyé son Carosse, Mr. le premier Président fit mettre les Chevaux au sien, & le renvoya ainsi ; dont on a bien ri à la Cour. Après la mort de Mr. de Harlay, Archevêque de Paris, il a eu le Cordon bleu. Depuis, le Clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'Oraison funebre aux grands Augustins, où l'on devoit faire un Service solennel, il s'en excusa, disant qu'il trouvoit le sujet trop stérile, dont le Roi étant averti le renvoya dans son Diocèse. Il est mort. L'Abbé de Tonnerre, de la même Maison, a été fait Evêque de Langre, en 1695. C'est un fort bon sujet qui a beaucoup de bonnes qualités, & qui n'a pas les hauteurs de ses freres.

Pag. 262. *Aronce*. Mr. Perrault.

*Ibid*. *L'on voit des gens*. Contre les Précieuses.

266. *Arrias*. Mr. Robert de Chatillon, Fils de Mr. Robert, Procureur du Roi au Châtelet, où il est lui-même Conseiller. Cette Avanture lui est arrivée.

269. *Theodecte*. Monsieur le Comte d'Aubigné, Frere de Madame de Maintenon, Gouverneur de Berri, Fils de Monsieur d'Aubigné, qui auroit eu la tête coupée, si par l'intrigue de la Fille du Géolier, il ne se fût sauvé de la prison. Il se retira avec elle aux Isles de l'Amérique où il l'épousa. Il en eut encore une Fille. Après sa mort, sa Femme revint en France, & maria sa Fille dans la suite à Mr. Scaron Cul de Jatte, si connu par ses Ouvrages comiques, lequel étant mort, elle se trouva sans beaucoup de bien ;  
mais,

DE LA BRUYERE. II

mais , s'érant insinuée auprès de Madame Colbert qui avoit le soin de l'Education des Enfans que le Roi avoit eu avec Madame de Montespan , elle fut placée chez elle comme Gouvernante , où elle s'est fait connoître au Roi , & a fait par ce moyen à l'âge de 55. ans la plus haute fortune que Femme ait jamais faite. Elle est née en 1631.

Pag. 273. *Il faut laisser parler.* L'Abbé de Vassé.

276. *Cleon.* Monnerot de Seve.

Ibid. *Eutiphron.* Mr. du Buillon , Intendant des Finances.

277. *Theodeme.* L'Abbé De Robbe.

Ibid. *L'on voit des gens.* Feu Mr. de Harlay , premier Président.

278. *Parler & offenser.* C'est la maniere de Mr. l'Abbé de Rubec , Neveu de Mr. l'Evêque de Tournay.

283. *L'on fait des gens.* Mrs. Courtin & de Saint Romain , intimes Amis très-long-tems , & enfin devenus Ennemis.

285. *Cleante.* L'Oiseau , ci-devant Receveur à Nantes , qui a épousé Mlle. de Soleure de Beauffe , assez jolie Personne , & séparée d'avec lui.

287. *C\*\*.* *H\*\*.* Vedeau de Grammont , Conseiller de la Cour en la seconde des Enquêtes , a eu un très-grand Procès avec Mr. Hervé , qui étoit Doyen du Parlement , au sujet d'une Bêche. Ce Procès , commencé pour une Bagatelle , a donné lieu à une Infcription en faux de Titre de Noblesse dudit Vedeau , & cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement , sa Robe déchirée sur lui ; outre cela , condamné à un Bannissement perpétuel , depuis converti à une Prison à Pierre Ancise , où il est ; ce qui a

## 12 CLEF DES CARACTERES

ruiné absolument ledit Vedeau qui étoit fort riche. Il avoit épousé Mlle. Genou, Fille de Mr. Genou, Conseiller en la grande Chambre.

Pag. 287. *Œ approche d'une petite Ville. La Ville de Richelieu.*

292. *Théobalde. Boursault.*

298. *Cydias. Perrault, de l'Académie, qui a fait le Poëme des Arts. Il s'étoit opposé à la Bruyere pour être reçu Académicien; ce qui fait qu'il le drappe par tout où il le rencontre.*

305. *Un homme fort riche. Mr. de Louvois, ou Mr. Fremont.*

306. *Deux Marchands. Un Marchand à Paris qui avoit pour Enseigne les Rats, (\*) qui a marié sa Fille à Mr. d'Armenonville.*

307. *Un Homme est laid. Mr. le Duc de Vendradour.*

*Ibid. N°. avec un Portier. Mr. de St. Pouanges.*

308. *Clitiphon. Mr. le Camus, le Lieutenant Civil, le premier Président de la Cour des Aides, le Cardinal Le Camus, & Le Camus, Maître des Comptes sont petits-Fils de Nicolas Le Camus, Marchand dans la Rue St. Denis, qui avoit pour Enseigne le Pelican, que ces Messieurs ont pris pour leurs Armes; ce qui a fait dire à Mr. le Noble dans la Comédie du Fourbe.*

*Va-t-on chercher si loin d'où les gens sont venus?*

*Et ne voyons-nous pas les Fils du vieux Cadmus,*

*Etaler,*

*(\*) Je crois qu'il se nommoit Brillen.*

*Etaler à nos yeux sur un Char Magnifique  
L'enjeigne que leur Pere avoit à sa Bouti-  
que?*

*S'informer tant qui fut leur Ayeul grand Co-  
las , &c.*

Ce Nicolas Le Camus avoit été Garçon de Boutique. Après la mort du Maître , il épousa la Veuve , & continua le Commerce. Cette Veuve morte , il épousa une Colbert de Troie , grande Tante de Mr Colbert , Contrôleur Général. Ce second Mariage ne lui fut pas heureux ; il fit Banqueroute , & se retira en Italie , où il se fit Commissaire des Marchands François , dans lequel Poste il amassa du bien. Pendant son Séjour en Italie , il s'appliqua aussi à l'Architecture , où il réussit beaucoup , en sorte que de retour en France avec sa famille , il s'y adonna , & fut un des principaux Entrepreneurs de la Place Roiale où il s'enrichit. Il se fit Secrétaire du Roi , & le Roi pour le recompenser du succès de cette Entreprise , lui accorda de porter une Fleur de Lys dans ses Armes.

**Pag. 310** *Sofie*. Delpêche , ou Berier , Fermier Général & Econome de l'Abbaïe de S. Denis. Il a fait son Fils Conseiller de la Cour , & un autre Avocat Général en la Cour des Aydes , qui est Mr. Delpêche.

**311** *Arfure*. Madame Belifany , ou de Courchamp.

**Ibid.** *Cresus*. Mr. de Guenegaud , fameux Partisan du tems de Mr. Fouquet , que l'on tenoit riche de plus de quatre Millions. Il a été taxé à la Chambre de Justice en 1666 , & enfin est mort malheureux dans



## 14 CLEF DES CARACTERES

un Grenier. Il avoit bâti l'Hôtel Salé au Marais.

Pag. 312. *Champagne.* Monnerot , fameux Partisan , dont le Fils est Conseiller au Châtelet & grand Donneur d'Avis à Mr. de Ponchartrain. Ledit Monnerot est mort prisonnier au petit Châtelet , & n'a pas voulu payer la Taxe de 2000000. Livres , à quoi il avoit été condamné par la Chambre de Justice en 1666. Comme il avoit son bien en Argent comptant , il en jouissoit , & faisoit grosse dépense au petit Châtelet. Il a laissé de grands biens à ses Enfants, qu'ils cachent encore.

Ibid *Sylvain.* Mr. Gorge, fameux Partisan , qui a acheté le Marquisat d'Antragues , dont il a pris le Nom. Il est natif de Nantes , a fait fortune sous Mr. Fouquet , & enfin a épousé Mlle. De Valancé , fille du Marquis de ce nom.

Ibid. *Dorus.* Feu Mr. de Guenegaud.

313 *Periandre.* Mr. de Langlée , qui a gagné beaucoup de bien au Jeu. Il est Marechal des Camps & Armées du Roi : ou Mr. Puffort, Conseiller d'Etat, Oncle de Mr. Colbert.

314 *Si certains Morts.* Mr. Laugeois , Fils de Mr. Laugeois , Receveur des Consignations du Châtelet , qui a acheté la Seigneurie d'Imbercourt dont il porte le nom.

316 *Ce Garçon si frais.* Feu Mr. Le Tellier , Archevêque de Rheims.

317 *Chrysispe.* Laugeois , Fermier Général , dont le Fils a épousé la Fille du Président Cousin, Cousine de Mr. de Pontchartrain : & la Fille le Fils de Mr. le Maréchal de Tourville , qui étoit devenu amoureux de sa Belle sœur & fut un jour obligé de se sauver de sa Chambre par la Fenêtre.

Pag.

Pag. 317. *Ergaste*. Le Baron de Bauvais, grand Donneur d'Avis, a époué Mlle. de Berthelot, Fille de Berthelot des Poudres, Fermier Général. Sa Naissance est assez équivoque. On veut qu'il y ait de la Pourpre & des Lys mêlés. D'autres disent qu'il n'y a rien que de l'ordinaire. Sa Mere étoit de la confiance de la feue Reine Mere, & le bruit est, que ce fut elle qui fut la première à assurer la Reine, que le Roi, qui, dans la Jeunesse paroissoit fort indifférent pour les Dames, étoit très-surement propre au Mariage. L'on veut que Madame de Richelieu soit de la même Famille. Son Pere étoit Marchand de Rubans au Palais, & sa Mere s'appelloit Cateau la Borgnesie, qui par ses Liberalitez, a fait Mr. Fromenteau, ou de La Vauguion, Cordon bleu.

318 *Criton*. Feu Berrier. Il étoit du País du Mans, simple Sergent de Bois. Il se fit connoître à feu Mr. Colbert du tems de la Reforme des Forêts de Normandie, & il s'en fit si bien écouter, qu'il gagna sa confiance; dont il se servit pour lui donner une infinité d'Avis, qui lui ont fait acquérir de grands biens. Il a laissé plusieurs Enfans, dont un est Maître des Requêtes, appelé de la Ferriere, qui a époué la petite-Fille de feu Mr. de Novion, premier Président, qui, pour consentir à cette Alliance, a reçu 100000 Livres. Ce Mariage avoit été fort traversé, & la jeune Dame en a bien fait accroire à son Mari.

*Ibid. Brontis*. Mr. de Pontchartrain à l'Institution des Peres de l'Oratoire, ou Berrier, dont on a fait courir les Méditations.

## 16 C L E F D E S C A R A C T E R E S

Pag. 319. *Il y a une dureté.* Mr. Pelletier de Soufy.

320. *Fuyez.* Mr. de Ponchartrain.

Ibid. *Un Homme avide.* Mr. de Louvois.

321. *Un Homme d'un petit génie.* Thomé de Lisse , & Tirman.

322. *Il y a même des stupides.* Nicolas d'Orville , Fils de Madame Nicolle , qui étoit de la confidence des Amours du Roi & de Mlle. de la Valiere. Il étoit Trésorier de France , à Orleans , de si peu d'esprit qu'un jour étant interrogé qui étoit le premier Empereur Romain , il répondit que c'étoit Vespasien. Il n'a pas laissé que d'amasser du bien à deux Filles qui ont été mariées ; l'une , à Salomon de Gueneuf , Trésorier de France , à Orleans : l'autre , au Sieur Bailli de Montorond. Ce d'Orville étoit Receveur des Gabelles à Orleans.

323. *Quel est le fruit.* Mr. Boucherat , Chancelier de France.

324. *L'on ouvre.* Les Marchands.

Ibid. *Le Marchand Boutet* , à la Tête Noire , Rue des Bourdonois. Son Pere a acheté le Marquisat de Franconville sans pareil , qui lui a attiré une infinité de Procès , pour les Droits honorifiques , & qui s'est ruiné à les soutenir.

325. *Les Hommes pressez.* Feu Mr. Racine.

326. *Tel avec deux millions.* Mr. de Seignelay.

Ibid. *Il n'y a rien.* Le Noir , André , Le Vieux , Doubler.

329. *Les Fauconnets.* Il y a un Bail des Fermes sous ce Nom. Les Berthelots & autres s'y entichirent.

331. *Orente.* Mr. de la Ravoie , Maître des Hom-

Hommes de Fortune qui a épousé Mlle. Valiere , Fille d'une Intéressée , très-jolie Personne.

Pag. 331. *Le Mariage.* Mr. Doujat Hervé de Grammont.

332. *Epouser une Veuve.* Le Duc d'Atri , le Comte de Marfan.

Ibid. *Clearque.* Mr. du Buisson.

Ibid. *L'Avare.* Mr. Morstein , qui avoit été Grand Trésorier de Pologne , & qui s'étoit venu établir à Paris , où il est mort. Il étoit fort avare.

333. *Triste Condition.* Banse , le Fils.

336. *L'on ne reconnoît plus.* Mr. de Courcillon de Dangeau , de simple Gentilhomme de Beauſſe , s'est fait par le jeu , Gouverneur de Touraine , Cordon-bleu , & Vicair Général de l'Ordre de St Lazare. Ensuite , il a été fait Conseiller d'Etat d'Epée. Ou Morin , qui avoit fait en Angletterre une grande Fortune au Jeu , d'où il est revenu avec plus de douze cens mille Livres , qu'il a perdu depuis , & est à présent fort petit Compagnon , au lieu que dans sa Fortune il fréquentoit tous les plus grands Seigneurs.

337. *Mille gens.* Le Président des Comptes , Robert , qui avoit apporté beaucoup d'argent de son Intendance de Flandre , qu'il a presque tout perdu au Jeu , enforte qu'il est fort mal dans ses Affaires , & à été obligé de reformer sa Table , & la dépense qu'il faisoit , & se réduire au petit pied. Encore ne se peut-il passer de jouer.

340. *Quelqu'un de ces Pastres.* Mr. de Gourville , Intendant de feu Mr. le Prince , qui non content du Château de St. Maur , quel-  
ques

## 18 CLEF DES CARACTÈRES

que beau qu'il fût , & dont Mr. le Prince s'étoit contenté , a fait beaucoup de dépense pour l'embellir.

Pag. 340. *Ce Palais.* Mr. Bordier de Rainci.

341. *Eumolpe.* Feu Mr. de Seignelay.

342. *Giton.* Barbesieux.

346. *L'on s'attend au Passage.* Vincennes.

347. *Dans ces Lieux.* Les Thuilleries.

350. *A qui l'on conteste le premier.* Mr. Robert Avocat.

Ibid. *Vous moquez-vous.* Mr. de St. Pouange , ou Mr. de la Briffe , Procureur Général.

351. *Il y a un certain nombre.* Mr. de Mesme , Fils du Président à Mortier , & actuellement premier Président , a épousé en 1695. la Fille de Mr. Fedeau de Brou , Président au Grand Conseil , dont il a eu trois cens cinquante mille Livres. On veut que la Mere lui ait encore assuré deux cens mille Livres après sa mort. La Demoiselle est petite , un peu boiteuse , passablement belle , & toute jeune.

Pag. 352. *Un Homme de Robe.* M. le premier Président , ou Mr. Talon.

Ibid. *Les Crispins.* Mrs. Malo , ou Mr. Charpentier. Les premiers sont trois Freres.

Ibid. *Des Sannions.* Mrs. de Lesseville , descendus d'un Tanneur de Meulan , mort fort riche , & qui a laissé deux Enfans ; l'un Conseiller aux Requêtes du Palais , & l'autre au Grand Conseil , dont il est mort Doyen , & qui ne voulut pas se rendre à Mantes en 1652. quand le grand Conseil s'y rendit du tems de la Fronde , de crainte que l'on n'approfondît dans son Voisinage son Extraction. De ces deux Branches sont

Venus Mrs. de Lesseville, qui sont presque dans toutes les Cours souveraines, y en ayant un Maître des Requêtes, un autre Conseiller au Parlement, l'autre au Grand Conseil, & l'autre en la Chambre des Comptes. Ils vivent tous de fort bonne intelligence, portant les mêmes Livrées, qu'ils renouvellent tous ensemble. Ils ont pour Armes trois Croissans d'Or en Champ d'Azur. La Branche cadette a chargé son Ecu d'un Lambel. Mr. le Clerc de la Neuville est de cette Famille. L'on veut qu'après la Bataille d'Ivry en 1590. Henri IV. s'étant retiré du côté de Mantes; & manquant d'argent, ayant appris que ledit le Clerc & Pelletier, qui étoient deux riches Tanneurs, le dernier de Mantes, pouvoient lui en prêter, les manda à cet effet, & tira d'eux vingt mille Ecus, dont il voulut leur donner son Billet, mais, que le Pelletier lui ayant représenté qu'il falloit donc créer un Huissier exprès pour faire payer le Roi, ils se contentèrent de sa Parole. Il leur donna ensuite des Lettres de Noblesse, dont s'est servi depuis le Pelletier, aiant quitté son Métier de Tanneur, & non le Clerc. Le Pelletier est Ayeul de Messieurs Pelletier d'aujourd'hui, dont il y en a eu un Premier Président, & son Fils est à présent Président à Mortier.

Pag. 354. *Un autre.* Le feu Président le Coigneux, qui aimoit fort la Chasse, dont il avoit un fort gros Equipage à sa Terre de Mort-Fontaine, où il alloit quand le Palais le lui pouvoit permettre. Il n'étoit pas riche. Son Ayeul étoit Procureur au Parlement. L'on trouve encore des Expéditions de lui. Il épousa en secondes Nôces la Veuve de Galand.

## 20 C L E F D E S C A R A C T E R E S

Galand , fameux Partisan , qui lui apporta de grands Biens , dont il a depuis subsisté. Il ne s'étoit pas même mis en dépense d'une Robe de Chambre pour ce Mariage , en sorte qu'étant obligé , selon l'usage de Paris , de se rendre à la Toilette de sa nouvelle Femme , qu'il apprit être des plus magnifiques , il fut obligé , par l'avis de son Valet de Chambre , d'y aller en Robe du Palais , & en Robe rouge fourée , supposant qu'il ne pouvoit rien montrer de plus agréable aux yeux de cette Dame , qui ne l'avoit épousé que pour sa Dignité , que la Robe , qui en faisoit la marque ; ce qui fit rire l'Assemblée. Il a épousé en troisièmes Nôces Mlle. de Navaille , dont il a eu un Fils , qui , bien qu'unique , ne sera pas riche.

Ou Jacquier , Sieur de Rieux Montirel , Conseiller de la Cour , Fils de Jacquier des Vivres , fort entêté de la Chasse.

Pag. 355. *Menalippe*. Mr. de Nouveau Surintendant des Postes.

Ibid. *Quel est l'égarement*. Mr. le Président Gilbert.

356. *Quelques-uns*. Mr. Noblet , Fils du Sieur Noblet , Commis de Mr. Jeannin de Castille , qui a mangé plus de 30000. Ecus en dépense sottes & sottes au Marais , auprès de Mlle. Guror de Boival , laquelle étoit en même tems Maîtresse des Sieurs Le Fevre & Masure , qui en ont profité. Ce Noblet étoit Maître d'Hôtel chez feu MONSIEUR. Il a vendu sa Charge , & pour lui donner de quoi vivre , sa Mere a été obligée de lui substituer son bien.

Ou Mr. Peinville,

Pag.

356. *Narcisse*. Mr. Garnier Seigneur de Montereau, Frere de Madame de Brancas, Président à Mortier au Parlement de Mets, Fils de Mr. Garnier, Trésorier des Parties Casuelles, qui avoit laissé huit Enfans qui hériterent chacun d'un million. Ils furent tous taxez à la Chambre de Justice à 100000. Ecus chacun qu'ils payerent.

357. *Voilà un Homme*. Feu Mr. le Prince de Mecklembourg.

356. *Scapin*. Mr. d'Halogni, Maréchal de Rochefort, porte trois Fleurs de Lys d'Argent en Champ de Gueules. Mr. le Comte d'Hallaing porte trois Fleurs de Lys d'Or dans un Champ d'Azur au Chef d'Or. Le Sieur de St. Mesmin à Orleans porte quatre Fleurs de Lys d'Or en Champ d'Azur, & Mr. de Goulaine de Bretagne mi-partie de France & d'Anglererre; ce qui fut accordé à un de cette Race, pour avoir négocié l'accommodement des deux Couronnes à la satisfaction des deux Rois, qui lui donnerent pour récompense chacun la moitié de leurs Ecus, dont il composa ses Armes.

360. *Theramene*. Mr. Terrat, Chancelier de feu MONSIEUR.

363. *Le bel & le judicieux Usage*. C'est un Usage à Paris que les nouvelles-mariées reçoivent les trois premiers jours leurs Visites, sur un Lit, où elles sont magnifiquement parées, en Compagnie de quelques Demoiselles de leurs Amies, & tout le monde les va voir, & examine leur fermeté & leur contenance sur une infinité de questions & de Quolibets, qu'on leur dit dans cette occasion.

372. N \*\*. Mr. d'Aubigni, Frere de Madame de Maintenon,



## 22 C L E F D E S C A R A C T E R E S

- Pag. 372. *Il y a dans les Cours.* Le Marquis de Caretti, Medecin empirique.
374. *De Courtisans.* Mr. de Langlée.
377. *Un Homme de la Cour.* Mr. le Duc de Bouillon : Son Château est Sedan.
- Ibid. *Il doit tenir.* Mr. de Tonnerre , Evêque de Noyon.
384. *Vient-on de placer quelqu'un.* Cela est arrivé à feu Mr. de Luxembourg, quand il entra dans le Commandement des Armées.
387. *La Couture.* La Couture étoit Tailleur d'habits de Madame la Dauphine, lequel étoit devenu Fou , & qui , sur ce pied demouroit à la Cour , où il faisoit des Contes fort extravagans. Il alloit souvent à la Toilette de Madame la Dauphine.
388. *On fait sa Brigue.* Mr. le Marquis de Vardes, revenu de son Exil de vingt années, avoit fait une grosse Brigue pour être Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne , à quoi il auroit réussi , s'il ne fût pas mort.
- Ibid. *D'Artemon.* Mr. le Duc de Beauvilliers.
390. *Il faut avouër.* Différente maniere d'agir du Cardinal de Richelieu , & du Cardinal Mazarin. Le premier savoit refuser sans déplaire. Le second faisoit plaisir de mauvaise grace.
391. *L'on remarque dans les Cours.* Feu Mr. de Villeroi , Archevêque de Lyon , qui en étoit aussi Gouverneur , ou Mr. le Chevalier Haute-Feuille , Ambassadeur de Malthe.
- Ibid. *Menophile.* Le Pere la Chaise , Jesuite & Confesseur du Roi.

Pag.

- Pag. 392. *Voyez un heureux.* Mr. le Chancelier Boucherat.
393. *Un Homme qui vient.* Mr. de Pontchartrain.
394. *Il faut des Fripons.* Berrier, Des-Chiens, Brunet, Monnerot, Salaberi.
395. *Timante.* Mr. de Pompone, disgracié depuis la Paix de Nimegue, & privé de sa Charge de Secrétaire d'Etat, qu'on lui a rendue depuis; ou Mr. de Luxembourg, disgracié lors de la Recherche des Poisons, & revenu depuis en faveur. Il est mort en 1694.
396. *Que d'amis.* Mr. le Maréchal de Ville-roi, lors de l'élevation de Mr. Pelletier au Controlle général, s'écria qu'il en étoit ravi, parce qu'ils en étoient Parens, bien que cela ne fût pas vrai. Ce Maréchal est Fils du Duc de Villeroy, Gouverneur de Louis XIV, qui l'étoit de Mr. Daluceau, Gouverneur de Lyon, Fils de Mr. Villeroy, Secrétaire d'Etat de la Ligue, dans lequel Poste, ayant menagé les Intérêts d'Henri IV, il fut conservé par ce Prince, après la Ligue éteinte. Il étoit Fils d'un nommé Le Gendre, qui ayant acheté la terre de Neufville, en prit le Nom & les Armes, & la transmit à sa Famille. Depuis trente Ans, un des Descendans du Frere dudit Le Gendre, qui avoit fait fortune, étant mort, Mr. de Villeroy s'en porta Héritier, & justifia sa Généalogie. Il a été mis à la tête des Troupes, après la mort de Mr. de Luxembourg, & a laissé reprendre Namur en 1695. quoi qu'il eût une Armée de 100000 Hommes. Il commanda en 1701. avec Mr. le Maréchal de Catinat les Armées du Roi en Italie, fut pris

## 24 C L E F D E S C A R A C T E R E S

pris à Cremona en 1702. par le Prince Eugene , & battu à Ramilli en 1706. par Mylord Marlborough. Il est présentement Chef des Conseillers du Roi à la place de Mr. de Beauvilliers , mort en 1714 , qui avoit l'honneur de posséder cette Place.

Pag. 397. *Tibur.* Meudon.

*Ibid.* *Plancus.* Mr. de Louvois , mort subitement en 1691.

398. *Théodope.* L'Abbé de Choisi.

403. *Il y a un Pais.* La Cour.

405. *Xantippe.* Mr. Bontems , Concierge , Valet de Chambre du Roi , Gouverneur de Versailles. Il est mort. Son Fils est Gouverneur de Vannes , & sa Fille a épousé le Fils de Mr. Lambert de Torigni , Président de la Chambre des Comptes , à qui elle a tant donné de chagrin , qu'elle lui a fait tourner la tête. Le Duc d'Elbeuf d'à présent en a été fort amoureux , & elle de lui. Il lui a mangé toutes ses Pierrieres ; ce qui a commencé les chagrins.

406. *L'on parle d'une Region.* La Cour.

408. *Un Autel.* La Messe du Roi.

*Ibid.* *Les Gens du Pais le nomment.* \* \* \*. Versailles.

412. *La Cour.* Feu Mr. Bontems , ou le Marquis de Dangeau.

*Ibid.* *Il y a des gens.* Le Comte d'Aubigni.

415. *Aristide.* Mr. le Cardinal d'Eltrées , ou Mr. de Pomponne.

416. *Straton.* Mr. le Duc de Lausun , qui a été Favori du Roi , puis disgracié & envoyé en prison à Pignerol , où il a été pendant dix ans ; ensuite revenu & rentré dans les bonnes grâces de Mlle. de Montpensier ,  
qui

qui lui a donné S. Fargeau , & 30000. livres de rente sur les Gabelles du Languedoc ; depuis brouillé avec elle , & enfin exclus de la Cour. Il a été fait Duc & Cordonbleu , à la sollicitation de la Reine d'Angleterre , qui étoit sortie d'Angleterre avec le Prince de Galles en 1688. Il est Cadet de la Maison de Nompar de Caumont , Neveu du Maréchal de Grammont qui l'attira à Paris , où il lui donna retraite chez lui , & par reconnoissance il débaucha sa Fille mariée depuis au Prince de Monaco. Ce fut au sujet de cette intrigue , dont il avoit fait confidence au Roi , qu'il se brouilla avec lui , avec des emportemens étranges , dont le Roi l'excusa , reconnoissant généreusement qu'il avoit trahi la confidence qu'il lui en avoit faite. Il fut cependant mis à la Bastille pour le manque de respect ; mais seulement , pendant 24. heures , & rentra dans les bonnes graces du Roi , qu'il a perdu entièrement depuis par l'attachement qu'il prit avec Mlle. de Montpensier. Il passa en Irlande avec le Roi Jacques , où il ne fit rien qui vaille , s'en étant enfui des premiers au Combat de la Boyne. Il a dans un âge assez avancé épousé la seconde Fille du Maréchal de Lorge , en 1695. L'Ainée a épousé le jeune Duc de S. Simon. La Mere est Fille du Sieur Fremont , fameux Homme d'Affaires , & enfin Garde du Trésor Royal.

Pag. 417. *La faveur.* Mr. Pelletier , le Ministre.

418. *D'autres Hommes.* Mrs. de Pontchartrain , Chamillard & de Chanlais.

420. *O Théagene,* Mr. le Grand-Prieur.

## 26 C L E F D E S C A R A C T E R E S

- Pag. 423. *Il est vieux.* Mr. de St. Pouanges.
424. *Ou des Personnes Illustres.* Mr. de Louvois.
- Ibid. *Qui leur succedent.* Mr. de Pontchartrain.
425. *Théophile.* Mr. de Roquette , Evêque d'Autun.
426. *Un Grand débarqué.* Le Roi Jacques II. auprès duquel il a voulu s'insinuer , a quatre enfans légitimes : deux Filles de son premier Mariage avec Anne Hyde. Fille de Mylord Edouard Hyde , Grand Chancelier d'Angleterre : l'Aînée a été mariée à Guillaume III. Roi d'Angleterre : l'autre , au Prince George de Dannemarck , & sont mortes toutes deux Reines d'Angleterre. De son second Mariage avec Anne d'Est , Princesse de Modene , il a eu un Fils né au mois de Juin 1688. appelé le Prince de Galles. Et en 1690. est née une Fille qui est morte. Il a eu deux enfans naturels : un Fils qui est le Duc de Barwick ; & une Fille mariée à Mylord Walgrave , Lieutenant du Comté de Sommerfet.
428. *Avez-vous de l'Esprit ?* Mr. le Duc de la Feuillade.
430. *C'est déjà trop.* Il désigne plusieurs grands Seigneurs , qui portent ces Noms , comme César de Vendôme , Annibal d'Estrées , Hercule de Rohan , Achille de Harlay , Phebus de Foix , Diane de Chastigniers.
431. *Pendant que.* Les jeunes Gens de qualité.
432. *Des Citoyens.* Les Ministres.
436. *Le Suisse.* Les Domestiques de Mr. le Tellier.
442. *C'est une pure hypocrisie.* Mr. de Harlay , premier Président,

Pag. 442. *Aristarque*. Le même. On lui vint apporter à Beaumont pendant les vacations vingt-cinq mille livres que le Président de la Barois lui avoit léguées. Il se transporta à Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & par-devant un Notaire Royal, il déclara cette somme au profit des Pauvres.

443. *Les meilleures actions*. Le même.

444. *Theognis*. Mr. de Harlay, Archevêque de Paris, mort subitement en sa Maison de Conflans.

445. *Pamphile*. Mr. le Marquis de Dangeau.

448. *Et celui*. Mr. de Chanlais.

449. *La Maison d'un Ministre*. Mr. de Louvois.

457. *Soyecour*. Beau-Frere de Mr. de Bois-Franc, Maître des Requêtes, qui ayant épousé sa Sœur avec peu de bien, & même contre le sentiment de son Pere, s'est vu par la mort de l'un & de l'autre, avoir épousé une Héritiere riche de 25000. livres de rente.

458. *Le Peuple paisible*. Les Nouvellistes.

459. *Demophile*. L'Abbé de Sainte Helene, Frondeur.

461. *Basilide*. Antifrondeur, le Sieur du Moulinet.

463. *Il croit fermement*. Le faux bruit qui courut de la mort du Prince d'Orange, à présent Roy d'Angleterre.

472. *De rencontrer une Personne*. Madame de Maintenon.

Ibid. *La modestie de son Favori*. La même.

473. *Hommes en place*. Les Cardinaux d'Amboise & de Richelieu. Le premier étoit Ministre de Louis XII.

Ibid. *Les Dignités se perdent*. Les Héritiers  
 \*\*\* 2 des

## 28 CLEF DES CARACTERES

des Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

Pag. 474. *Cet homme.* Le Cardinal George d'Amboise.

Ibid. *Cet autre dont vous voyez l'image.* Le Cardinal de Richelieu.

475. *De nos meilleurs Princes* Louis XIV.

Ibid. *Par leurs Ministres.* Feu Mr. Colbert , quand il conseilla au Roi le Remboursement des Rentes de la Maison de Ville ; ce qui a ruiné bien des Familles.

Ibid. *Pour le Ministere.* Mr. de Pomponne.

476. *La Science.* Le Roi.

Ibid. *Dans les plus forts Bastions.* Louanges du Roi.

483. *Que de dons du Ciel.* Portrait de Louis XIV.

Tom. II. Pag. 4. *Menalque.* Feu Mr. de Brancas , Chevalier d'Honneur de la Reine-Mere , Frere de Mr. le Duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absence d'esprit. L'Avanture de la Perruque , dont il est ici parlé , lui arriva chez la Reine. L'on veut qu'il oublia le jour de ses Nôces qu'il étoit marié avec Mlle. Garnier , Fille du Partisan ; & que le soir retournant chez lui , à son ordinaire , il fut surpris de n'y point trouver ses Valets de Chambre qu'il apprit être allés mettre sa Toilette chez sa nouvelle Femme ; ce qui le fit ressouvenir de sa Cérémonie du Matin. L'Auteur a oublié qu'un jour donnant la main à la Reine , il lui prit envie de lâcher de l'Eau. Il se mit en devoir d'y satisfaire : ce qui fit bien rire cette Princesse & les Dames qui étoient avec elle.

57. *Votre Révérence.* L'Abbé de Mauroy , ci-devant Aumônier de feu Mlle de Montpensier , Fils de Mr. de Mauroy , Maître des

des Comptes , & Cousin germain de Mauroy , Curé des Invalides , sujet à une infinité d'absences d'esprit , étant allé de la part de Mademoiselle parler de quelques Affaires au Pere la Chaise , il le traita d'*Altesse Royale* , & rendant réponse à Mademoiselle , il la traita de *Révérance*. Une autre fois étant habillé pour dire sa Messe , il l'auroit commencée si son Laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris Médecine , & ensuite un Bouillon. Il voulut un jour que le Prieur de son Abbaye , qui l'étoit venu voir , lui eût dérobé ses Lunettes , qu'il cherchoit pour lire une Lettre , & après les avoir bien cherchées , elles se trouverent sur son nez. Une autre fois , il entonna le commencement des Vêpres par l'*ite* , *Missa est*. Il donna trois fois la Nomination d'un même Bénéfice à trois différentes Personnes , & puis voulut s'inscrire en faux , prétendant ne l'avoir donné qu'une , & il eut de la peine à le croire après qu'on lui eut présenté ces trois Nominations.

Pag. 21. *Il y a d'étranges Peres*. Mr. le Duc de Gesvres , ou Baufe le Pere , ou M. Talignon , ci-devant Avocat Général , & depuis Président à Mortier , qui a fait enfermer son Fils unique à S. Lazare , en 1695. parce qu'il s'étoit amouraché de la Fille d'un Chirurgien , bien qu'il fût Conseiller de la Cour des Aides , & a fait mettre la Fille à la Pitié , après l'avoir fait raser. Elle en est depuis sortie par Arrêt du Parlement.

27. *Irene*. L'on tint ce discours à Madame de Montespan aux Eaux de Bourbon , où elle alloit souvent pour des Maladies imaginaires.

37. *Nous faisons par vanité*. Mr. le Prince de  
 \*\*\* 3 Con-



## 30 CLEF DES CARACTERES

Conti, qui gagna la petite Vérole auprès de la Princesse sa Femme, qu'il n'aimoit pas, & qui en est mort, & elle en est guérie.

Pag. 39. *De même une bonne tête.* M. de Louvois.

45. *On est prompt.* Le Chevalier de Soissons, Fils naturel du Comte de Soissons, tué à la Bataille de Sedan en 1641. qui est borgne.

52. *Il se trouve des hommes.* Mr. de Lauzun.

53. *Il y a des gens.* Monfr. de la Feuillade, de la Maison d'Aubusson, Gouverneur du Dauphiné, & Colonel du Régiment des Gardes Françaises, qui a érigé la Statuë du Roi à la place des Victoires, qui a fait bâtir sur les ruines de l'Hôtel de la Ferté, a fait sa fortune par mille Quolibets qu'il disoit au Roi. Ce fut lui qui conduisit le secours que le Roi envoya à l'Empereur, qui lui fut si utile, qu'il défit avec lui les Turcs à la Bataille de St. Godard, en 1664. & les obligea de passer le Raab avec perte de près de 10000. Hommes. Cette Défaite donna de la jalousie à l'Empereur, qui renvoya au Roi son secours, sans lui accorder presque de route; ce qui ruina beaucoup les Troupes.

54. *L'on exigeroit.* Le feu Roi Jacques II. qui s'étoit rendu illustre dans le tems qu'il commandoit la Flotte d'Angleterre en qualité de Duc d'Yorck, & qui depuis ce tems-là n'a fait aucune action de valeur.

*Ibid.* *Il coûte moins.* Mr. de Harlay, Archevêque de Paris, qui a toujours eu quelque Maîtresse: long-tems Mlle. de la Varenne: depuis Madame de Bretonvilliers; ensuite Madame la Duchesse de Lesdiguières; & enfin, la Fille d'un Marchand, entre les bras  
de

de laquelle on veut qu'il soit mort le 6.  
Août 1695.

Pag. 55. *Quelques Hommes.* Le Cardinal de  
Bouillon.

Ibid. *L'on en fait d'autres.* Mr. Boutillier de  
Rancé , qui a été Abbé de la Trappe , où  
il a mené une vie triste , dure & austere.  
Il est mort.

Ou Mr. le Cardinal le Camus , Evêque de  
Grenoble , qui a été fort débauché , & qui  
a fait de certains Alleluias de la Cour , fort  
impies. Il est mort-

57. *Il y a des Ouvrages.* Le Dictionnaire de  
l'Academie.

Ibid N \*\*. Lestrot , Administrateur & Pro-  
viseur des Prisonniers. Ou Mr. Pelisson ,  
Maître des Requêtes , qui avoit l'Occono-  
mat des Evêchez & des Abbaies.

60. *Ce n'est pas le bejoin.* Le Marquis d'Or-  
fort , ou Mr. de Marville.

63. *Un Vieillard qui a vécu à la Cour.* Mr. de  
Valeroi , défunt.

Ibid. *Phidippe.* Feu Mr. de Menneville ,  
Pere du Président de ce nom. Ou le Mar-  
quis de Sablé , de la Maison de Leonne.

64. *Gnathon.* L'Abbé Danse , Chanoine de la  
Sainte Chapelle à Paris ; Frere de Madame  
Dongois , dont le Mari est Greffier du Par-  
lement.

66. *Cliton.* Le feu Comte d'Olonne , ou du  
Brouffin.

69. *Antagoras.* Mr. le Comte de Mont-Luc,  
Frere de Mr. le Marquis d'Alluye. Il a  
épousé Mlle. Le Lievre , Fille du Président  
de ce nom.

71. *L'on voit.* Les Païsans & les Laboureurs.

80. *Qu'il ouvre son Palais.* Les Apartemens  
de Versailles , ou Marli , où le Roi défraie

### 32 C L E F D E S C A R A C T E R E S

toute la Cour, avec une magnificence Royale, & où, pourtant, il y a toujours des Mécontents.

Pag. 83. *Timon*. Mr. le Duc de Villeroi.

91. *Le Phenix*. Quinaut, Auditeur des Comptes, qui a fait les plus beaux Vers de l'Opéra.

93. *Bathylle*. Le Basque, ou Pecourt.

94. *Mais une Comédienne*. La Dancourt.

Ibid. *Le Comédien*. Chammelé ou Baron.

99. *Qu'on ne me parle*. L'Auteur parle à lui-même.

Ibid. *Berylle*. L'Abbé de Rubec, Frere de Mr. de Valancé.

100. *Un Homme rouge*. M. le Normand, ou M. d'Apoigni.

Ibid. B\*\*. Benoît, qui a amassé du bien en montrant des Figures de Cire.

Ibid. BB\*\*. Barbereau, qui a amassé du bien en vendant de l'Eau de la Riviere de Seine pour des Eaux minerales.

Ibid. *Un autre Charlatan*. Caretti, qui a gagné du bien par quelques Secrets qu'il vendoit fort cher.

Ibid. *Mercur*. Mr. Bontemps.

101. *Si les Ambassadeurs*. Ceux de Siam.

103. *Ce Prelat*. Mr. de Noailles, ci-devant Evêque de Chalons, à présent Archevêque de Paris. Les choses ont bien changé de face. Ou Mr. le Camus.

108. *Un air reformé*. Mr. de Harlay, premier Président.

109. *Qui est connu pour tel*. Mr. Pellisson, Maître des Requêtes, Historien du Roi & de l'Academie, très-laid de visage, mais bel Esprit. Il a fait plusieurs petits Ouvrages. Il étoit Bénéficiaire, & avoit été Huguenot. On veut qu'il soit mort dans cette Religion en 1694.

Pag.

- Pag. 117. *Un Homme paroît grossier.* Feu Mr. de la Fontaine de l'Academie Françoisé , Auteur des Contes & des Fables.
- Ibid. *Un autre est simple.* Corneille l'Ainé , Poète.
118. *Voulez-vous.* Santeuil , Religieux de St. Victor , Auteur des Hymnes du Nouveau Breviaire , & d'une infinité de petites Pièces Latines en Vers en quoi il excelloit. Il est mort en 1697.
120. *Tel connu.* Mr. Pelletier de Soufy , Intendant des Finances.
- Ibid. *Tel autre.* Mr, son Frere , le Ministre.
- Ibid. *Tout le monde.* L'Academie Françoisé.
125. *Antisthius.* Mr de la Bruyère.
129. *Quel bonheur.* Mr. le Tellier , Chancelier de France , ou Mr. de Louvois.
133. *Le plus grand malheur.* Mr. Penautier , Receveur Général du Clergé de France , accusé d'avoir empoisonné Mr. \*\*\*. Trésorier des Etats de Bourgogne , de laquelle accusation il a été déchargé par un Arrêt qui fut fort sollicité par Mr. le Bouts , Conseiller de la grande Chambre , son Beau-Frere , qui étoit fort habile & en grand crédit. L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.
135. *Je dis les mêmes.* Le Pape Innocent XI. qui a changé du blanc au noir des Sentimens , qu'il avoit étant Cardinal , à ceux qu'il a eu étant Pape.
136. *Vauban.* Cela est arrivé à Mr. de Vauban après la reprise de Namur par le Prince d'Orange en 1695. & l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette Place ; mais il s'en est justifié en faisant voir que l'on n'avoit point suivi le Dessein qu'il en avoit donné pour épargner quelque dépense qu'il

### 34 CLEF DES CARACTERES

auroit fallu faire de plus , comme un Cavalier qui vouloit faire du côté de la Riviere , à quoi l'on avoit manqué , & par où ladite Ville fut prise.

Pag. 137. *Ceux qui.* Allusion à plusieurs Courtisans & Particuliers qui allerent voir le Siege de Namur , en 1693. qui fut fait dans une très-mauvaise Saison , & par la pluie qui dura pendant tout le Siege.

142. *Un jeune Prince.* Monseigneur le Dauphin.

146. *Il y a de tels Projets.* Guillaume de Nassau , Prince d'Orange , qui entreprit de passer en Angleterre , d'où il a chassé le Roi Jaques II. son Beau-Pere. Il est né le 13. Novembre 1650.

147. *Un ennemi est mort.* Le feu Duc Charles de Lorraine , Beau-Frere de l'Empereur Leopold Premier.

Ibid. *Que la Voix du Peuple.* Le faux bruit de la mort du Prince d'Orange , qu'on croyoit avoir été tué au Combat de la Boyne.

Ibid. *Un Homme dit.* Le Prince d'Orange.

148. *Dépouillez votre Pere.* Le Roi Jaques II.

Ibid. *Un seul toujours bon.* Louis XIV. qui donna retraite à Jaques II. & à toute sa Famille , après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

149. *Un Prince délivroit l'Europe.* L'Empereur.

Ibid. *Détruit un grand Empire.* Le Turc.

Ibid. *Ceux qui sont nez.* Le Pape Innocent XI.

150. *Petits Hommes.* Les Anglois.

253. *De petits Globes.* Les Balles de Mousquet.

Ibid. *Vous en avez d'autres.* Les Boulets de Canon.

Ibid. *Sans compter ceux.* Les Bombes.

155. *Vous avez sur tout un Homme pâle* Le Prince d'Orange. Ibid.

- Pag. 155. *Une Isle toute entiere.* L'Angleterre.
- Ibid. *Il a mordu le sein de sa Nourrice.* Le Prince d'Orange, devenu plus puissant par la Couronne d'Angleterre, s'étoit rendu Maître absolu en Hollande, & y faisoit ce qu'il lui plaisoit.
156. *Et ceux qu'il a domptez.* Les Anglois.
- Ibid. *Mais qu'entends-je de certains Personnages.* Allusion à ce qui se passa en 1690. à la Haye, lors du premier retour du Prince d'Orange de l'Angleterre, où les Liguez se rendirent, & où le Duc de Baviere fut long-tems à attendre dans l'Anti-Chambre.
157. *César.* L'Empereur.
158. *A la Pisce d'Argent.* Armes de la Maison d'Autriche.
159. *Théotime.* Mr. Sachot, Curé de St. Gervais, qui exhortoit toutes les Personnes de Qualité à la mort. Le Pere Bourdaloue lui a succédé dans cet Emploi.
160. *Le Fleuriste.* Mr. Cabouft, Sieur des Cofteaux, Avocat au Parlement.
161. *Parlez à cet autre.* Le Sieur Marlet, Avocat.
162. *Un troisieme.* Le Pere Menestrier, Jesuite.
163. *Democede.* Mr. de Ganieres, Ecuyer de feu Mademoiselle de Guise. Ou Mr. de Beringhem, premier Ecuyer du Roi.
164. *Mais quand il ajoute.* Mr. Moret, Conseiller.
165. *Quelques-uns.* Mrs. Thevenot & la Croix.
166. *Un Bourgeois.* Mr. Amelot. Sa Maison est dans la vieille Rue du Temple.
167. *L\*\*.* *G\*\*.* Lesdiguieres.
168. *Diphile.* Santeuil, qui avoit toutes ses Chambres pleines de Serins de Canarie.
172. *Il n'y a rien.* Morin le Joueur.
- Ibid. *Une Fleur blenë.* Ces Barbeaux, qui

### 36 C L E F D E S C A R A C T E R E S

croissent parmi les Seigles , furent un Eté à la mode dans Paris. Les Dames en mettoient pour Bouquet.

Pag. 175. *Un Homme fat.* Mr. de Bourlon.

179. *Le Courtisan autrefois.* Mr. le Duc de Beauvilliers.

182. *Quand un Courtisan.* Le Duc de Beauvilliers , Gouverneur des Enfans de France , Fils de Mr. le Duc de St. Aignan , dont il s'est emparé de tout le bien , sans en payer les Dettes , qui s'est jetté dans la Dévotion. Il est Chef du Conseil des Finances. Il a fait faire à St. Aignan en Berri un Banc de Menuiserie d'une Elévation semblable aux Chaires des Evêques.

183. *Onuphre.* Mr. de Mauroy , Prêtre de St. Lazare , depuis Curé des Invalides , qui avoit été auparavant dans les Mousquetaires , & pour ses Libertinages mis à St. Lazare , dont il embrassa la Profession. Il y vécut douze ans en réputation d'honnête Homme : ce qui lui fit donner la Cure des Invalides ; depuis il reprit ses anciennes manieres ; mais , gardant toujours les apparences. Il se mit dans les Intrigues des Femmes , & si avant avec Mlle. Doujat , Nièce de Mr. Doujat, Doyen du Parlement , qu'après l'avoir entretenue du tems , & fait de grandes dépenses avec elle , & avoir , pour les soutenir , engagé le Patrimoine des Invalides , il la maria au Fils de Mr. le Boindre , Conseiller au Parlement , à laquelle il donna de son Chef 50000. Livres. Mais , cette Intrigue s'étant dans la suite découverte , il a été condamné à une Prison perpétuelle , & envoyé à l'Abbaïe des Bernardins de Sept-Fonds , où il est mort assez repentant de sa vie déréglée.

Pag.

- Pag. 190. *Zelie*. Madame de Pontchartrain.
196. *Quelques-uns même*. Allusion au Pelican que portent Mrs. le Camus.
197. *Les Grands en toutes choses*. Allusion à ce que feu M O N S I E U R , pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin, ne vouloit plus qu'on le traitât d' *Altesse Royale* , mais qu'on lui parlât par *Vous* , comme l'on faisoit à Monseigneur & aux Enfans de France. Les autres Princes , à son exemple, ne veulent plus être Traités d' *Altesse* , mais simplement de *Vous*.
- Ibid. *Certains Gens*. Mr. de Dangeau , ou bien le Camus de Vienne qui se fait descendre de l'Amiral de Vienne : ou Mr. Langlois de Rieux.
198. *Dès que leur Fortune*. Laugeois , qui se fait appeller De Laugeois.
- Ibid. *Celui-ci par la suppression d'une syllabe*. Del-tieux , qui se fait nommer De Rieux.
- Ibid. *Plusieurs suppriment leurs Noms*. Langlois ; Fils de Langlois , Receveur aux Confiscations du Châtelet , qui se fait appeller d'Imbercourt.
- Ibid. *Il s'en trouve enfin*. Sonnin , Fils de Mr. de Sonnin , Receveur de Paris , qui se fait nommer de Sonningen.
199. *Il n'y a rien*. Les Jesuites , ou les Célestins. Ces derniers jouissent des mêmes Privilèges que les Secrétaires du Roi.
- Ibid. *Il y a un Geofroy de la Bruyère*. C'est le nom de l'Auteur.
202. *Quelqu'un monté sur une Tribune*. Allusion aux *Saluts des Peres Théatins*, composez par le Sr. Laurentani , Italien , qui a été depuis Maître de la Musique du Pape Innocent XII.
- Ibid. T. T. Les Théatins.



### 38 C L E F D E S C A R A C T E R E S

Pag. 204 *Un Pasteur frais.* Mr. de Blampignon, Curé de St. Mederic, Homme à bonne fortune, & qui a toujours sous sa Direction les plus jolies Femmes de sa Paroisse. Il est mort. Ou feu Mr. Hameau, Curé de St. Paul.

205. *Tite.* Perseval, Vicaire de St. Paul.

*Ibid. Pour la remplir.* Mr. le Scour, qui n'étoit pas Prêtre quand il fut fait Curé de St. Paul.

206. *Le Trésorier l'Archidiacre.* Les Dignitez de la Sainte Chapelle.

207. *La Fille d'Aristippe.* Mlle. Fodet, Fille de Mr. Morel, de la Chambre aux Deniers.

208. *Faire une Folie.* Mr. le Marquis de Richelieu.

*Ibid. C'est épouser Melite.* Mlle. Mazarin, Fille du Duc de ce nom.

209. *Il étoit délicat.* Mr. le Prince de Montauban, Mr. de Pons, Mr. Belot, Mr. de la Salle.

210. *Une Femme avancée en âge.* Madame la Présidente le Barois.

211. *On a toujours vu,* Le Receveur des Confiscations. Ou la Charge de Surintendant des Finances.

212. *Le fonds perdu.* Allusion à la Banqueroute, faite par les Hôpitaux de Paris & les Incurables en 1689. qui a fait perdre aux Particuliers qui avoient des Deniers à fonds Perdu sur les Hôpitaux, la plus grande partie de leurs Biens : ce qui arriva par la friponnerie de quelques-uns des Administrateurs que l'on chassa, dont un nommé André Le Vieux, fameux Usurier, Pere de Le Vieux, Conseiller à la Cour des Aydes, étoit le principal. Cet Administrateur devoit être fort riche : mais sa Femme l'a ruiné, qui devint amoureuse d'un nommé Ponsan-

gc.

ge , qui étoit Mousquetaire , auquel elle acheta une Charge de Lieutenant aux Gardes , & lui donna ensuite un gros Equipage , & moyen de tenir table ouverte à la Plaine d'Ouille , où ledit Le Vieux , qui ne savoit rien de cette Intrigue , alloit souvent faire bonne chere qu'on ne lui refusoit pas , puis qu'il la payoit bien. La Femme voulut lui faire épouser sa Fille ; du moins , il coucha avec elle , & l'engrossa : mais Le Vieux s'y opposa , & fit décréter contre Ponsange , & enfin l'obligea , moyennant 10000. livres , qu'il lui donna , de quitter sa Fille , laquelle s'amouracha ensuite d'un nommé Ferillart , Maître des Comptes à Dijon , qui l'enleva & l'épousa. Le Fils du susdit , de concert avec la Mere , voloit le Pere qui le surprit. Il y eut Plainte , qui fut retirée. L'on dit que ce Le Vieux étant à l'extrémité , & le Curé de St. Germain de l'Auxerrois l'exhortant à la mort , il lui présenta un petit Crucifix de Vermeil qu'il l'engagea à adorer , à quoi l'autre ne répondit rien : mais , le Curé lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser , Le Vieux le prit à sa main , & l'ayant soupesé , il dit qu'il n'étoit pas de grand prix , & qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent dessus.

P. 212. *Vous avez une pièce d'argent.* Bourvalais.

213. *Coûtume qui s'est introduite dans les Tribunaux.* Sous le P. Président de Novion.

215. *Et il est étrange.* Il y a un Arrêt du Conseil ; qui oblige les Conseillers à être en rabat. Ils étoient avant ce tems-là presque toujours en Cravate. Il fut rendu à la Requête de feu Mr. de Harlay , alors Procureur Général , & qui a été depuis premier  
Président. Pag.

## 40 CLEF DES CARACTÈRES

Pag. 226. *Est de décider.* Le Châtelet.

*Ibid.* *Il déguise ou il exagere.* Mr. Fautrier ;  
Avocat.

217. *Un Innocent condamné.* Mr. le Marquis de Langlade, innocent condamné aux Galères, où il est mort. Le Brun appliqué à la Question, où il est mort. Le premier avoit été accusé d'un Vol fait à Mr. de Montgommery; & le Voleur, qui avoit été son Aumônier, fut trouvé depuis & pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné Madame Mazel, & pour cela mis à la Question. L'Assassin nommé Berry, qui étoit Fils naturel de ladite Dame Mazel, a paru depuis, & a été puni.

*Ibid.* *Si l'on me racontoit.* Mr. de Grand-Maison, Grand-Prevôt de l'Hôtel, a fait rendre à Mr. de St. Pouange une Boucle de Diamans qui lui avoit été dérobée à l'Opéra.

218. *Combien d'Hommes.* Feu Mr. le Président de Mesme & le Lieutenant Civil.

219. *Il est vrai.* Feu l'Abbé de la Riviere, Evêque de Langres:

220. *S'il n'y avoit.* La Princesse de Carignan, le Président Larché.

221. *Titius.* M. Hennequin; Procureur Général au Grand Conseil, avoit été fait Légataire universel par le Testament de Madame Valentin, Femme de l'Avocat au Conseil, qui n'avoit fait faire ce Testament au profit dudit Sieur Hennequin que dans la vue qu'il remettrait les biens, comme étant un Fideicommiss. Mais, le Sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton, & voulant s'approprier les biens même, ayant pris le deuil & fait habiller tous ses Domestiques, Mr. Valentin fit paroître un autre Testament en faveur de Mr. de Bragelonne qui révo-

quoit

quoit le premier , & qui a été confirmé , celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la Défunte.

Pag. 222. *La Loi qui ôte.* Mr. & Madame de Valentin.

223. *Au Fidei-Commissaire.* Mr. Hennequin.

224. *Typhon.* Mr. de Bercy.

Ibid. *Ragoûts , Liqueurs.* Mr. le Duc de Duras.

Ibid. *Où est-il parlé de la Table.* Il prétend parler du Combat de Valcourt , ou de Mr. le Maréchal d'Humieres.

225. *Hermippe.* Mr. de Renoville.

227. *Il y a déjà long-tems.* Les Daquins.

228. *Carro Carri.* Caretti , Italien , qui a fait quelques Cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien , & vend fort cher les Remedes qu'il fait payer d'avance. Helvetius , Hollandois , avec la Racine Hypecuanha , pour le Flux de Sang , a gagné beaucoup de bien.

229. *Vos Médecins.* Mr. Fagon , premier Médecin du Roi qui a succédé à Mr. Daquin , qui fut disgracié en 1694. par trop d'ambition , & pour avoir demandé au Roi la place de Président à Mortier , vacante par la Mort de Mr. de Nesmond , pour son Fils , Intendant à Nevers ; & outre cela l'Archevêché de Bourges pour un autre Fils , simple Agent du Clergé. Il passoit aussi pour fort intéressé , & faisant argent de tout , jusques-là qu'il tira de Du Tarté , Chirurgien , 20000. livres , pour lui permettre de saigner le Roi , dans une petite indisposition , où il s'en seroit bien passé. Mais le principal sujet de sa Disgrace fut qu'il étoit Créature de Madame de Montespan , & que Madame de Maintenon vouloit le faire sortir pour y admettre son Médecin Fagon. Daquin

## 42 CLEF DES CARACTERES

quin enveloppa dans sa disgrâce toute sa Famille. L'Intendant fut révoqué, & obligé de se défaire de sa Charge de Maître des Requêtes: son Fils, qui étoit Capitaine aux Gardes eut le même ordre, & l'Abbé est demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile Homme dans sa Profession.

Pag. 234. *Qui regle les Hommes.* Les François & les Espagnols.

244. *Jusqu'à ce qu'il revienne.* Mr. le Tournoux, grand Prédicateur, qui a fait l'Année sainte, & qui ne prêchoit que par Homelies, a été fort suivi dans Paris.

Ibid. *Les Citations profanes.* Maniere de prêcher de l'Abbé Boileau.

249. *C'est avoir de l'esprit.* M. l'Abbé Fléchier, depuis Evêque de Nîmes, a fait quantité de beaux Panegyriques, ou bien, le Pere Senaut, La Roche, & autres.

Ibid. *Un meilleur Esprit.* Le Pere Souanin, grand Prédicateur, Prêtre de l'Oratoire, depuis Evêque de Senez.

Ibid. *L'Orateur.* L'Abbé Bouin, grand Faiseur de Portraits en Chaire, habile Prédicateur & grand Joueur; ce qui l'a empêché de parvenir aux Dignitez Ecclesiastiques, où il auroit eu bonne part sans cela.

250. *Un beau Sermon.* Le Pere Gonnelieu, Jésuite.

Ibid. *Le solide & l'admirable.* Le Pere Bourdaloue.

Ibid. *La Morale douce.* L'Abbé Boileau & Flechier.

251. *L'on peut faire.* Contre les Oraisons funé- bres.

Ibid. *Ils ont changé la Parole Sainte.* L'Abbé de Roquette, Neveu de l'Evêque d'Autun, ayant à prêcher devant le Roi un jour du Jeudi Saint, avoit

avoit préparé un beau Discours , rempli des Louanges du Roi , qui s'y devoit trouver ; mais , le Roi ne l'ayant pu à cause de quelques Affaires qui lui survinrent , il n'osa monter en Chaire , n'ayant plus d'occasion de débiter son Discours.

Pag. 252. *Théodule.* Mr. l'Abbé Fléchier , Evêque de Nîmes.

254. *Devoit-il suffire ?* Contre les Oraisons funebres.

255. *Dioscore.* Gedeon Pontier , Auteur du *Cabinet des Grands.*

257. *L'Evêque de Meaux.* Mr. Bossuet , Evêque de Meaux , qui avoit été Précepteur de Monseigneur , grand Prédicateur & Controversiste , peu aimé des Jésuites , qui l'ont traversé en toutes occasions.

263. *Il me semble.* Le Pere de la Rue.

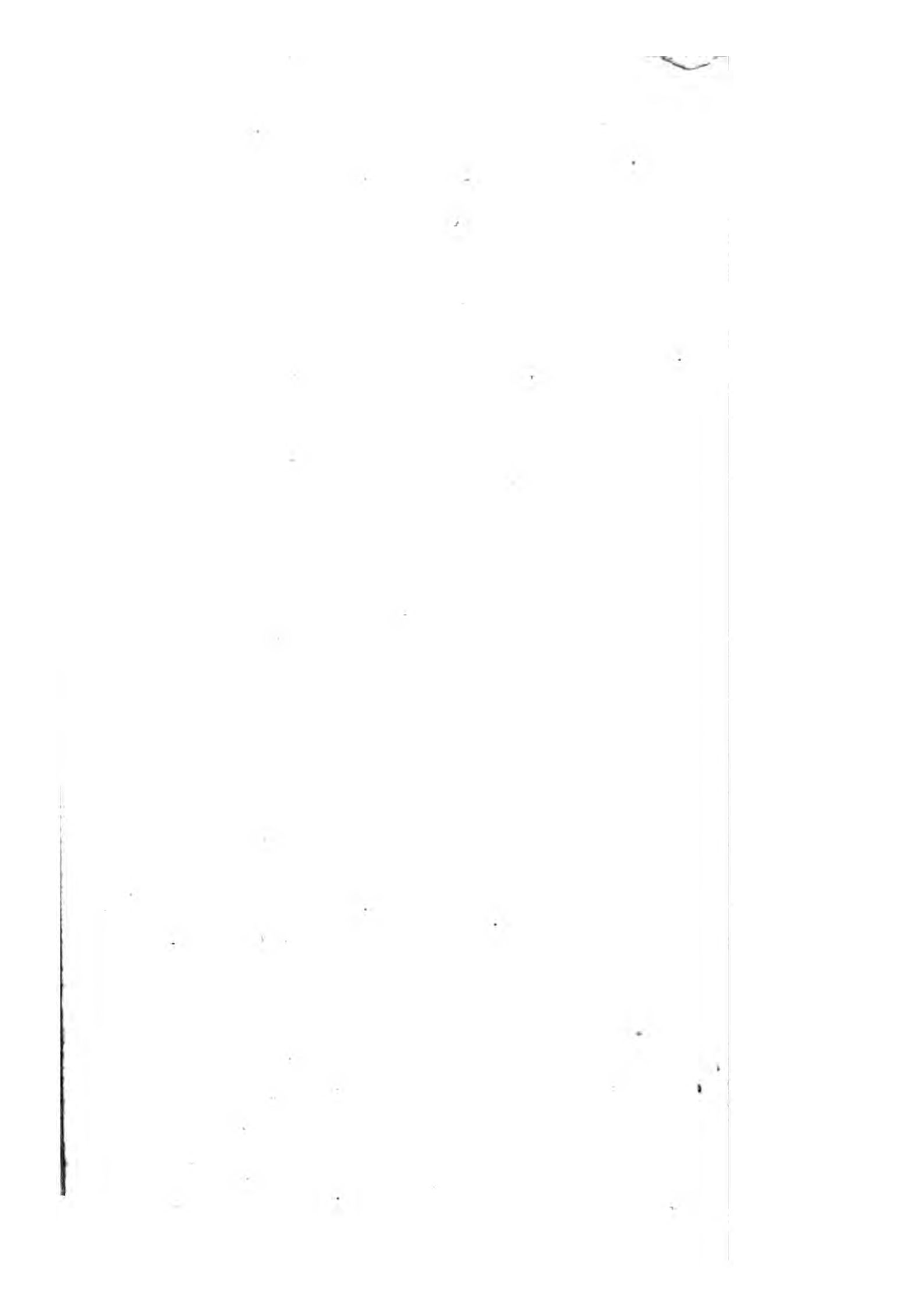
265. *Fenelon.* Ci-devant Précepteur des Enfans de France , à present Archevêque de Cambrai , & du Conseil de Conscience , & Créature de Madame de Maintenon.

270. *Toute Plaisanterie.* Mr. le Comte d'Olonne dit au lit de la mort , quand on vint l'avertir que Mr. de Cornouaille , Vicaire de St. Eustache , entroit pour le confesser , *Serai-je encornaillé jusqu'à la mort ?*

273. *Un Grand croit.* Feu Mr. de la Feuillade , ou Mr. de Louvois , ou Mr. de Segnelay.

281. *Si l'on nous assuroit.* L'Ambassade des Siamois envoyée au Roi en 1680.

294. *Ce morceau de terre.* Chantilli.



# AVERTISSEMENT

sur cette Nouvelle Edition.



*Ouvrage de LA BRUYERE fut d'abord généralement applaudi ; & le tems ne lui a rien fait perdre de cette première réputation. La plûpart des réflexions dont cet Auteur a rempli son Livre des Caracteres de ce siècle, sont si raisonnables, & exprimées d'un stile si vif & si précis, que bien des gens qui en ont senti toute la beauté, prennent souvent plaisir à les citer en conversation, & à peu près, dans les mêmes termes dont il s'est servi pour les exprimer.*

*La Bruyere s'est sur tout attaché à nous peindre les hommes d'après nature ; & tous les jours, & par tout Païs, à Londres comme à Paris, en Hollande comme en France, on découvre des Originaux qui justifient la justesse & la verité de ses Caracteres. Rien n'est plus agréable qu'un tel spectacle, & rien, à mon avis, ne pourroit être plus utile, pour qui liroit dans le dessein de s'instruire, & de se corriger.*

*Quoiqu'il en soit de cette dernière réflexion que j'ai peut-être jettée ici trop légèrement, il est certain que peu de temps*



## AVERTISSEMENT.

après que cet Ouvrage eut été rendu public à Paris , il fut réimprimé dans les Païs Etrangers : & il seroit difficile de compter les différentes Editions qu'on en a fait en Flandres & en Hollande.

Mais ce grand nombre d'Editions qui fait honneur à la Bruyere , a insensiblement défiguré plusieurs endroits de son Livre. Comme l'Auteur , génie original , excellente à peindre ses pensées vivement & délicatement par des traits naturels & hardis tout ensemble , il est presque impossible de deviner l'expression à laquelle l'Imprimeur en a substitué une autre , moins propre , ou plus foible. Avec un peu d'attention , on voit le défaut de ces endroits corrompus , mais on ne sauroit les corriger.

I. ON ne pouvoit rétablir sûrement la plupart de ces endroits , qu'en consultant & comparant ensemble quantité d'Editions précédentes. Et c'est ce que j'ai fait avec toute l'exactitude qu'on peut apporter dans cette espece de travail , naturellement trop vétilleux pour ne pas donner à l'Esprit un certain dégoût , qui de temps en temps doit lui faire perdre nécessairement un peu de son attention.

II. EN corrigeant l'Exemplaire qui devoit servir de copie à l'Imprimeur , j'ai eu  
soin

## AVERTISSEMENT.

soin de le bien ponctuer. La Bruyere s'étoit fort négligé sur cet article, & des Critiques, peut-être trop délicats, s'en étoient plaints publiquement. Mais dans le fond, quelque petit que soit ce défaut, il n'étoit pas inutile d'y remédier, s'il est vrai qu'il ait empêché certains Lecteurs de comprendre aisément la pensée de l'Auteur.

III. ENFIN vous trouverez dans cette Edition quelques Remarques où l'on justifie la traduction de plusieurs Passages des Caracteres de Theophraste, qu'on pouvoit soupçonner d'avoir été mal rendus. Certains Censeurs de livres se sont mis dans l'esprit que la Bruyere n'avoit traduit Theophraste que d'après quelque Version Latine. Je ne sai sur quoi ils fondent ce préjugé : car pourquoi un Gentilhomme de M. le Prince n'auroit-il pas pû lire & entendre cet Auteur en Grec, tout aussi bien qu'un Docteur, qu'un Professeur en Theologie, en Philosophie, ou en belles Lettres ? J'ai lu le Livre de Theophraste ; & après l'avoir comparé exactement avec la Traduction qu'en a donné la Bruyere, je montre en peu de mots, qu'à l'exception de quelques petites méprises qui pourroient échapper aux plus habiles dans la Langue Grecque, cette Traduction exprime très-fidèlement le sens & les beautés de l'Original.

## AVERTISSEMENT.

ginal. Heureusement, dans toute cette Critique je n'ai eu à faire qu'à Casaubon & à Duport, deux des plus savans & des plus judicieux Commentateurs de Theophraste, qui ne s'accordent pas toujours ensemble. Si pour défendre la Bruyere j'eusse été obligé d'entrer en lice avec des Auteurs vivans, je croi que j'aurois évité le combat, parce que je hais à mort les disputes Litteraires, qui presque toujours sont accompagnées de débats pleins d'aigreur & de malignité, auxquels le Public ne prend aucun intérêt.

Horat.  
Ep. L. I.  
Ep. XIX. 16.

— Luctantis acuto ne fecer ungui,  
Displicet iste locus, clamo, & diludia posco.

D'ailleurs, comme la plupart des nouveaux Commentateurs de Theophraste n'ont gueres fait autre chose que repeter ce que Casaubon & Duport avoient déjà dit, j'ai été dispensé fort naturellement d'avoir rien à démêler avec eux.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur la Défense de la Bruyere qui doit paroître dans cette Edition: c'est que si l'on trouve qu'elle ne merite pas d'occuper une place si honorable, je l'en chasserai moi-même dans la premiere Edition qui se fera en Hollande des Caracteres de ce siècle. A Paris ce 29. Octobre 1730. COSTE.

TABLE

# T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenuës dans ce I. Volume.

**D** I S C O U R S S U R T H E O P H R A S T E .  
Pag. 1.

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE.	33
AVANT-PROPOS.	ibid.
CHAP. I. <i>De la Dissimulation.</i>	35
CHAP. II. <i>De la Flatterie.</i>	39
CHAP. III. <i>De l'Impertinent ou du Diseur de rien.</i>	45
CHAP. IV. <i>De la Rusticité.</i>	47
CHAP. V. <i>Du Complaisant.</i>	51
CHAP. VI. <i>De l'Image d'un Coquin.</i>	56
CHAP. VII. <i>Du grand Parleur.</i>	60
CHAP. VIII. <i>Du debit des Nouvelles.</i>	65
CHAP. IX. <i>De l'Efronterie causée par l'Avarice.</i>	69
CHAP. X. <i>De l'Epargne sordide.</i>	72
CHAP. XI. <i>De l'Impudent ou de celui qui ne rougit de rien.</i>	77
CHAP. XII. <i>Du Contre-tems.</i>	81
CHAP. XIII. <i>De l'air empressé.</i>	84
CHAP. XIV. <i>De la stupidité.</i>	86
CHAP. XV. <i>De la Brutalité.</i>	88
CHAP. XVI. <i>De la Superstition.</i>	90
CHAP. XVII. <i>De l'Esprit chagrin.</i>	93
CHAP.	

## TABLE DES MATIERES.

CHAP. XVIII. <i>De la Défiance.</i>	96
CHAP. XIX. <i>D'un vilain Homme.</i>	98
CHAP. XX. <i>D'un Homme incommode.</i>	101
CHAP. XXI. <i>De la sorte vanité.</i>	102
CHAP. XXII. <i>De l'Avarice.</i>	105
CHAP. XXIII. <i>De l'Ostentation.</i>	108
CHAP. XXIV. <i>De l'Orgueil.</i>	111
CHAP. XXV. <i>De la Peur, ou du défaut de courage.</i>	113
CHAP. XXVI. <i>Des Grands d'une Répu- blique.</i>	117
CHAP. XXVII. <i>D'une tardive Instruc- tion.</i>	120
CHAP. XXVIII. <i>De la Médifance.</i>	122
LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.	125
PREFACE.	127
CHAP. I. <i>Des Ouvrages de l'Esprit.</i>	135
CHAP. II. <i>Du Merite personnel.</i>	178
CHAP. III. <i>Des Femmes.</i>	203
CHAP. IV. <i>Du Cœur.</i>	242
CHAP. V. <i>De la Société &amp; de la Conver- sation.</i>	261
CHAP. VI. <i>Des biens de Fortune.</i>	305
CHAP. VII. <i>De la Ville.</i>	346
CHAP. VIII. <i>De la Cour.</i>	380
CHAP. IX. <i>Des Grands.</i>	420
CHAP. X. <i>Du Souverain ou de la Répu- blique.</i>	453
	PRIVI-



DISCOURS  
SUR  
THEOPHRASTE.

**J**E n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique, que de prétendre en écrivant de quelque Art ou de quelque Science que ce soit, échaper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous ses Lecteurs.

Car sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de speculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination, quelques autres

à former leur jugement ; qu'entre ceux qui lisent , ceux-ci aiment à être forcez par la démonstration , & ceux-là veulent entendre délicatement , ou former des raisonnemens & des conjectures ; je me renferme seulement dans cette Science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes , & qui développe leurs caractères ; & j'ose dire que sur les Ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près , & où il ne s'agit que d'eux-mêmes , ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Savans ne goûtent que les Apophthegmes des Anciens , & les exemples tirez des Romains, des Grecs, des Perles , des Egyptiens ; l'histoire du monde present leur est insipide ; ils ne sont point touchez des hommes qui les environnent , & avec qui ils vivent , & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire , les gens de la Cour , & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition , indifferens pour toutes les choses qui les ont précédé , sont avides de celles qui se passent à leurs yeux , & qui sont comme sous  
leur

leur main : ils les examinent , ils les discernent , ils ne perdent pas de vûë les personnes qui les entourent , si charmez des descriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains , de leurs concitoyens , de ceux enfin qui leur ressemblent , & à qui ils ne croient pas ressembler , que jusques dans la Chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile pour les prendre par leur foible , & les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la Ville , ou par le mépris qu'elle a pour elle , néglige d'en relever le ridicule , & n'est point frappée des images qu'il peut fournir ; & si au contraire l'on peint la Cour , comme c'est toujours avec les ménagemens qui lui sont dûs , la Ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité , & se faire une juste idée d'un pais où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait



#### 4 DISCOURS

de morale , qui les peint , qui les désigne , & où ils se reconnoissent eux-mêmes ; ils se tirent d'embaras en le condamnant ; & tels n'approuvent la satyre , que lorsque commençant à lâcher prise , & à s'éloigner de leurs personnes , elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hommes par un seul ouvrage de Morale ? Les uns cherchent des définitions , des divisions , des tables , & de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la Vertu en general , & cette vertu en particulier ; quelle difference se trouve entre la valeur , la force , & la magnanimité , les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée , & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contens que l'on réduise les mœurs aux passions , & que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang , par celui des fibres & des arteres , quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre , qui persuadent que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer ; à discerner les bonnes d'avec les mauvaises , & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain , de foible & de ridicule , d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon , de sain & de louable , se plaisent infiniment dans la lecture des livres ; qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les Anciens & les Modernes , se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems , corrigent les hommes les uns par les autres , par ces images de choses qui leur sont si familières , & dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le *Traité des Caracteres des mœurs* que nous a laissé *Theophraste* : il l'a puisé dans les *Ethiques* & dans les grandes *Morales* d'*Aristote* dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre , sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe , & le fond des caracteres qui y sont décrits , est pris de la même source. Il est vrai qu'il se

## 6 DISCOURS

les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, & par la satyre ingenieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur tout des Atheniens.

Ce Livre ne peut gueres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Préface, étoit de traiter de toutes les Vertus, & de tous les Vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commença un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoué que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans; & S. Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis: de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de regle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet Historien, s'il est

est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Préface , se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliothèque Palatine , où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Theophraste qui manquoient aux anciennes impressions , & où l'on a vû deux titres , l'un (1) du goût qu'on a pour les vicieux , & l'autre (2) du gain sordide , qui sont seuls , & dénués de leurs Chapitres.

Ainsi cet Ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment , mais cependant un reste précieux de l'Antiquité , & un monument de la vivacité de l'esprit , & du jugement ferme & solide de ce Philosophe dans un âge si avancé. En effet il a toujours été lû comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût Attique se fasse mieux remarquer , & où l'élégance Grecque éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les Savans faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées ,

&

(1) Περὶ φιλοπονείας.

(2) Περὶ ἀσχεκείας.

& à la maniere naïve dont tous les caractères y sont exprimez ; & la comparant d'ailleurs avec celle du Poëte Menandre (1) disciple de Theophraste, & qui servit ensuite de modele à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit Ouvrage la premiere source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscenitez, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Érese, ville de Lesbos, fils d'un Foulon : il eut pour premier Maître dans son pays un certain Leucippe (a) qui étoit de la même Ville que lui : de-là il passa à l'École de Platon, & s'arrêta ensuite

(1) Διδάσκαλος Μενάνδρου τῆς Κωμικῆς.  
Diog. Laert. in Vitâ Theophrasti. Lib. V.

(2) Un autre que Leucippe Philosophe celebre, & disciple de Zenon.

à celle d'Aristote , où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution , lui changea son nom , qui étoit *Tyrtaïne* , en celui d'*Euphraste* , qui signifie celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son genie & de ses expressions , il l'appella *Theophraste* , c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe , lorsque dans le livre qu'il intitule *Brutus* , ou *des Orateurs illustres* , il parle ainsi (1) : „ Qui est plus fécond & plus „ abondant que Platon ? plus solide „ & plus ferme qu'Aristote ? plus agreable & plus doux que Theophraste ” ? Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus on voit que parlant du même Theophraste (2) il l'appelle son ami , que la lecture de ses

Li-

(1) *Quis uberior in dicendo Platone ? Quis Aristotele nervosior ? Theophrasto dulcior ? Cap. 31.*

(2) *Epist. 16. L. II.*

Livres lui étoit familiere , & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui & de Calistene un autre de ses disciples , ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même & de Xenocrate , que Calistene étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif ; & que Theophraste au contraire l'avoit si vif , si perçant , si penetrant , qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu ; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité , & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un caractere de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie , le prierent de leur nommer son successeur ; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber , (a) Menedeme le Rhodien , & Theophraste

(a) Il y en a eu deux autres du même nom ; l'un Philosophe Cynique , l'autre disciple de Platon.

phrafte d'Erefe , par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure , il fe déclara de cette maniere : Il feignit peu de tems après que fes disciples lui eurent fait cette priere , & en leur prefence , que le vin dont il faisoit un ufage ordinaire lui étoit nuisible , & il fe fit apporter des vins de Rhodes & de Lesbos : il goûta de tous les deux , dit qu'ils ne démentoient point leur terroir , & que chacun dans fon genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force , mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur , & qu'il lui donnoit la préférence. Quoiqu'il en foit de ce fait , qu'on lit dans Aulu-Gelle (1) , il est certain que lorsqu'Aristote accusé par Eurymedon Prêtre de Cerès , d'avoir mal parlé des Dieux , craignant le destin de Socrate , voulut sortir d'Athenes , & se retirer à Calcis , ville d'Eubée , il abandonna son Ecole au Lesbien , lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets : & c'est par Theophraste que sont venus jusques à nous les Ouvrages de ce grand homme. Son

(1) *Noë. Att. L. XIII. c. 5.*



Son nom devint si celebre par toute la Grece, que Successeur d'Aristote il put compter bien-tôt dans l'Ecole qu'il lui avoit laissée, jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de (a) Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une Loi qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe d'enseigner dans les Ecoles. Ils obeirent : mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le Peuple d'Athenes abrogea cette Loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Theophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de ceder à Eurymedon, il fut sur le point de voir un certain (1) Agnonide puni comme impie par les

(a) Un autre que le Poëte tragique. [ Voyez la vie de Theophraste par Diogene Laërce, L. V. ]

(1) *Diog. Laërt. in Vitâ Theophrasti, L. V.*

les Atheniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété, tant étoit grande l'affection que ce Peuple avoit pour lui, & qu'il meritoit par sa vertu.

En effet on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi au rapport (1) de Plutarque, lorsqu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur país, il se joignit à (a) Phidias son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, & rendirent à toute l'Isle de Lesbos la liberté.

Tant de rares qualitez ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du Peuple, mais encore l'estime & la familiarité des Rois. Il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée.

Fre.

(1) Dans un Ouvrage intitulé, *Qu'on ne sauroit vivre agréablement selon la Doctrine d'Epicure* : Ch. 12. Et dans son *Traité contre l'Epicurien* COLOTES : Ch. 29.

(a) Un autre que le fameux Sculpteur.

## 14 DISCOURS

Frere d'Alexandre le Grand au Roïaume de Macedoine ; & Ptolomée , fils de Lagus , & premier Roi d'Egypte , entretint touûjours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues , & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Toute la Grece le pleura , & tout le peuple Athenien assista à ses funerailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse ne pouvant plus marcher à pied ; il se faisoit porter en litiere par la ville , où il étoit vû du Peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples qui entouroient son lit lorsqu'il mourut , lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander , il leur tint ce discours : (1) „ La vie nous seduit , elle „ nous promet de grands plaisirs dans „ la possession de la gloire , mais à „ peine commence-t-on à vivre , „ qu'il faut mourir : il n'y a souvent „ rien de plus sterile que l'amour de „ la réputation. Cependant , mes „ dis-

(1) Tout ceci se trouve dans Diogene Laërte , Vie de Theophraste , L. V.

disciples , contentez-vous : si vous  
 negligez l'estime des hommes, vous  
 vous épargnez à vous-mêmes de  
 grands travaux : s'ils ne rebutent  
 point votre courage ; il peut arri-  
 ver que la gloire sera votre récom-  
 pense. Souvenez-vous seulement  
 qu'il y a dans la vie beaucoup de  
 choses inutiles ; & qu'il y en a peu  
 qui mènent à une fin solide. Ce  
 n'est point à moi à délibérer sur le  
 parti que je dois prendre , il n'est  
 plus tems : pour vous qui avez à  
 me survivre, vous ne sauriez peser  
 trop mûrement ce que vous devez  
 faire“ : & ce furent là ses dernières  
 paroles.

Cicéron dans le troisième livre des  
 Tusculanes (1), dit que Theophraste  
 mourant se plaignit de la Nature, de  
 ce qu'elle avoit accordé aux Cerfs &  
 aux

(1) *Theophrastus moriens accusasse Naturam  
 dicitur, quod Cervis & Cornicibus vitam diu-  
 turrnam, quorum id nihil interesset; hominibus  
 quorum maximè interfuisset, tam exiguam vi-  
 tam dedisset: quorum si atas potuisset esse lon-  
 ginquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis  
 artibus, omni doctrinâ hominum vita erudire-  
 tur. Cap. 28.*

aux Corneilles une vie si longue & qui leur est si inutile , lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte , bien qu'il leur importe si fort de vivre long-tems ; que si l'âge des hommes eût pû s'étendre à un plus grand nombre d'années , il feroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle , & qu'il n'y auroit eu dans le monde , ni Art ni Science qui n'eût atteint sa perfection. Et S. Jérôme dans l'endroit déjà cité assure (1) que Theophraste à l'âge de cent sept ans , frappé de la maladie dont il mourut , regretta de fortir de la vie dans un tems où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coûtume de dire , qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver , mais les éprouver pour les aimer ; que les amis doivent être communs entre les freres , comme tout est commun entre les amis ; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein ,

(1) *Sapiens vir Gracia Theophrastus , cum expletis centum & septem annis se mori cerberet , dixisse fertur , se dolere , quòd tùm egrederetur è vitâ , quando sapere cœpisset. Epist. ad Nepotianum.*

frein , (1) qu'à celui qui parle sans jugement ; que la plus forte dépense que l'on puisse faire , est celle du tems. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin , *Si tu es un habile homme , tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'est pas ainsi , tu en fais beaucoup.* Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses Ouvrages , ils sont infinis ; & nous n'apprenons pas que nul Ancien ait plus écrit que Theophraste. Diogene Laërce fait l'énumération de plus de deux cens Traitez differens , & sur toutes fortes de sujets qu'il a composez. La plus grande partie s'est perduë par le malheur des tems , & l'autre se réduit à vingt Traitez qui sont recueillis dans le volume de ses Oeuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes , six livres de leurs causes : il a écrit des vents , du feu , des pierres , du miel , des signes du beau tems , des signes de la pluye , des signes de la tempête , des odeurs , de la sueur , du vertige , de la lassitude , du relâchement

(1) Diogenes-Laërce , dans la vie de Theophraste.

chement des nerfs , de la défaillance , des poissons qui vivent hors de l'eau ; des animaux qui changent de couleur , des animaux qui naissent subitement , des animaux sujets à l'envie , des caracteres des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits : entre lesquels ce dernier seul dont on donne la Traduction , peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire , mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet Ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent , qui sont du tems auquel il a été écrit , & qui ne sont point selon leurs mœurs ; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agreable pour eux , que de se défaire de cette prévention pour leurs coûtumes & leurs manieres , qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes , mais leur fait presque décider , que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable , & qui les prive dans la lecture des Livres des Anciens , du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la venalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métrairie, la splendeur des Partisans, gens si méprisés chez les Hebreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison, pour aller se renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes, & de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la vil-

le



le que pour y passer avec précipitation ; nul entretien , nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter , & qui s'abandonnoient au milieu des ruës , comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique , des Citoyens entroient dans les Temples , alloient voir des femmes , ou visitoient leurs amis avec des armes offensives ; & qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer une autre. Ou si ceux qui viendront après nous , rebutez par des mœurs si étranges & si différentes des leurs , se dégoûtent par là de nos Memoires , de nos Poësies , de notre comique & de nos satyres , pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes par cette fausse délicatesse , de la lecture de si beaux Ouvrages , si travaillez , si reguliers , & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les Livres des  
Anciens

Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité , persuadez que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles , qu'elles changent avec les tems ; que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé , & trop proches de celles qui regnent encore , pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs , ni la bienfaisance de nos coutumes , ni notre faste , ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens , que contre celle des premiers hommes , grands par eux-mêmes , & indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité ; & n'étoit point encore souillée par la vanité , par le luxe , & par la sottise ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou  
de

de sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des pensions , mais par son champ , par ses troupeaux , par ses enfans & ses serviteurs : sa nourriture étoit saine & naturelle , les fruits de la terre , le lait de ses animaux & de ses brebis ; ses vétemens simples & uniformes , leurs laines , leurs toisons , ses plaisirs innocens , une grande récolte , le mariage de ses enfans . L'union avec ses voisins , la Paix dans sa famille : rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des tems nous les fait goûter , ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses Relations ou les Livres de voyages nous apprennent des païs lointains & des Nations étrangères.

Ils racontent une Religion , une Police , une maniere de se nourrir , de s'habiller , de bâtir & de faire la guerre , qu'on ne savoit point , des mœurs que l'on ignoroit ; celles qui approchent des nôtres nous touchent , celles qui s'en éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent , moins rebutez par la barbarie des manieres & des coutumes de peuples si éloignez ,  
qu'in-

qu'instruits & même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois , Chinois , Negres ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses Caracteres , étoient Atheniens , & nous sommes François ; & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat , le long intervalle des tems , & que nous considérons que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXV. Olympiade , trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne , & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture , nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes , nos amis , nos ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siècles soit si entière. En effet les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions , ils sont encore tels qu'ils étoient alors , & qu'ils sont marquez dans Theophraste , vains , dissimulez , flateurs , interessez , effrontez , importuns , défiants , médisans , querelleux , superstitieux.

Il est vrai, Athenes étoit libre, c'étoit le centre d'une République : ses Citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre ; ils marchent presque seuls & à pied dans une ville propre, paisible & spacieuse, entroient dans les Boutiques & dans les Marchez, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires ; l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune : ils reservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service interieur des maisons, pour les voyages : ils passoient une partie de leur vie dans les Places, dans les Temples, aux Amphithéâtres, sur un Port, sous des Portiques, & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le Peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques, ici il s'entretenoit avec les Etrangers : ailleurs les Philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scene des plaisirs & des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire, & qui ressemble peu aux nôtres, je l'avouë ;  
mais

mais cependant quels hommes en general , que les Atheniens , & quelle ville , qu'Athenes ! quelles loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Theophraste , le même Theophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses , ce parleur agreable , cet homme qui s'exprimoit divinement , fut reconnu étranger , & appelé de ce nom par une simple femme ( 1 ) de qui il achetoit des herbes au marché , & qui reconnut par je ne fai quoi d'Attique qui lui manquoit , & que les Romains ont depuis appelé Urbanité , qu'il n'étoit pas Athenien : Et Ciceron rapporte , que ce grand personnage demcra étonné de voir , qu'ayant vieilli dans

Athe-

( 1 ) *Dicitur , cum percunclaretur ( Theophrastus ) ex aniculâ quadam , quanti aliquid venderet ; & respondisset illa , atque addidisset , Hospes , non pote minoris : tulisse eum molestè , se non effugere hospitis speciem , cum atatem ageret Athenis , optimèque loqueretur. Brutus , Cap. 44.*

Athenes, possédant si parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le simple peuple avoit naturellement & sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce Traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Atheniens, & qui servit à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoûte à cet Ouvrage. L'on a crû pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, sur tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée

ployée avec tant de succès dans ces vingt-huit Chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Theophraste.

Au contraire se ressouvenant que parmi le grand nombre des Traitez de ce Philosophe rapporté par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de Proverbes, c'est à dire de pieces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand Livre de Morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures; on s'est trouvé excité par de si grands modèles à suivre selon ses forces une semblable maniere (a) d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de Morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un esprit de critique quelques uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un

(a) L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, & nullement les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.



(1) L'un par l'engagement de son Auteur fait servir la Metaphysique à la Religion , fait connoître l'ame , ses passions, ses vices, traite les grands & les serieux motifs pour conduire à la vertu , & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui est la production (2) d'un esprit instruit par le commerce du monde , & dont la délicatesse étoit égale à la pénétration , observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve ; & cette unique pensée comme multipliée en mille manières différentes , a toujours par le choix des mots & par la variété de l'expression , la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'Ouvrage qui est joint à la Traduction des Caractères , il est tout différent des deux autres que je viens de toucher ; moins sublime que le premier , & moins délicat que le second , il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable , mais par des voyes simples &

(1) *Pascal.*

(2) *Le Duc de la Rochefoucault.*

& communes, & en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, & selon que les divers Chapitres y conduisent par les âges, les sexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y sont attachez.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, & à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Theophraste : & l'on peut dire que comme ses Caractères par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'Homme, par ses actions, ses paroles & ses démarches, apprennent quel est son fond, & font remonter jusques à la source de son dérèglement ; tout au contraire les nouveaux Caractères déployant d'abord les pensées, les sentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de

ces deux Ouvrages l'embaras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : Mais à l'égard des titres des Caractères de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même tems selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres ; ce qui n'est pas une chose facile ; parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François, mot pour mot, n'est plus la même dans notre Langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de Rhétorique ; & chez Theophraste c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans la premier Chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différens pour exprimer des choses qui

la

le sont aussi, & que nous ne saurions gueres rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarasse. En effet l'on remarque dans cet Ouvrage Grec trois especes d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs ; de sorte que les Caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au desavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis & parfaitement conformes, parce que Theophraste emporté, quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens par le caractere & les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satyre.

Les définitions qui sont au commencement de chaque Chapitre ont eû leurs difficultez ; elles sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du Grec & le style d'Aristote qui lui en a fourni les premieres idées : on les a étenduës dans la Traduction pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce Traité, des Phrases qui ne sont pas achevées, & qui forment un sens imparfait, au-

32 DISC. SUR THEOPH.

quel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons , quelques endroits tout - à - fait interrompus , & qui pouvoient recevoir diverses applications ; & pour ne point s'égarer dans ces doutes , on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin comme cet Ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes , & qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages , l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues & curieuses Observations , ou de doctes Commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a crû les meriter , afin que nuls de ceux qui ont de la justesse , de la vivacité , & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup , ne se reprochent pas même ce petit défaut , ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caracteres , & douter un moment du sens de Theophraste.

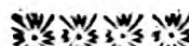


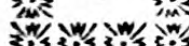


LES  
 CARACTERES  
 DE  
 THEOPHRASTE:

TRADUITS DU GREC.



AVANT-PROPOS.


 J'ai admiré souvent, & j'a-  

**J** vouë que je ne puis encore  

 comprendre, quelque se-  

 rieuse reflexion que je fasse,  
 pourquoi toute la Grece étant placée  
 sous un même Ciel, & les Grecs  
 nourris & élevez de la (a) même  
 maniere, il se trouve néanmoins si  
 peu

(a) Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-differentes de celles des Grecs.

peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes, & de divers temperamens, & que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices; (1) il semble que j'ai dû marquer (b) les Caracteres des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en general; mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espere, mon cher Policles, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modeles qu'ils

(1) Le Traducteur se seroit exprimé plus nettement, à mon avis, s'il eût dit: *J'ai cru devoir marquer les Caracteres des uns & des autres, & ne pas me contenter de vous peindre les Grecs en general, mais toucher aussi ce qui est personnel, &c.* Ὑπέλαβον δεῖν συγγράψαι ἀεὶ ἐκάστου αὐτῶν ἐπιτηδεύουσι ἐν τῷ βίῳ.

(b) Theophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce , & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens , & d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles ; & sans faire une plus longue Préface , je parlerai d'abord de la *Dissimulation* , je définirai ce vice , je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé , je décrirai ses mœurs ; & je traiterai ensuite des autres passions , suivant le projet que j'en ai fait.



## CHAPITRE I.

### DE LA DISSIMULATION.

**L**A (a) dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description ,

CHAP. I.

(a) L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence , & que les Grecs appelloient *Ironie*.



CHAP. I. tion , l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette maniere ; il aborde ses ennemis ; leur parle & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement & en leur présence (1) ceux à qui il dresse de secretes em-

(1) *Ceux à qui il dresse de secretes embûches.* ] La Bruyere suit ici Casaubon , l'un des plus judicieux & des plus savans Commentateurs des Caracteres de Theophraste. Selon Dupont , qui étoit Professeur en Grec dans l'Université de Cambrige sous le Regne de Charles I. & qui composa sur le même Ouvrage de longues & savantes Dissertations que Mr. Needham a enfin communiquées au Public en 1712. il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : *Le Dissimulé loué ouvertement & en leur présence ceux dont il déchire la réputation en leur absence : Coram laudat presentes & in os , quos clam absentes suggillat , insectatur , & reprehendit.* Ce Savant croit que l'opposition entre louer un homme en sa présence , & le noircir en son absence , peut contribuer à autoriser ce sens-là. Mais l'explication de Casaubon me paroît préférable , parce qu'elle donne une idée plus forte & plus naturelle de l'imposteur qui fait le sujet de ce Chapitre. Pour l'antithese , on fait que les Ecrivains judicieux ne la cherchent jamais ; & que s'ils l'employent , ce n'est que lorsqu'elle se présente naturellement, sans farder, ou affoiblir leur pensée.

Embûches, & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce : il semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient : il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation ; & il employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, & lui dit de revenir une autre fois : il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère : il ne parle point indifféremment ; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (b) de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien,

(b) Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, & autorisée par les Loix.

## 38 LES CARACTÈRES

CHAP. I. rien, qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent ; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas apperçû les choses où il vient de jeter les yeux, ou s'il est (2) convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires, que cette seule réponse, *j'y penserai.* Il fait de certaines choses, il en ignore d'autres : il est saisi d'admiration : d'autres fois il aura pensé comme vous  
sur

(2) S'il s'agit ici, comme le prétend Casaubon, d'un accord, d'un pacte, que l'Imposteur avoit fait actuellement, il faudroit traduire, *Et après avoir fait un accord*, il feint de ne s'en plus souvenir. La Bruyere n'auroit peut-être pas mal fait de suivre cette idée : mais son explication, plus vague & plus générale que celle de Casaubon, échappera du moins à la critique de ceux qui croient qu'ici le terme de l'original [ *ἑμολογῆν* ] signifie simplement *reconnoître*, *avouër* ; car dire de l'Imposteur dont parle Theophraste, qu'il est convenu d'un Fait, c'est dire qu'il en a reconnu la vérité, qu'il a *avoué* que ce Fait étoit alors tel qu'on le lui representoit.

CHAP. I.  
 Cet événement, & cela selon ses différens interêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : *Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis ; ou bien, il me semble que je ne suis pas moi-même ; & ensuite, ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre : voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute créance : contez cela à d'autres, dois-je vous croire ? ou me persuaderez-vous qu'il m'ait dit la vérité ? paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.*



## CHAPITRE II.

### DE LA FLATTERIE.

CHAP. II.  
**L**A flatterie est un commerce hon-  
 teux qui n'est utile qu'au flatteur.  
 Si un flatteur se promène avec quel-  
 qu'un.

CHAP. II. qu'un dans la place , Remarquez vous , lui dit-il , comme tout le monde a les yeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous seul : hier il fut bien parlé de vous , & l'on ne tariffoit point sur vos louanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du (a) Portique ; & comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville , tous d'une commune voix vous nommerent , & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se fera attaché à votre habit , de le prendre & de le souffler à terre : si par hazard le vent a fait voler quelques (b) petites pailles sur votre barbe , ou sur vos cheveux , il prend soin de vous les ôter ; & vous souriant , il est merveilleux , dit-il , com-

(a) Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses disciples , de rendez - vous pour leurs disputes ; ils en furent appellez Stoiciens : car *Stoa* , mot Grec , signifie Portique.

(b) Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

Combien vous êtes (1) blanchi depuis deux jours que je ne vous ai pas vû ;

(1) Ce que le Flatteur dit ici, n'est qu'une méchante plaifanterie, plus capable de piquer que de divertir celui à qui elle est adressée, si c'étoit un homme âgé, comme l'a cru Casaubon. Mais si le Flatteur parle à un jeune homme, comme la Bruyere le suppose, ce qu'il lui dit, devient une espece de compliment, très-insipide à la verité, mais qui cependant peut n'être pas désagréable à celui qui en est l'objet: car comme il ne lui parle de cheveux blancs que *par allusion à la nuance que de petites pailles ont fait dans ses cheveux*, s'il ajoute immédiatement après, *Voilà encore pour un homme de votre âge assez de cheveux noirs*, c'est pour lui dire, en continuant de plaifanter sur le même ton, qu'il ne lui reste plus de cheveux blancs après ceux qu'il vient de lui ôter; & pour lui insinuer en même-tems qu'il est plus éloigné d'avoir des cheveux blancs qu'il ne l'étoit effectivement: flatterie qui ne déplairoit pas à un jeune homme qui seroit sur le point de ne l'être plus. Voilà, je pense, ce qui a fait dire à la Bruyere dans une petite Note, que le Flatteur de Theophraste *parle ici à un jeune homme*. Du reste, si j'ai mal pris sa pensée, il me semble qu'une telle méprise est aussi pardonnable que celle de la Bruyere, si tant est que lui-même ne soit pas entré exactement dans la pensée du Flatteur de Theophraste, lequel faisant métier de dire à tout moment & à tout propos quelque chose d'agréable à ceux dont il veut gagner les bonnes grâces, doit les regaler fort souvent

de

## 42 LES CARACTÈRES

CHAP. II. vû ; & il ajoute , voilà encore pour un homme de votre âge (c) assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole , il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents , & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a cessé de parler , il se récrie ; Cela est dit le mieux du monde , rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide , il ne manque pas de lui applaudir , d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire , il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau , comme s'il ne pouvoit se

de complimens fades & impertinens qui examinez à la rigueur ne signifient rien. C'est là , si je ne me trompe , l'idée que Theophraste a voulu nous en donner , lorsqu'il suppose qu'à l'occasion de quelques pailles que le vent a fait voler sur les cheveux de son ami , il lui dit en souriant : *Il est merveilleux combien vous êtes blanchi depuis deux jours que je ne vous ai pas vû.* Car comment expliquer ce sourire , & la pensée extravagante qui l'accompagne ? N'est-il pas visible que qui voudroit trouver du sens à tout cela , se rendroit très-ridicule lui-même ?

(c) Il parle à un jeune homme.

se contenir , & qu'il voulût s'empêcher d'éclater ; & s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville , il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin , de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achete des fruits , & les porte chez un citoyen , il les donne à ses enfans en sa presence , il les baise , il les caresse , voilà , dit-il , de jolis enfans & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison , il le suit : s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers , il lui dit , votre pied est mieux fait que cela : il l'accompagne ensuite chez ses amis , ou plutôt il entre le premier dans leur maison , & leur dit , un tel me suit , & vient vous rendre visite ; & retournant sur ses pas , *je vous ai annoncé* , dit-il , & *Pon se fait un grand honneur de vous recevoir*. Le flatteur se met à tout sans hésiter , se mêle des choses les plus viles , & qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper , il est le premier des conviez à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas , il lui repete souvent : En verité vous faites une chere délicate ; & montrant aux autres



## 74 LES CARACTÈRES

CHAP. II. tres l'un des mets qu'il souleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand : il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille, & si quelqu'un de la Compagnie l'interroge, il lui répond negligemment & sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place, & l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantez ; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hazard ; mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquiescer ses bonnes graces.

CHA.



## CHAPITRE III.

## DE L'IMPERTINENT,

*ou du diseur de rien.*

**L**A sotte envie de discourir vient CHAP. III.  
 d'une habitude qu'on a contrac-  
 tée de parler beaucoup & sans refle-  
 xion. Un homme qui veut parler se  
 trouvant assis proche d'une personne  
 qu'il n'a jamais vûë, & qu'il ne con-  
 noît point, entre d'abord en matiere;  
 l'entretient de sa femme, & lui fait  
 son éloge, lui conte son songe, lui  
 fait un long détail d'un repas où il  
 s'est trouvé, sans oublier le moindre  
 mets ni un seul service; il s'échauffe  
 ensuite dans la conversation, declame  
 contre le tems present, & soutient  
 que les hommes qui vivent presente-  
 ment, ne valent point leurs peres:  
 de là il se jette sur ce qui se debite au  
 marché, sur la cherté du bled, sur  
 le grand nombre d'étrangers qui sont  
 dans la ville: il dit qu'au Printems  
 où

où commencent les Bacchanales (a) ; la mer devient navigable , qu'un peu de pluye seroit utile aux biens de la terre , & seroit esperer une bonne recolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine , & qu'il le mettra en valeur ; que le siecle est dur , & qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cerès (b) à la fête des Mysteres : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la Musique, que est le quantiéme du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion : & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle , que les (c) Mysteres se celebrent dans le mois d'Août , les *Apaturies* (d) au  
mois

(a) Premieres Bacchanales qui se celebrent dans la ville.

(b) Les Mysteres de Cerès se celebrent la nuit, & il y avoit une émulation entre les Atheniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

(c) Fête de Cerès. Voyez ci-dessus.

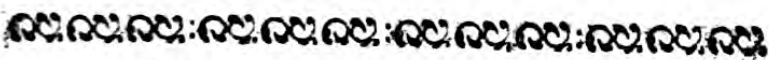
(d) En François la Fête des tromperies ; elle se

mois d'Octobre ; & à la Campagne dans le mois de Décembre les Bacchanales (e). Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre , qui est de fuir , si l'on veut du moins éviter la fièvre : Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir , ni le tems de vos affaires.

CHAP.  
III.

se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce Chapitre.

(e) Secondes Bacchanales qui se celebrent en hyver à la Campagne.



## CHAPITRE IV.

### DE LA RUSTICITE'.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossiere des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans reflexion , sortir un jour de medecine , (a) & se trouver en cet état dans un lieu

CHAP.  
IV.

(a) Le texte Grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

CHAP. lieu public parmi le monde ; ne pas  
 IV. faire la difference de l'odeur forte du  
 thim ou de la marjolaine , d'avec les  
 parfums les plus délicieux ; être  
 chaussé large & grossièrement ; par-  
 ler haut , & ne pouvoir se réduire à  
 un ton de voix moderé ; ne se pas-  
 fier à leurs amis sur les moindres af-  
 faires , pendant qu'ils s'en entretien-  
 nent avec leurs domestiques , jusques  
 à rendre compte à leurs moindres va-  
 lets de ce qui aura été dit dans une  
 assemblée publique. On les voit assis,  
 leur robe relevée jusqu'aux genoux &  
 d'une maniere indécente. Il ne leur  
 arrive pas en toute leur vie de rien ad-  
 mirer , ni de paroître surpris des cho-  
 ses les plus extraordinaires , que l'on  
 rencontre sur les chemins ; mais si  
 c'est un bœuf , un âne , ou un  
 vieux bouc , alors ils s'arrêtent &  
 ne se lassent point de les contem-  
 pler. Si quelquefois ils entrent dans  
 leur cuisine , ils mangent avidement  
 tout ce qu'ils y trouvent , boivent  
 tout d'une haleine une grande  
 tasse de vin pur ; ils se cachent pour  
 cela de leur servante , avec qui d'ail-  
 leurs ils vont au moulin ; & en-  
 trent

trent (1) dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (b) de charruës qu'ils ont dans leurs étables : heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pieces qu'ils croyent legeres, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupez pendant la nuit d'une charruë, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustenciles. Et lors qu'ils marchent par la ville, Combien vaut, deman-

(1) Dans cet endroit l'Original est defectueux. Ce que Casaubon a suppléé fait un sens un peu different de celui que vous voyez ici.

(b) Des bœufs.

dent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ? Les fourrures se vendent-elles bien ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux (c) nous ramènent une nouvelle Lune ? D'autres fois ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, & qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, & qui se trouvant tout portez devant la boutique d'Archias (d), achètent eux-mêmes des viandes salées, & les rapportent à la main en pleine rue.

(c) Cela est dit rustiquement, un autre diroit que la nouvelle Lune ramène les jeux : & d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit, n'est-ce pas aujourd'hui Pâques ?

(d) Fameux Marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.



## CHAPITRE V.

## DU COMPLAISANT (a).

**P**OUR faire une définition un peu CHAP.  
V.  
exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agreable. Celui qui a cetre passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échape; & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en separe qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre

(a) Ou de l'envie de plaire.



## 52 LES CARACTERES :

dre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire : comme il veut plaire à tous deux , il les ménagera également. C'est dans cette vûë que pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville , il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité , que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas , il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfans ; & dès qu'ils paroissent , il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere , & que deux figures ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui , il les baise , & les ayant fait asseoir à ses deux côtez , il badine avec eux : A qui est , dit-il , la petite bouteille ? à qui est la jolie coignée ( *b* ) ? Il les prend ensuite sur lui , & les laisse dormir sur son estomac , quoi qu'il en soit incommodé.

(1) Celui enfin qui veut plaire se fait raser

(*b*) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

(1) Casaubon croit que le reste de ce Chapitre depuis ces mots , *celui enfin qui veut plaire* , &c. appartient à un Caractere different de celui par où Theophraste a commencé le Chapitre , & que tous les traits de ce dernier Caractere ont été transportez ici par la méprise

raiser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits

se de quelque Copiste. Ce n'est dans le fond qu'une conjecture, sur laquelle ce savant homme ne veut pas compter absolument, quelque vraisemblable qu'il la trouve d'abord. Elle a paru si peu certaine à La Bruyere, qu'il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce silence pourroit bien déplaire à quelques Critiques: mais je ne vois pas qu'on ait aucun droit de s'en plaindre, surtout après ce que La Bruyere a déclaré si positivement dans sa Préface sur les Caracteres de Theophraste, que *comme cet Ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, & qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages, il s'étoit trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations ou de doctes Commentaires.* Un Anglois \*, qui depuis quelques années a mis au jour en sa Langue une Traduction fort élégante des Caracteres de Theophraste, a si fort goûté ce raisonnement qu'il va jusqu'à desapprouver le peu de petites Notes que La Bruyere a faites pour expliquer certains endroits de sa Traduction qui pouvoient faire de la peine à quelques-uns de ses Lecteurs; de sorte que pour n'être pas réduit lui-même à publier de pareils éclaircissémens, il a pris le parti de donner à sa Traduction un air très-moderne. Le moyen de contenter les Critiques! pour l'ordinaire d'un goût tout opposé, comme les trois convives c'Horace.

*Poscen-*

\* *Estace Budgell*, Ecuyer, proche parent du célèbre *Mr. Addison*.

54 LES CARACTÈRES

bits & les quitte presque tout neufs ; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit gueres dans les salles publiques qu'auprès des (c) comptoirs des Banquiers ; & dans les écoles , qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (d) ; & au théâtre les jours de spectacle , que dans les meilleures places & tout proche des Preteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux , mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux , des chiens de Sparte à Cyzique , & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette ; & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille cho-

*Poscentes vario multum diversa palato ,*  
ce que l'un rejette , l'autre le demande , &  
ce qui plaît aux uns , paroît détestable aux  
autres.

*Quid dem ; Quid non dem ? Renuis quod tu ,*  
*jubet alter.*

*Quod petis , id sanè est invisum acidumque*  
*duobus.*

(c) Cetoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

(d) Pour être connus d'eux , & en être regardés ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des (e) Satyres qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chevre, des phioles pour des parfums, des cannes torfes que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arene propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promènent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes (f), des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifferemment: ils se trouvent presens à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder: A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arene si commode? Vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

CHA-

(e) Une espece de Singes.

(f) Une sorte de Philosophes vains &amp; interessés.



## CHAPITRE VI.

## DE L'IMAGE D'UN COQUIN.

CHAP.  
VI.

UN Coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire , ou à faire ; qui jure volontiers , & fait des sermens en Justice autant que l'on lui en demande , qui est perdu de reputation ; que l'on outrage impunément , qui est un chicaneur de profession , un effronté , & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (a) sans masque dans une danse comique , & même sans être yvre , mais de sang froid il se distingue dans la danse (b) la plus obscene par les postures les plus indecentes : c'est lui qui dans ces lieux où

(a) Sur le théâtre avec des farceurs.

(b) Cette danse la plus déréglée de toutes , s'appelle en Grec *Cordax* , parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

où l'on voit des prestiges (c) s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs , & qui fait querelle à ceux qui étant entrez par billets croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne , tantôt il est supôt de quelque lieu infame , une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui Crieur public , demain Cuisinier ou Brelandier , tout lui est propre. S'il a une mere , il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin , & à se voir traîner par la ville dans une prison sa demeure ordinaire , & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple , appeller ceux qui passent , & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée , insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir , pendant que les autres contens de les avoir vûs se dégagent & poussent leur che-

(c) Choses fort extraordinaires , telles qu'on en voit dans nos foires.

chemin sans vouloir les écouter ; mais ces effrontez continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait , quelque mot à cet autre , à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique , où il y a un grand concours de monde , qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablez de procès que l'on intente contre eux , ou qu'ils ont intentez à d'autres , de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens , comme de ceux qui les obligent de comparoître , ils n'oublient jamais de porter leur boîte ( *d* ) dans leur sein , & une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils Praticiens à qui ils prêtent à usure , retirant chaque jour une obole & demie de chaque dragme ( *e* ) , frequenter les tavernes , parcourir les lieux où l'on

( *d* ) Une petite boîte de cuivre fort legere ou les Plaideurs mettoient leurs titres & les piéces de leur procès.

( *e* ) Une obole étoit la sixième partie d'une dragme.

l'on debite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi (1) en bonne chere tout

CHAP.  
V I.

(1) Ce n'est point là le sens que Casaubon, & Dupont ont donné à ce Passage. Selon ces deux savans Commentateurs, l'Impudent que Theophraste nous caracterise ici, va chaque jour recueillant çà & là l'interêt sordide de ce qu'il prête à de vils Praticiens; & pour ne pas perdre du temps à serrer cet argent dans une bourse, il le met dans sa bouche. Casaubon prouve fort clairement qu'à Athenes les petits Marchands en detail avoient accoustumé de mettre dans la bouche les petites pieces de monnoye qu'ils recevoient au Matché, & surtout quand ils étoient entourés d'acheteurs. C'est, dit-il, sur cette coutume, inconnue aux premiers Interpretes de Theophraste, qu'est fondée l'explication de ce Passage, de laquelle il s'applaudit extrêmement comme d'une découverte qui avoit échappé à tous les Interpretes avant lui. La Bruyere a vu tout cela, mais ne l'ayant pas trouvé si propre à déterminer le sens de ce Passage, il fait dire à Theophraste, que son Impudent retire chaque jour une obole & demie de chaque dragma qu'il a prêtée à de vils Praticiens; & que parcourant ensuite les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il consume en bonne chere tout le profit qu'il retire de cette espece de trafic. La Bruyere a cru sans doute qu'il n'étoit pas naturel, que Theophraste introduisant d'abord cet Impudent qui recueille chaque jour le sordide interêt qu'il exige de ses créanciers, & lui faisant immédiatement après, parcourir les tavernes & les



tout le profit qu'ils tirent de cette es-  
pece de trafic. En un mot, ils sont  
querelleux & difficiles, ont sans cesse  
la bouche ouverte à la calomnie, ont  
une voix étourdissante, & qu'ils font  
retentir dans les marchez & dans les  
boutiques.

lieux où l'on débite le poisson frais ou salé,  
il s'avisât après cela de parler encore des che-  
rifs interêts que cet Impudent recueilloit cha-  
que jour, pour avoir occasion de dire qu'il  
mettoit cet argent dans sa bouche à mesure  
qu'il le recevoit. Mais que La Bruyere se  
soit trompé ou non, l'on voit toujours par  
là, que bien éloigné de suivre aveuglément  
les Traducteurs & les Commentateurs de Theo-  
phrasste, il a examiné l'Original avec soin,  
qu'il a considéré & pesé la force & la liaison  
des paroles de son Auteur, afin d'en pénétrer  
le sens, & de l'exprimer distinctement en  
François.



## CHAPITRE VII.

### DU GRAND PARLEUR (a).

**C**E que quelques-uns appellent *ba-  
bil*, est proprement une intem-  
perance

(a) Ou du *babili*.

perance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grand parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit ; j'ai tout sù, & si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout : & si cet autre continuë de parler, vous avez déjà dit cela, songez, poursuit-il, à ne rien oublier ; fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres ; & ensuite, mais que veux-je dire ? ah j'oubliois une chose ! oui c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle, de respirer. Et lors qu'il a comme assasiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses serieuses & les met en fuite. De

## 62 LES CARACTÈRES

CHAP.  
VII.

là il entre (b) dans les Ecoles publiques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison. Si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse (1) bataille

(b) C'étoit un crime puni de mort à Athenes par une Loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au tems de Theophraste.

(1) Tout ce que La Bruyere étale après Casaubon pour prouver, que par cette bataille il faut entendre la fameuse Bataille d'Arbelles, quoi qu'elle fût arrivée un an avant qu'Aristophon eût été Gouverneur d'Athenes, n'est pas fort convaincant : car enfin Theophraste assure positivement que la Bataille sur laquelle son *Babillard* aime si fort à s'étendre, se donna sous le gouvernement d'Aristophon. La Bruyere auroit peut-être mieux fait de s'en tenir à ce que dit \* Jacques Paumier, de

\* Jacobi Palmerii à Grentemesnil Exercitationes ad Theophrasti de Ethicis Characteribus librum, pag. 620.

bataille (e) qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon,

de *Gretemesnil*, qu'il s'agit ici de la Bataille qui se donna entre ceux de Lacedemone sous la conduite du Roi Agis, & les Macedoniens commandez par Antipater, laquelle arriva justement dans le temps qu'Aristophon étoit Archonte d'Athenes, comme le témoigne Diodore de Sicile, *Liv. 17* & Plutarque dans la *Vie de Demosthene*. C'étoit un sujet fort propre à exercer la langue du Babillard caractérisé par Theophraste, cette Bataille ayant été si funeste aux Grecs, qu'on peut dire que leur Liberté expira avec Agis, & les cinq mille trois cens cinquante Lacedemoniens qui y perdirent la vie. Du reste pour le détail de cette Bataille, *Gretemesnil* nous renvoie à *Quinte - Curce*, *Liv. VI*. Le renvoi est très-juste : mais à l'égard du temps auquel elle se donna, si l'on s'en rapportoit aussi à cet Historien, ce ne sauroit être celle dont parle ici Theophraste : car selon *Quinte-Curce*, la Guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacedemone & les Macedoniens, fut terminée par cette Bataille avant que Darius eût été défait à la Bataille d'Arbelles, c'est-à-dire un ou deux ans avant qu'Aristophon fût Archonte d'Athenes. *Hic fuit exitus belli, dit-il, quod repente ortum, prius tamen finitum est, quam Darium Alexander apud Arbella superaret.*

(c) C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles & la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes, lors qu'Aristophon celebre Orateur étoit premier Magistrat.

phon , comme sur le combat (d) célèbre que ceux de Lacedemone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Lyfandre : Il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public , en repete une grande partie , mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple ; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment , les autres le quittent , & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur en un mot , s'il est sur les Tribunaux , ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; & s'il se trouve au théâtre , il empêche non seulement d'entendre , mais même de voir les acteurs. On lui fait avouër ingenuëment qu'il ne lui est pas possible de se taire , qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau ; & que quand on l'accuseroit d'être plus *babilard* qu'une hirondelle , il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement

(d) Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles , mais trivial & sù de tout le peuple.

dement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet ; & jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, lui disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.

CHAP.  
VII.



## CHAPITRE VIII.

### DU DEBIT DES NOUVELLES.

UN Nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange selon son caprice des discours & des faits remplis de fausseté ; qui lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & lui souriant, D'où venez-vous ainsi, lui dit-il ? Que nous direz-vous de bon ? N'y a-t-il rien de nouveau ? & continuant de l'interroger, Quoi donc n'y a-t-il aucune nouvelle ? cependant il y a des choses étonnantes à raconter : & sans lui donner le loisir de lui répondre, Que dites-vous donc, poursuit-il, n'avez-vous rien entendu par la ville ? Je vois bien que vous ne savez rien,

CHAP.  
VIII.

## 66 LES CARACTERES

CHAP.  
VIII.

rien , & que je vais vous regaler de grandes nouveautez. Alors ou c'est un soldat , ou le fils d'Astée le Joueur ( *a* ) de flûte , ou Lycon l'Ingenieur , tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée , de qui il fait toutes choses , car il allegue pour témoins de ce qu'il avance , des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté : il assure donc que ces personnes lui ont dit , que le ( *b* ) Roi & ( *c* ) Polypercon ont gagné la bataille , & que Cassandre leur ennemi est tombé ( *d* ) vif entre leurs mains. Et lors que quelqu'un lui dit : Mais en verité cela est-il croyable ? il lui replique , que cette nouvelle se crie & se repand par toute la ville , que tous s'accordent à dire la même chose , que c'est tout ce qui se raconte du combat , & qu'il

( *a* ) L'usage de la flûte très-ancien dans les troupes.

( *b* ) Aridée frere d'Alexandre le Grand.

( *c* ) Capitaine du même Alexandre.

( *d* ) C'étoit un faux bruit , & Cassandre fils d'Antipater disputant à Aridée & à Polypercon la tutelle des enfans d'Alexandre , avoit eu de l'avantage sur eux.

qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lû cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent ; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout vu & qui lui a tout dit. Ensuite interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès, demande-t-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre, malheureux Prince, s'écrie-t-il d'une manière touchante ! voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant, & il avoit avec lui de grandes forces : ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le debiter à qui le veut entendre. Je vous avoué que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration ; & que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent : car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans



dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, & à lui conter des nouvelles : quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le ( e ) Portique , ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée : enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une ville , du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique ; quel est le Portique , quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent , ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

( e ) Voyez le Chap. II. *De la flatterie.*



## C H A P I T R E I X.

## D E L'EFFRONTERIE

*causée par l'avarice.*

**P**Our faire connoître ce vice , il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûë d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà , & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux , au lieu de manger ( *a* ) religieusement chez soi une partie des viandes consacrées , il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas , & va souper chez l'un de ses amis ; & là à table , à la vûë de tout le monde , il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte , & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier

CHAP.  
IX.

( *a* ) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le Chap. XII. *Du contre-tems.*

tier de pain, *tenez*, (1) *mon ami*, lui dit-il, *faites bonne chere*. Il va lui-même au marché acheter (b) des viandes cuites ; & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, & il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sôurit, & s'en va. Une autre fois sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places

(1) *Saumaise* par le changement d'une lettre met ici le nom propre du Valet. La conjecture est heureuse : mais comme elle n'est autorisée par aucun manuscrit, on peut fort bien s'en tenir à l'explication de la Bruyere qui revient au même compte ; car vû ce qui précède, il est évident que par ces mots, *mon ami*, l'effronté designe expressement son valet : ce qui suffit pour l'intelligence de ce Passage.

(b) Comme le menu peuple qui achetoit son soupé chez les Chaircuitiers.

places au théâtre , il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle , & d'y envoyer le lendemain les enfans , & leur précepteur. Tout lui fait envie , il veut profiter des bons marchez , & demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangere , il emprunte jusques à l'orge & à la paille , encore faut-il que celui qui les lui prête , fasse les frais de les faire porter jusques chez lui. Cet effronté en un mot , entre sans payer dans un bain public , & là en presence du Baigneur qui crie inutilement contre lui , prenant le premier vase qu'il rencontre , il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau , (c) se la répand sur tout le corps : Me voilà lavé , ajoute-t-il , autant que j'en ai besoin , & sans avoir obligation à personne , remet sa robe , & dispartoit.

CHA-

(c) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.



## CHAPITRE X.

## DE L'ÉPARGNE SORDIDE.

CHAP.  
X.

Cette espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant (1)  
tous

(1) Le savant Casaubon confesse ingénument qu'il n'a jamais pû se satisfaire sur le sens de ce Passage. Il en donne deux ou trois explications différentes ; & celle qu'il a inserée dans sa Traduction , paroît la moins conforme aux paroles de l'Original. Pour celle que nous donne ici La Bruyere , vous la trouverez dans le Commentaire de Casaubon , qui dit expressement qu'un des Caracteres du *Pince-maille* décrit dans ce Chapitre , c'est qu'il va lui-même chez son Debiteur pour se faire payer la moitié d'une obole , dûe d'un reste de paiement qui lui doit être fait chaque mois ; ce qui ajoute-t-il , peut être entendu , ou de l'interêt d'un certain Capital , ou d'un louage de maison , de *mercede conductæ domus*. C'est ce dernier sens qu'a suivi la Bruyere. Selon Dupont , il s'agit ici d'un interêt payable tous les mois , pour une somme qui souvent ne devoit être renduë que dans un an : & quoique cet interêt ne revînt qu'à

tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux , ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire. Ce font

CHAP.  
X.

la moitié d'une Obole par mois , \* l'Avare de Theophraste alloit l'exiger lui-même le propre jour de l'écheance. Enfin , le dernier Traducteur † Anglois des Caracteres de Theophraste , encherissant sur Casaubon & Duport , fait dire à Theophraste , que *cet Avare ne manque jamais d'aller chez ses Debitors pour exiger l'interêt de ce qu'il leur a prêté, quelque petit qu'il soit, même avant que cet interêt soit entierement dû.* Il fonde cette explication sur le sens de ces mots, ἐν τῷ μηνί, qui, selon lui, ne signifient pas *chaque mois*, mais *dans le mois, avant la fin du mois*, c'est-à-dire avant l'écheance du paiement : & je croi pour moi, qu'on peut fort bien les prendre dans ce sens-là.

\* *Hanc ille tantulam pro usura summulam non dubitabat mentitans ipse dominum debitoris sui poscere, & ad diem exigere; quæ nota est summa μικρολογίας, & infimarum sordium.* Jac. Duporti in Theophr. Char. Praelectiones, p. 349.

† Monsieur Gally, dont la Traduction a paru pour la première fois en 1725.

CHAP. X. sont eux encore dont la portion des prémices (a) des viandes que l'on envoie sur l'Autel de Diane, est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachez. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûe, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quel-

(a) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; & on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter: Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du (b) cumin, de la (c) marjolaine, des gâteaux (d) pour l'Autel, du coton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse

(b) Une sorte d'herbe.

(c) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim & le laurier.

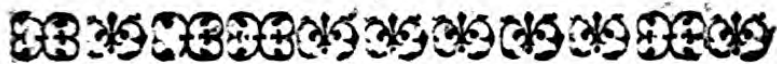
(d) Faits de farine & de miel, & qui servoient aux Sacrifices.



CHAP. se somme. Ces avarés en un mot ;  
 X. ont des troufféaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point , des cafettes où leur argent est en dépôt , qu'ils n'ouvrent jamais , & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits : les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre : ils ont la tête rasée jusqu'au cuir ; se déchauffent vers le (e) milieu du jour pour épargner leurs fouliers ; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer , afin , disent ils , que leur étoffe se tache moins. (f)

(e) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

(f) C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craye comme le pire de tous , & qui rendoit les étoffes dures & grossières , étoit celui qui coutoit le moins.



CHAPITRE XI.

DE L'IMPUDENT,

*ou de celui qui ne rougit de rien.*

**L'**Impudent est facile à définir : il CHAP.  
XI. suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée , comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là , par exemple , est impudent , qui voyant venir vers lui une femme de condition , feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière deshonnête : qui se plaît à battre des mains au Théâtre lorsque tout le monde se tait , ou y siffler les Acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos , pendant que toute l'assemblée garde un profond silence , fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête , & d'interrompre leur attention. Un homme

de ce caractère achete en plein marché des noix , des pommes , toute sorte de fruits , les mange , cause debout avec la Fruitiere , appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître , en arrête d'autres qui courent par la place , & qui ont leurs affaires : & s'il voit venir quelque Plaideur , il l'aborde , le raille & le felicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va lui-même choisir de la viande , & louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte ; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter , il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur , & là ( a ) annoncer qu'il va faire un grand repas , & s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin , il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphitheâtre avant que les jeux soient commencez , & lorsque l'on paye  
pour

( a ) Il y avoit des gens faineans & désocrupez , qui s'assembloient dans leurs boutiques.

pour être placé ; mais seulement sur la fin du spectacle , & quand ( *b* ) l'Architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres Citoyens en ambassade , il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage , & emprunte de l'argent de ses Collegues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au-delà de ce qu'il en peut porter , & de lui retrancher cependant de son ordinaire ; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des presens aux Ambassadeurs , il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours , dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain , une mauvaise huile , & qu'on ne peut supporter ; il se sert ensuite de l'huile d'un autre , & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite piece de monnoye , qu'ils auront ramassée dans les rues ; & il ne manque point d'en retenir sa part

( *b* ) L'Architecte qui avoit bâti l'Amphithéâtre , & à qui la République donnoit le loüage des places en payement.

part avec ce mot, ( *c* ) *Mercurus est commun.* Il fait pis, il distribuë à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par dessous s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en pyramide; & quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut ( *d* ).... De même s'il paye à quelqu'un trente mines ( *e* ) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes ( *f* ) dont il profite: mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une Tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte: il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

## CHA-

( *c* ) Proverbe Grec qui revient à notre *Je retiens part.*

( *d* ) Quelque chose manque ici dans le texte.

( *e* ) *Mine* se doit prendre ici pour une piece de monnoye. Athenes étoit partagée en plusieurs Tribus. V. le Chap. XXVIII. de la *Médisance.*

( *f* ) *Dragmes*, petites pieces de monnoye, dont il falloit cent à Athenes pour faire une mine.



## CHAPITRE XII.

## DU CONTRE-TEMPS.

CETTE ignorance du tems & de l'occasion, est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes : qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre : qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui : qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger : qui prend le tems des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes : qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage : & qui n'aspire qu'à se reposer : fort capable d'amener

des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue , de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens , & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës , & qui le savent mieux que lui : souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes ( 1 ) qui ne l'affectionnant point , n'osent

( 1 ) Il y a dans l'Original , à le traduire tout uniment , *assistant à un jugement arbitral* . La question est de savoir si Theophraste a voulu dire par là , que son homme , si sujet à faire des contre-temps , assiste à ce Jugement comme Arbitre lui-même , ou bien par hazard. Selon Casaubon & La Bruyere , il s'y trouve *en qualité d'Arbitre* ; & Dupont croit qu'il n'y assiste que *par accident* , & que , s'il eût été choisi pour arbitre , Theophraste se seroit servi d'une autre expression † , usitée en pareil cas. Mais comme il ne s'agit ici que d'un trait lancé en passant , & non d'une Action positive & juridique dont il faille détailler toutes les circonstances en forme , & dans le stile du Barreau , peut-être qu'une expression un peu négligée a meilleure grace qu'une autre plus formelle , & qu'il faudroit nécessairement employer devant une Cour de Justice. Quoi qu'il en soit de cette Question ,  
pure-

\* Παρών διάτη.

† Επιτετραμμένος τὴν δίαταν , c'est-à-dire ,  
*Chargé d'un jugement arbitral.*

n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin (a) après avoir sacrifié, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées : Une autre fois s'il voit qu'un Maître châtie devant lui son esclave, *J'ai perdu*, dit-il, *un des miens dans une pareille occasion, je le fis foiretter, il se desespera, & s'alla pendre.* Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur differend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller  
pren-

CHAP.  
XII.

purement grammaticale, & sur laquelle je n'ai garde de rien décider, il est toujours certain, que l'homme de Theophraste qui se trouvant à un jugement d'Arbitres, commet de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, est à peu près également bien caractérisé, soit qu'il ait été choisi lui-même pour Arbitre, ou que *par accident* il assiste au jugement des Arbitres qui ont été nommez pour terminer ce differend.

(a) Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-tems de demander sa part prématurément, & lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.



## 84 LES CARACTERES

CHAP.  
XII.

prendre au milieu du repas pour danser (b) un homme qui est de sang froid, & qui n'a bû que modérément.

(b) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorsque les tables étoient enlevées.

~~~~~

## CHAPITRE XIII.

### DE L'AIR EMPRESSE.

CHAP.  
XIII.

**I**L semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bien-veillance par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empeslé sont de prendre sur soi l'évenement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, & dont il ne sauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-tems sur une legere circonstance pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on

qu'on n'en peut boire ; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent , d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas , & dont il ne peut ensuite trouver l'issuë ; venir vers son General , & lui demander quand il doit ranger son armée en bataille , quel jour il faudra combattre , & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain : une autre fois s'approcher de son pere , ma mere , lui dit-il mysterieusement , vient de se coucher , & ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Medecin a défendu le vin , dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal , & le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville , il s'ingere de faire son épitaphe , il y fait graver son nom , celui de son mari , de son pere , de sa mere , son pais , son origine avec cet éloge , *Ils avoient tous de la (a) vertu.* S'il est quel-

(a) Formule d'Epitaphe.

CHAP. quelquefois obligé de jurer devant des  
XIII. Juges qui exigent son serment, *ce n'est pas*, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, *la premiere fois que cela m'est arrivé*



## CHAPITRE XIV.

### DE LA STUPIDITE'.

CHAP. LA Stupidité est en nous une pe-  
XIV. santeur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, & part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, & il ne se réveille que long-tems après qu'il est fini, & que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager,

ger, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se desespere; & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin (a) de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le

tems

(a) Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les payemens & dans tous les Actes.

## 88 LES CARACTERES

CHAP. tems d'une pluye ( 1 ) incommode ;  
XIV. & dont tout le monde se plaint , il  
lui échapera de dire que l'eau du Ciel  
est une chose délicieuse : & si on lui  
demande par hazard combien il a vû  
emporter de morts ( b ) par la porte  
sacrée ? autant , répond-il , pensant  
peut-être à de l'argent ou à des  
grains , que je voudrois que vous &  
moi en pussions avoir.

( 1 ) Ici le Texte est visiblement corrompu.  
A l'égard du supplément que La Bruyere a  
imaginé, il ne le donne sans doute que pour  
remplir ce vuide, en attendant qu'on décou-  
vre la pensée de Theophraste par le secours  
de quelque bon Manuscrit, sans quoi l'on ne  
pourra jamais la trouver, ou du moins être  
assuré de l'avoir trouvée.

( b ) Pour être enterrez hors de la ville sui-  
vant la Loi de Solon.



## CHAPITRE XV.

### DE LA BRUTALITE'.

CHAP. LA Brutalité est une certaine dure-  
XV. té, & j'ose dire une férocité qui  
se rencontre dans nos manieres d'agir,  
&

& qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ? il vous répond durement, ne me rompez point la tête : si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas : mais il dit fierement à celui qui la marchandise, qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité : si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payez, & que ce n'est pas un présent du Ciel. Il est inexorable à celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu.

du. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans lui donner de grandes maledictions. Il ne daigne pas attendre personne ; & si l'on differe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité : il ne veut ni chanter à son tour, ni reciter (a) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guères dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

(a) Les Grecs recitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poètes, & dansoient ensemble après le repas. Voyez le Chap. XII. du *Contre-tems.*



## CHAPITRE XVI.

### DE LA SUPERSTITION.

LA Superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux

tieux après avoir lavé ses mains, s'être CHAP.  
 purifié avec de l'eau (a) lustrale, XVI.  
 sort du Temple, & se promene une  
 grande partie du jour avec une feuille  
 de laurier dans sa bouche. S'il voit  
 une belete, il s'arrête tout court, &  
 il ne continuë pas de marcher, que  
 quelqu'un n'ait passé avant lui par le  
 même endroit que cet animal a tra-  
 versé, ou qu'il n'ait jetté lui-même  
 trois petites pierres dans le chemin,  
 comme pour éloigner de lui ce mau-  
 vais présage. En quelque endroit de  
 sa maison qu'il ait appercû un ser-  
 pent, il ne differe pas d'y élever un  
 Autel : & dès qu'il remarque dans les  
 carrefours de ces pierres que la dévo-  
 tion du Peuple y a consacrées, il s'en  
 approche, verse dessus toute l'huile  
 de sa phiole, plie les genoux devant  
 elles, & les adore. Si un rat lui a  
 rongé un sac de farine, il court au  
 Devin, qui ne manque pas de lui en-  
 joindre d'y faire mettre une piece :

mais

(a) Une eau où l'on avoit éteint un tison  
 ardent pris sur l'Autel où l'on brûloit la victi-  
 me : elle étoit dans une chaudiere à la porte  
 du Temple : l'on s'en lavoit soi-même, ou  
 l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.



mais bien loin d'être satisfait de sa réponse , effrayé d'une aventure si extraordinaire , il n'ose plus se servir de son sac & s'en défait. Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite , d'éviter de s'asseoir sur un tombeau , comme d'assister à des funeraillles , ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches : & lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision , il va trouver les Interpretes des songes , les Devins & les Augures , pour savoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour se faire initier (*b*) dans ses mysteres : il y mène sa femme , ou si elle s'en excuse par d'autres soins , il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville , il ne manque guères de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des Prêtresses qui le purifient d'une autre maniere , en  
liant

(*b*). Instruire de ses Mysteres.

liant & étendant autour de son corps un petit chien , ou de la (c) squille. Enfin s'il voit un homme (1) frappé d'épilepsie , saisi d'horreur , il crache dans son propre sein comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

CHAP.  
XVI.

(c) Espece d'oignon marin.

(1) Il y a dans l'Original , s'il voit un homme hors du sens , ou frappé d'épilepsie , Μαγνόμενον τε ἰδὼν ἢ ἐπίλυπτον. C'est une omission du Traducteur , ou peut-être de l'Imprimeur.



## CHAPITRE XVII.

### DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'Esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne , & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin , & qu'il se souvienne d'envoyer (a) un plat à un homme de cette humeur , il ne reçoit de lui pour

CHAP.  
XVII.

(a) C'a été la coutume des Juifs & d'autres peuples Orientaux , des Grecs & des Romains.

CHAP. XVII. pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié : *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleux, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous foyez sincere, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande secheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluye, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plutôt. Si le hazard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline; il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur, pour moi je n'ai jamais eu celui de trouver un tresor. Une autre fois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; & dès que celui-ci vaincu par ses importunités le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté : *Ne suis-je pas trompé*, demande-t-il, *& exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts ?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de  
de

de sa famille , ajoûtez , leur dit-il , pour ne rien oublier , sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit , & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adverfaire , se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui , de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant , si quelqu'un l'en félicite , & le convie à mieux espérer de la fortune : Comment , lui répond-il , puis-je être sensible à la moindre joye , quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté , & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?



## CHAPITRE XVIII.

## DE LA DEFIANCE.

CHAP.  
XVIII.

**L'**Esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade (a) qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois étant couché avec sa femme il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se leve du lit, va en  
che-

(a) Six cens pas.

chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans la chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrerages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses debiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de lui emprunter quelques vases (*b*), il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesez: il fait suivre celui qui les emporte, & envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie (*c*). A-t-il un esclave (*1*) qu'il affectionne &

(*b*) D'or ou d'argent.

(*c*) Ce qui se lit entre les deux Lettres (*b*) (*c*) n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interpreres.

(*1*) Dans le Grec, il y a simplement, *A-t-il un esclave qui l'accompagne*, &c. Τὸν παῖδα

## 98 LES CARACTERES

CHAP.  
XVIII.

& qui l'accompagne dans la ville , il le fait marcher devant lui , de peur que s'il le perdoit de vûe il ne lui échapât & ne prît la fuite. A un homme qui emportant de chez lui quelque chose que ce soit , lui diroit, estimez cela , & mettez-le sur mon compte , il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris , & qu'il a d'autres affaires , que celle de courir après son argent.

*δὲ ἀκολυθῶντα κελεύειν ὅτι.* La circonstance que le Traducteur a trouvé bon d'ajouter , ne gêne rien ici : elle contribue au contraire à relever le Caractere.



## CHAPITRE XIX.

### D'UN VILAIN HOMME.

CHAP.  
XIX.

**C**E caractere suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté , & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès , & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre , avec des ongles longs & mal propres , ne pas laisser de se mêler

mêler parmi le monde , & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille , & que son pere & son ayeul y étoient sujets. Il a aux jambes des ulceres. On lui voit aux mains des poireaux & d'autres saletez qu'il néglige de faire guerir : ou s'il pense à y remedier , c'est lorsque le mal aigri par le tems , est devenu incurable. Il est herissé de poil sous les aisselles & par tout le corps , comme une bête fauve : il a les dents noires , rongées & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout , il crache ou il se mouche en mangeant , il parle la bouche pleine , fait en bûvant des choses contre la bienfiance. Il ne se fert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais , & ne paroît gueres dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins , il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure (a) : Une autre fois dans le Temple

(a) Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées , même



CHAP.  
XIX.

ple & en faisant des libations (b), il lui échapera des mains une coupe ou quelque autre vase ; & il rira ensuite de cette aventure , comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne fait point écouter un concert ou d'excellens joüeurs de flûtes , il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir , ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouënt : il s'ennuye de la symphonie , & demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si étant assis à table , il veut cracher , c'est justement sur celui qui est derriere lui pour lui donner à boire.

par hazard , par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures , prier ou sacrifier dans les Temples.

(b) Ceremonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

CHA-

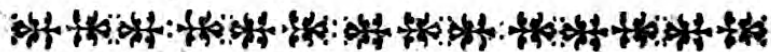


## 102 LES CARACTÈRES

CHAP.  
XX.

bile noire & recuite étoit mêlée dans ses déjections ; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui : qui ne sachant que dire , apprend que l'eau de sa citerne est fraîche , qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes , ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie ; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite (a) qu'il a chez lui , qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur , & à réjouir la compagnie.

(a) Mot Grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.



## CHAPITRE XXI.

### DE LA SOTTE VANITÉ.

CHAP.  
XXI.

**L**A sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses , ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain , s'il se trouve à un repas ,

repas , affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître ; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté , il le conduit lui-même à Delphes , ( a ) lui coupe les cheveux , & les dépose dans le Temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli : il aime à se faire suivre par un More : s'il fait un paiement , il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve , & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel , il se fait réserver la peau du front de cet animal , il l'orne de rubans & de fleurs , & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûe de ceux qui passent , afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une caval-

( a ) Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens , de couper en leur presence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté , & de les consacrer ensuite à Hercule , ou à quelque autre Divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

cavalcade qu'il aura faite avec d'autres Citoyens, il renvoye chez soi par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots, *Il étoit de race de Malthe* (b). Il consacre (1) un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le tems de sa Magistrature; & sortant de charge, il rend compte au Peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées.

(b) Cette Isle portoit de petits chiens fort estimez.

(1) Suivant cette traduction, c'est l'Anneau consacré à Esculape, qu'on use à force d'y pendre des Couronnes; & si nous en croyons M. Nèedham, on n'use pas l'Anneau, mais la Statuë d'Esculape. Les paroles de l'Original admettent également ces deux explications; & je ne vois pas qu'on ait droit d'en rejeter une absolument, à moins qu'on ne puisse établir l'autre sur de bonnes preuves, ce que personne n'a fait encore, si je ne me trompe.

lées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs , il paroît dans l'assemblée du Peuple : *Nous pouvons , dit-il , vous assurer , ô Athéniens , que pendant le tems de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybele , & que nous lui avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des Dieux : esperez donc toutes choses heureuses de cette Déesse.* Après avoir parlé ainsi , il se retire dans sa maison , où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont tout lui a réüssi au-delà même de ses souhaits.

CHAP.  
XXI.

## CHAPITRE XXII.

## DE L'AVARICE.

**C**E vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire , quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la (a) Tragedie , il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes

CHAP.  
XXII.

(a) Qu'il a faite ou recitée.

delettes faites d'écorce de bois ; & il fait graver son nom sur un present si magnifique. Quelquefois dans les tems difficiles , le Peuple est obligé de s'assembler pour regler une contribution capable de subvenir aux besoins de la République ; alors il se leve & garde le silence ( *b* ) , ou le plus souvent il tend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille , & qu'il sacrifie selon la coutume , il n'abandonne de la victime que les parties ( *c* ) seules qui doivent être brûlées sur l'Autel , il reserve les autres pour les vendre ; & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargez du soin des nôces , il loüe des gens pour tout le tems de la fête qui se nourrissent à leurs dépens , & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere , voulant ménager son lit , il se contente de coucher indifferemment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son Pilote. Vous verrez une autre

( *b* ) Ceux qui vouloient donner , se levoient & offroient une somme ; ceux qui ne vouloient rien donner , se levoient & se taisoient.

( *c* ) C'étoit les cuisses & les intestins.

tre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites , toutes fortes d'herbes , & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher , comme il n'en a pas une seconde pour sortir , il est obligé de garder la chambre. Il fait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander ( *d* ) comme aux autres quelque secours , il se détourne de lui , il reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme , content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui ballie le matin sa chambre , qui fasse son lit , & le nettoye. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé , sale & tout couvert de taches ; qu'en ayant honte lui-même , il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

CHA-

( *d* ) Par forme de contribution. Voyez le I. Chap. de la Dissimulation , & le XVII. de l'Esprit chagrin.





## CHAPITRE XXIII.

### DE L'OSTENTATION.

CHAP.  
XXIII.

**J**E n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'Ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pyrée, (a) où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers ; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, & de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, & lui dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux

vales

(a) Port à Athenes fort celebre.

vases & tout enrichis de pierreries CHAP. XXIII.  
 il a rapporté de l'Asie , quels excellens ouvriers s'y rencontrent , & combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs ( *b* ). Il se vante dans une autre occasion d'une Lettre qu'il a reçûe d'Antipater ( *c* ), qui apprend que lui troisiéme est entré dans la Macedoine. Il dit une autre fois que bien que les Magistrats lui ayent permis tels transports ( *d* ) de bois qu'il lui plairoit sans payer de tribut , pour éviter néanmoins l'envie du Peuple , il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoûte que pendant une grande cherté de vivres , il a distribué aux pauvres Citoyens d'Athenes jusques à la somme de cinq talens ( *e* ) : & s'il parle.

( *b* ) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grece.

( *c* ) L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand , & dont la famille regna quelque tems dans la Macedoine.

( *d* ) Parce que les Pins , les Sapins , les Cyprés , & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pais Attique , l'on n'en permettoit le transport en d'autres pais qu'en payant un fort gros tribut.

( *e* ) Un talent Attique dont il s'agit , valoit soixante mines Attiques ; une mine cent dragmes ; une dragme six oboles.

parle à des gens qu'il ne connoît point , & dont il n'est pas mieux connu , il leur fait prendre des jettons , compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses ; & quoiqu'il monte à plus de six cens personnes , il leur donne à tous des noms convenables ; & après avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux , il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit , & que dix talens y sont employez , sans compter , poursuit-il , les Galeres que j'ai armées à mes dépens , & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux Marchand de chevaux , fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs , fait ses offres , comme s'il vouloit les acheter : De même il visite les foires les plus celebres , entre sous les tentes des Marchands , se fait déployer une riche robe , & qui vaut jusqu'à deux talens , & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre

Le talent Attique valoit quelques six cens écus de notre monnoye.



## LES CARACTERES

CHAP.  
XXIV.

ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vûe de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier : de même au lieu d'expédier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les regaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir (a) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se (b) parfume. Il ne se donne pas la peine de  
regler

(a) Voyez le Chap. II. *De la Flatterie.*

(b) Avec des huiles de senteur.

regler lui-même des parties : mais il dit négligemment à un valet de les calculer , de les arrêter , & les passer à compte. Il ne fait point écrire dans une Lettre , *Je vous prie de me faire ce plaisir , ou de me rendre ce service : mais , J'entens que cela soit ainsi : J'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose : Je ne veux pas que l'affaire se passe autrement : Faites ce que je vous dis promptement , & sans differer. Voilà son style.*



## CHAPITRE XXV.

## DE LA PEUR,

*Ou du défaut de courage.*

**C**ETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle , ou qui cede en vûe d'un peril vrai ou imaginaire ; & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer , & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires , la peur lui fait croire

croire que c'est le debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte ; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve , & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont ( *a* ) initiez : s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil , il l'interroge , il lui demande avec inquietude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route , s'il tient toujours la haute mer , & si les ( *b* ) Dieux sont propices : après cela il se met à raconter une vision qu'il a euë pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté , & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître , il se deshabile & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir  
mieux

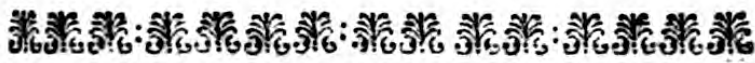
( *a* ) Les Anciens navigoient rarement avec ceux qui passioient pour impies , & ils se faisoient initier avant de partir , c'est à-dire , instruire des mysteres de quelque Divinité , pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le Chap. XVI. *De la Superstition.*

( *b* ) Ils consultoient les Dieux par les sacrifices , ou par les augures , c'est-à-dire , par le vol , le chant & le manger des oiseaux , & encore par les entrailles des bêtes.

mieux se sauver à la nage , & après cette précaution , il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expedition militaire où il s'est engagé entend dire que les ennemis sont proches , il appelle ses compagnons de guerre , observe leur contenance sur ce bruit qui court , leur dit qu'il est sans fondement , & que les coureurs n'ont pû discerner , si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend , & s'il a vû lui-même de loin le commencement du combat , & que quelques hommes ayent paru tomber à ses pieds , alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ses armes , il court les querir dans sa tente , où il cache son épée sous le chevet de son lit , & emploie beaucoup de tems à la chercher ; pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres savoir des nouvelles des ennemis , observe quelle route ils ont prise , & où en sont les affaires : & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant



glant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, & se mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade; qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge; Ah, dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur, qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la playe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami: il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même pais; & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans sa tente.



CHAPITRE XXVI.

DES GRANDS D'UNE REPUBLIQUE.

**L**A plus grande passion de ceux qui CHAP.  
XXVI. ont les premières places dans un État populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, & de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du Peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des Citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, & tel que je viens de le définir, se leve, demande cet emploi, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs; & de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celui-ci,

*Les Peuples sont heureux, quand un seul  
les gouverne.*

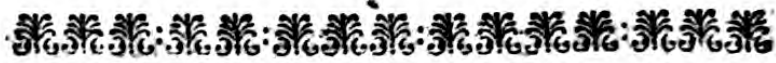
Son

CHAP. XXVI. Son langage le plus ordinaire est tel. Retirons-nous de cette multitude qui nous environne , tenons ensemble un Conseil particulier où le Peuple ne soit point admis , essayons même de lui fermer le chemin à la Magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croye avoir reçu quelque injure , *Cela* , dit-il , *ne se peut souffrir , & il faut que lui ou moi abandonnions la Ville.* Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour avec des ongles propres , la barbe & les cheveux en bon ordre , repousser fierement ceux qui se trouvent sur ses pas , dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre , que la Ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre , qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des Plai-deurs , ni supporter plus long-tems les longueurs , les crieries & les mensonges des Avocats , qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique , ou sur les Tribunaux auprès d'un homme mal habillé , sale , & qui dégoûte ; & qu'il n'y a pas un seul de ces Orateurs  
 dé

dévouez au peuple, qui ne lui soit insupportable. Il ajoûte que c'est (a) CHAP,  
XXI,  
Thesée qu'on peut appeller le premier Auteur de tous ces maux ; & il fait de pareils discours aux Etrangers qui arrivent dans la Ville, comme à ceux avec qui il sympatise de mœurs & de sentimens.

(a) Thesée avoit jetté les fondemens de la République d'Athenes en établissant l'égalité entre les Citoyens.





## CHAPITRE XXVII.

## D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

CHAP.  
XXVII.

**I**L s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui ayant méprisé dans leur jeunesse les Sciences & les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, & de les (a) reciter à table dans un festin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniment des armes & quel est l'usage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & lui faisant faire des voltes ou des

cara-

(a) Voyez le Chap. XV. *De la Brutalité.*

caracolles, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme (b) de bois, tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & il s'agite d'une manière ridicule.

CHAP.  
XXVII.

(b) Une grande statuë de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.



## CHAPITRE XXVIII.

## DE LA MEDISANCE.

CHAP.  
XXVIII.

**J**E définis ainsi la Médifance : une pente fecrette de l'ame à penfer mal de tous les hommes , laquelle fe manifefte par les paroles ; & pour ce qui concerne le médifant , voici les mœurs : fi on l'interroge fur quelqu'autre , & que l'on lui demande quel eft cet homme , il fait d'abord fa genealogie : fon pere , dit il , s'appelloit Sofie ( *a* ) , que l'on a connu dans le fervice & parmi les troupes fous le nom de Sofiftrate ; il a été affranchi depuis ce tems & reçu dans l'une des ( *b* ) Tribus de la Ville ; pour fa mere , c'étoit une noble ( *c* )  
Thra-

( *a* ) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

( *b* ) Le peuple d'Athenes étoit partagé en diverfes Tribus.

( *c* ) Cela eft dit par dérifion des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être fervantes , & quelque chofe de pis.

Thracienne, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui-ci né de si honnêtes gens est un scelerat, qui ne merite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui étoient sur les grands chemins (*d*) les jeunes gens au passage, & qui, pour ainsi dire, les enlevent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il releve la conversation ; je suis, lui dit-il, de votre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir ; qu'il est insupportable par sa physionomie ! y a-t-il un plus grand fripon & des manieres plus extravagantes ? savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? trois oboles (*e*) & rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs

(*d*) Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se méloient d'infâmes commerces.

(*e*) Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autres encore de moindre prix.



## 124 LES CARACTERES

CHAP.  
XXVIII.

de l'hyver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire , il parle de lui presque dans les mêmes termes ; nul de ses plus familiers n'est épargné : les morts ( *f* ) mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

( *f* ) Il étoit défendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une Loi de Solon leur Legislatéur.



LES

**LES CARACTÈRES**  
**OU**  
**LES MOEURS**  
**DE CE SIÈCLE.**

**F 3**

Admonere volumus , non mordere :  
prodesse , non lædere : consulere mori-  
bus hominum , non officere. *Erasm....*



LES  
 CARACTERES  
 OU  
 LES MOEURS  
 DE CE SIECLE.

**J**E rends au Public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matiere de cet Ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la Verité dont je suis capable , & qu'il merite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ; & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche,

che , s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant , & le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice , il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher : ils seroient peut-être pires , s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche & que l'on écrit. L'Orateur & l'Ecrivain ne sauroient vaincre la joye qu'ils ont d'être applaudis , mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs Discours ou par leurs Ecrits que des éloges : outre que l'approbation la plus sûre & la moins équivoque est le changement de mœurs & la reformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler , on ne doit écrire que pour l'instruction ; & s'il arrive que l'on plaise , il ne faut pas néanmoins s'en repentir , si cela sert à insinuer & à faire recevoir les veritez qui doivent instruire : quand donc il s'est glissé dans un Livre quelques pensées ou quelques reflexions qui n'ont ni le feu , ni le tour , ni la vivacité des autres ;

très , bien qu'elles semblent y être admises pour la variété , pour délasser l'esprit , pour le rendre plus present & plus attentif à ce qui va suivre , à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles , familières , instructives , accommodées au simple peuple , qu'il n'est pas permis de négliger , le Lecteur peut les condamner , & l'Auteur les doit proscrire ; voilà la regle. Il y en a une autre , & que j'ai intérêt que l'on veuille suivre ; qui est de ne pas perdre mon titre de vuë , & de penser toujours , & dans toute la lecture de cet Ouvrage , que ce sont les caracteres ou les mœurs de ce siecle que je décris : car bien que je les tire souvent de la Cour de France , & des hommes de ma Nation , on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule Cour , ni les renfermer en un seul pais , sans que mon Livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité , ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general , comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres , & dans un certaine suite insensible des reflexions qui les composent.

Ap.ès cette précaution si nécessaire ; & dont on penetre assez les consequences , je crois pouvoir protester contre tout chagrin , toute plainte , toute maligne interpretation , toute fausse application & toute censure ; contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnez. Il faut savoir lire , & ensuite se taire , ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu , & ni plus ni moins que ce qu'on a lu ; & si on le peut quelquefois , ce n'est pas assez , il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions qu'un Auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique recompense de son travail , je doute qu'il doive continuer d'écrire , s'il préfere du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zele de la Verité. J'avouë d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. XC. & avant la cinquième édition , entre l'impatience de donner à mon Livre plus de rondeur & une meilleure forme par de nouveaux caracteres , & la crainte de faire dire à quelques-uns , ne finiront-ils point ces Caracteres , & ne verrons-nous jamais autre chose

chose de cet Ecrivain ? Des gens sages me disoient d'une part , la matiere est solide , utile , agréable , inépuisable , vivez long-tems , & traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez ; que pourriez-vous faire de mieux ? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume: d'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la legereté du Public , de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content ; & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire , il falloit aux hommes pour les amuser , de nouveaux chapitres & un nouveau titre : que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce tems de Livres froids & ennuyeux , d'un mauvais style & de nulle ressource , sans regles & sans la moindre justesse , contraires aux mœurs & aux bien-seances , écrits avec précipitation , & lûs de même , seulement par leur nouveauté , & que si je ne savois qu'augmenter un Livre raisonnable ;



le mieux que je pouvois faire , étoit de me reposer Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposez , & je gardai un temperament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la premiere édition de mon Ouvrage : mais afin que le Public ne fut point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau , & qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire , je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation

- \* (( \* )) par une marque \* particuliere : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation par une autre marque \* plus simple , qui servît à lui montrer le progrès de mes Caracteres , & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini , j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole , en inserant dans les  
trois

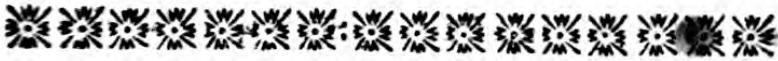
trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques ; il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences, qui se voyent par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un Ouvrage de mœurs plus complet, plus fini & plus regulier à la posterité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'aye voulu écrire : elles sont comme des loix dans la Morale, & j'avouë que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de genie, pour faire le Legislateur. Je sai même que j'aurois peché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des oracles elles soient courtes & concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës : on pense les choses d'une maniere differente, & on les explique par un tour aussi tout different ; par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là

## 134 LES CARACTÈRES

procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.



CHA



CHAPITRE I.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

**T**OUT est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.

CHAP.  
I.

\* Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

\* C'est un métier que de faire un Livre comme de faire une Pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être Auteur. Un Magistrat alloit par son merite à la premiere dignité, il étoit homme délié & pratic dans les affaires; il a fait imprimer un Ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

\* II

\* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

\* Un Ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est mediocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil.

\* Si l'on ôte de beaucoup d'Ouvrages de Morale l'Avertissement au Lecteur, l'Epître Dédicatoire, la Preface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de Livre.

\* Il y a de certaines choses dont la mediocrité est insupportable, la Poësie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

Quel supplice que celui d'entendre declamer pompeusement un froid Discours, ou prononcer de mediocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poëte !

\* Certains Poëtes sont sujets dans le Dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevez, & remplis de grands sentimens.

mens. Le peuple écoute avidement , les yeux élevez & la bouche ouverte , croit que cela lui plaît , & à mesure qu'il y comprend moins , l'admire davantage , il n'a pas le tems de respirer , il a à peine celui de se recrier & d'applaudir. J'ai cru autrefois & dans ma premiere jeunesse , que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs , pour le Parterre & l'Amphitheâtre , que leurs Auteurs s'entendoient eux-mêmes ; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur recit , j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

\* L'on n'a guéres vu jusques à present un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'Ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'Iliade , Virgile l'Eneïde , Tite-Live ses Decades , & l'Orateur Romain ses Oraisons.

\* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celui qui le sent & qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas , & qui aime en deçà ou au delà , a le goût defectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût , & l'on dispute

### 138 LES CARACTÈRES

pute des goûts avec fondement.

\* Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes ; ou , pour mieux dire , il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr & d'une critique judicieuse.

\* La vie des Heros a enrichi l'Histoire , & l'Histoire a embelli les actions des Heros : ainsi je ne sai qui sont plus redevables , ou ceux qui ont écrit l'Histoire , à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere ; ou ces grands Hommes à leurs Historiens.

\* Amas d'épithetes , mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent , & la maniere de les raconter.

\* Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre.  
( a ) MOISE , HOMERE , PLATON , VIRGILE , HORACE , ne sont au dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement , fortement , délicatement.

\* On

( a ) Quand même on ne le considere que comme un homme qui a écrit.

\* On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture. On a entièrement abandonné l'ordre Gothique que la barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples, on a rappelé le Dorique, l'Ionique & le Corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grece, devenu moderne, éclate dans nos Portiques & dans nos Péristilles. De même on ne fauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les Anciens, que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les Sciences & dans les Arts ayent pu revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel.

On se nourrit des Anciens & des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses Ouvrages; & quand l'on est Auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'éleve contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont succé, qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordi-  
naire-



DES OUV-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

nairement que les Anciens nous font inferieurs en deux manieres , par raison & par exemple ; il tire la raison de son goût particulier , & l'exemple de ses Ouvrages.

Il avouë que les Anciens , quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient , ont de beaux traits , il les cite ; & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes , mais ils sont suspects , & semblent juger en leur propre cause , tant leurs Ouvrages sont faits sur le goût de l'Antiquité : on les refuse.

\* L'on devroit aimer à lire ses Ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son Ouvrage , est un pédantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses Ouvrages.

\* Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées , il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas

pas toujours en parlant, ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-tems sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord & sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs Ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions ; ils se refroidissent bientôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimez.

\* La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait apprehender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être luës.

Un esprit mediocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

\* L'on

DES OUV-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

\* L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes Ouvrages à *Zoïle*, je l'ai fait; ils l'ont saisi d'abord, & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a louez modestement en ma presence, & il ne les a pas louez depuis devant personne: je l'excuse & je n'en demande pas davantage à un Auteur, je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exemts de la jalousie d'Auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui: personne presque par la disposition de son esprit, de son cœur, & de sa fortune n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un Ouvrage.

\* Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses.

\* Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde  
par

par l'impression , ou quel sera son sort parmi les habiles ; ils ne hazardent point leurs suffrages , & ils veulent être portez par la foule & entraînez par la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet Ouvrage , & que le public est de leur avis.

CHAP.  
I.

\* Ces gens laissent échaper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières , qu'ils savent juger , trouver bon ce qui est bon , & meilleur ce qui est meilleur. Un bel Ouvrage tombe entre leurs mains , c'est un premier Ouvrage , l'Auteur ne s'est pas encore fait un grand nom , il n'a rien qui prévienne en sa faveur : il ne s'agit point de faire la cour ou de flatter les Grands en applaudissant à ses Ecrits. On ne vous demande pas , *Zelotes* , de vous récrier , *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette piece : phrases outrées , dégoûtantes , qui sentent la pension ou l'Abbaye ;*

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

baye ; nuisibles à cela même qui est louable & qu'on veut louer : que ne disiez-vous seulement , Voilà un bon Livre ? Vous le dites , il est vrai , avec toute la France , avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes , quand il est imprimé par toute l'Europe , & qu'il est traduit en plusieurs Langues : il n'est plus tems.

\* Quelques-uns de ceux qui ont lu un Ouvrage , en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens , & qu'ils alterent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; & ces traits ainsi corrompus & défigurés , qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions , ils les exposent à la censure , soutiennent qu'ils sont mauvais , & tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'Ouvrage que ces Critiques croient citer , & qu'en effet ils ne citent point , n'en est pas pire.

\* Que dites-vous du Livre d'*Hermodore* ? qu'il est mauvais , répond *Anthime* ; qu'il est mauvais ! qu'il est tel , continuë-t-il , que ce n'est pas un Livre , ou qui merite du moins que le monde en parle ; Mais l'avez-vous lu ?

lû ? Non , dit Anthime : Que n'a-  
 joute-t-il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont  
 condamné sans l'avoir lû , & qu'il est  
 ami de *Fulvie* & de *Melanie* ?

CHAP.  
 I.

\* *Arsene* du plus haut de son es-  
 prit contemple les hommes , & dans  
 l'éloignement d'où il les voit il est  
 comme effrayé de leur petitesse.  
 Loué , exalté , & porté jusqu'aux  
 Cieux par de certaines gens , qui se  
 sont promis de s'admirer reciproque-  
 ment , il croit avec quelque merite  
 qu'il a , posséder tout celui qu'on  
 peut avoir , & qu'il n'aura jamais ;  
 occupé & rempli de ses sublimes  
 idées , il se donne à peine le loisir de  
 prononcer quelques oracles : élevé  
 par son caractère au dessus des juge-  
 mens humains , il abandonne aux  
 ames communes le merite d'une vie  
 suivie & uniforme ; & il n'est res-  
 ponsable de ses inconstances qu'à ce  
 cercle d'amis qui les idolâtrent. Eux  
 seuls savent juger , savent penser , sa-  
 vent écrire , doivent écrire. Il n'y a  
 point d'autre Ouvrage d'esprit si bien  
 reçu dans le monde , & si universelle-  
 ment goûté des honnêtes gens , je ne  
 dis pas qu'il veuille approuver , mais

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

\* *Theocrine* fait des choses assez inutiles , il a des sentimens toujours singuliers , il est moins profond que méthodique , il n'exerce que sa mémoire ; il est abstrait , dédaigneux , & il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hazard fait que je lui lis mon Ouvrage , il l'écoute. Est-il lû , il me parle du sien : & du vôtre , me direz-vous , qu'en pense-t-il ? Je vous l'ai déjà dit , il me parle du sien.

\* Il n'y a point d'Ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la Critique , si son Auteur vouloit en croire tous les Censeurs , qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

\* C'est une experience faite , que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un Livre une expression ou un sentiment , l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame : ceux-ci s'écrient , pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve , elle est belle , & le tour en est admirable ;  
&

& ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient negligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre Ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel : il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre : & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi : & tous sont connoisseurs & passent pour tels. Quel autre parti pour un Auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

\* Un Auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les fautes, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son Ouvrage, & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures

C H A P.  
I.



choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

\* Si certains esprits vifs & décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens : il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être ferré & concis, & quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer, & n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, & par une période tout un chapitre : leur avez-vous lû un seul endroit de l'Ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait & entendent l'Ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux, que ce stîle estropié qui les enleve, soit rare, & que peu d'Ecrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal & uniforme, ou d'un embrasement qui poussé par les vents s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes & les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'élo-

**L'**éloquence. Montrez-leur un feu Gre- CHAP.  
L  
geois qui les surprenne, ou un éclair  
qui les éblouisse, ils vous quittent du  
bon & du beau.

\* Quelle prodigieuse distance en-  
tre un bel Ouvrage, & un Ouvrage  
parfait ou régulier : je ne sai s'il s'en  
est encore trouvé de ce dernier genre.  
Il est peut-être moins difficile aux  
rares génies de rencontrer le grand &  
le sublime, que d'éviter toute sorte  
de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix  
pour lui à sa naissance, qui a été  
celle de l'admiration : il s'est vû plus  
fort que l'autorité & la politique (b)  
qui ont tenté vainement de le dé-  
truire ; il a réuni en sa faveur des es-  
prits toujours partagez d'opinions &  
de sentimens, les Grands & le Peu-  
ple : ils s'accordent tous à le savoir  
de memoire, & à prévenir au Theâ-  
tre les Acteurs qui le recitent. Le  
Cid enfin est l'un des plus beaux  
Poèmes que l'on puisse faire ; & l'une  
des meilleures Critiques qui ait été  
faite

(b) Cette Pièce excita la jalousie du Cardi-  
nal de Richelieu, qui obligea l'Académie Fran-  
çoise à la critiquer.

faite sur aucun sujet , est celle du Cid.

\* Quand une lecture vous élève l'esprit , & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux , ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'Ouvrage , il est bon , & fait de main d'ouvrier.

\* *Capys* qui s'érige en Juge du beau stile, & qui croit écrire comme **BOUHOURS & RABUTIN** , résiste à la voix du Peuple , & dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon Auteur. *Damis* cede à la multitude, & dit ingenuëment avec le Public que *Capys* est un froid Ecrivain.

\* Le devoir du Nouvelliste est de dire , il y a un tel Livre qui court, & qui est imprimé chez *Cramoisy* en tel caractere , il est bien relié & en beau papier , il se vend tant : il doit savoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le debite : sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit , & qu'il est obligé

OÙ LES MOEURS DE CE SIECLE. 151  
gé d'abandonner le matin à son ré-  
veil.

CHAP.  
I.

\* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes, & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule : s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'Auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques Lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son Livre, & qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail & par ses veilles. Il porte plus haut ses projets & agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les louanges, & même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

\* Les fots lisent un Livre & ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils

trouvent clair ce qui est clair. Les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

\* Un Auteur cherche vainement à se faire admirer par son Ouvrage. Les fots admirent quelquefois, mais ce sont des fots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les veritez & de tous les sentimens, rien ne leur est nouveau, ils admirent peu, ils approuvent.

\* Je ne sai si l'on pourra jamais mettre dans des Lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément & plus de stile que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE. Elles sont vuides de sentimens qui n'ont regné que depuis leur tems, & qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions qui souvent en nous ne font l'effet que d'un long travail & d'une penible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme  
de

de la nouveauté , & semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment , & de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement , & qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes , j'oserois dire que les Lettres de quelques-unes d'entre-elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre Langue de mieux écrit.

CHAP.  
I.

\* Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid : quelle pureté , quelle exactitude , quelle politesse , quelle élégance , quels caracteres ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & le barbarisme & d'écrire purement : quel feu , quelle naïveté , quelle source de la bonne plaisanterie , quelle imitation des mœurs , quelles images , & quel fleau du ridicule ! mais quel homme on auroit pû faire de ces deux Comiques !

\* J'ai lû MALHERBE & THEOPHILE. Ils ont tous deux connu

la nature , avec cette difference , que le premier d'un stile plein & uniforme montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau & de plus noble , de plus naïf & de plus simple : il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix , sans exactitude , d'une plume libre & inégale , tantôt charge ses descriptions , s'appesantit sur les détails ; il fait une anatomie : tantôt il feint , il exagere , il passe le vrai dans la nature ; il en fait le roman.

\* **RONSARD & BALZAC** ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers & en prose.

\* **MAROT** par son tour & par son stile semble avoir écrit depuis **RONSARD** : il n'y a gueres entre ce premier & nous , que la difference de quelques mots.

\* **RONSARD** & les Auteurs ses contemporains ont plus nuï au stile qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection , ils l'ont exposé à la manquer pour toujours , & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de  
M A-

MAROT si naturels & si faciles n'ayent sù faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme, un plus grand Poète que Ronsard & que Marot; & au contraire que Belleau, Jodelle, & Du Bartas ayent été si-tôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE; & que notre Langue à peine corrompue se soit vüe réparée.

CHAP.  
L

\* MAROT & RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs Ecrits: tous deux avoient assez de genie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. Rabelais sur tout est incomprehensible. Son Livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable: c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds & une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme: c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine & ingenieuse & d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille: où il est bon,



DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

il va jusques à l'exquis & à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

\* Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup : l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

\* Un stile grave, serieux, scrupuleux va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE : mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter ; & que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

\* Le H\*\* G\*\* est immédiatement

(\*) Le Mercure Galant,

ment au dessous du rien : il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressembtent. CHAP.  
I.

Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot Livre, qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du Peuple, que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaïses.

\* L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne sai pas comment l'*Opera* avec une musique si parfaite & une dépense toute Royale, a pû réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres. Il échape quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action & de choses qui interessent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un Poëme, ce sont des vers ; ni un spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* & de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

d'enfans , & qui ne convient qu'aux Marionnettes : elle augmente & embellit la fiction , soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre , où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols , ni de chars , ni de changemens aux *Berenices* & à *Penelope* , il en faut aux *Operas* : & le propre de ce spectacle est de tenir les esprits , les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

\* Ils ont fait le théâtre ces em-  
pressez , les machines , les ballets ,  
les vers , la musique , tout le specta-  
cle , jusqu'à la Salle où s'est donné  
le spectacle , j'entends le toit & les  
quatre murs dès leurs fondemens : qui  
doute que la chasse sur l'eau , l'en-  
chantement de la table , ( *d* ) la mer-  
veille ( *e* ) du Labyrinthe ne soient  
encore de leur invention ? J'en juge  
par le mouvement qu'ils se donnent ,  
& par l'air content dont ils s'applau-  
dissent

( *d* ) Rendez-vous de chasse dans la forêt  
de Chantilly.

( *e* ) Collation très-ingenieuse donnée dans  
le Labyrinthe de Chantilly.

diffient sur tout le succès. Si je me trompe , & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe , si galante , si long-tems soutenüe , & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense , j'admire deux choses , la tranquillité & le flegme de celui qui a tout remué , comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

\* Les connoisseurs ou ceux qui se croyant tels , se donnent voix délibérative & décisive sur les spectacles , se cantonnent aussi , & se divisent en des partis contraires , dont chacun poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité , admire un certain Poëme ou une certaine Musique , & siffe toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions , & à la faction opposée , & à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens , retardent le progrès des Sciences & des Arts , en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre , & selon  
leur

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

leur génie de très-beaux ouvrages!  
\* D'où vient que l'on rit si libre-  
ment au théâtre, & que l'on a honte  
d'y pleurer? Est-il moins dans la na-  
ture de s'attendrir sur le pitoyable  
que d'éclater sur le ridicule? Est-ce  
l'alteration des traits qui nous re-  
tient? Elle est plus grande dans un  
ris immodéré que dans la plus amère  
douleur; & l'on détourne son visage  
pour rire comme pour pleurer en la  
présence des Grands, & de tous ceux  
que l'on respecte. Est-ce une peine  
que l'on sent à laisser voir que l'on  
est tendre, & à marquer quelque foi-  
blesse, sur tout en un sujet faux, &  
dont il semble que l'on soit la dupe?  
Mais sans citer les personnes graves  
ou les esprits forts qui trouvent du  
foible dans un ris excessif comme  
dans les pleurs, & qui se les défen-  
dent également: qu'attend-on d'une  
scène tragique? qu'elle fasse rire? Et  
d'ailleurs la vérité n'y regne-t-elle pas  
aussi vivement par ses images que  
dans le comique? L'ame ne va-t-elle  
pas jusqu'au vrai dans l'un & l'autre  
genre avant que de s'émouvoir? est-  
elle même si aisée à contenter? ne  
lui

lui faut-il pas encore le vrai-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphitheâtre un ris universel sur quelque endroit d'une Comedie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant & très-naïvement executé : aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, & le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement & de concert à la vûe l'un de l'autre, & sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre, que de s'y morfondre.

CHAP.  
I.

\* Le Poëme tragique vous ferre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer & le tems de vous remettre ; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou

reci-

reciproquement à la pitié par le terrible ; vous mene par les larmes , par les sanglots , par l'incertitude , par l'esperance , par la crainte , par les surprises , & par l'horreur jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens , de declarations tendres , d'entretiens galans , de portraits agreables , de mots *douceux* , ou quelquefois assez plaisans pour faire rire , suivi à la verité d'une dernière scene où les ( *f* ) mutins n'entendent aucune raison , & où pour la bienveillance il y a enfin du sang répandu , & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

\* Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises , il faut encore qu'elles soient décentes & instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas , si grossier , ou même si fade & si indifférent , qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention , ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le *Paisan* ou l'*yvrogne* fournit quelques scenes

( *f* ) Seditio , dénouement vulgaire des Tragedies.

ties à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la Comedie ? Ces caracteres, dit-on, sont naturels : ainsi par cette regle on occupera bientôt tout l'Amphitheâtre d'un laquais qui fifle, d'un malade dans sa garderobe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel ? C'est le propre d'un effeminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets & d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scene, plus long tems vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel & conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid & insipide.

\* Il semble que le Roman & la Comedie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles : l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse & de désintéressement, de si beaux & de si parfaits caracteres, que quand une jeune personne jette de-là sa vûë sur tout ce  
qui



DES OUV-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes & fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

\* CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original & inimitable : mais il est inégal. Ses premières Comédies sont seches, languissantes, & ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de si haut. Dans quelques unes de ses meilleures Pièces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un stile de declamateur qui arrête l'action & la fait languir ; des negligences dans les vers & dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de son théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les regles des Anciens, & enfin de ses dénouemens ; car il ne s'est

s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'évenemens dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable sur tout par l'extrême variété & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de Poëmes qu'il a composez. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, & qui tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même par tout, soit pour le dessein & la conduite de ses Pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens & dans la nature ; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des Anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action, à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces ? quelle grandeur ne se remar-

DES OUV-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

remarque point en Mithridate, en **Poë**  
rus & en Burrhus ? Ces passions en-  
core favorites des Anciens, que les  
Tragiques aimoient à exciter sur les  
theâtres, & qu'on nomme *la terreur*  
& *la pitié*, ont été connus de ces  
deux Poëtes : Oreste dans l'Andro-  
maque de Racine, & Phedre du  
même Auteur, comme l'Oedipe &  
les Horaces de Corneille en font la  
preuve. Si cependant il est permis  
de faire entr'eux quelque comparai-  
son, & les marquer l'un & l'autre  
par ce qu'ils ont eu de plus propre,  
& par ce qui éclate le plus ordinaire-  
ment dans leurs Ouvrages, peut-être  
qu'on pourroit parler ainsi. Corneille  
nous assujettit à ses caracteres & à  
ses idées, Racine se conforme aux  
nôtres ; celui-là peint les hommes  
comme ils devroient être, celui-ci  
les peint tels qu'ils sont. Il y a plus  
dans le premier de ce que l'on admi-  
re, & de ce que l'on doit même imi-  
ter : il y a plus dans le second de ce  
que l'on reconnoît dans les autres, ou  
de ce que l'on éprouve dans soi-mê-  
me. L'un élève, étonne, maîtrise,  
instruit : l'autre plaît, remuë, tou-  
che,

che , penetre. Ce qu'il y a de plus beau , de plus noble & de plus impetueux dans la Raison est manié par le premier ; & par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes , des regles , des preceptes ; & dans celui-ci du goût & des sentimens. L'on est plus occupé aux Pieces de Corneille ; l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral ; Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE , & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

\* Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls & long-tems , jointe à l'emportement du geste , à l'éclat de la voix , & à la force des poulmons, Les Pedans ne l'admettent aussi que dans le Discours oratoire , & ne la distinguent pas de l'entassement des figures , de l'usage des grands mots , & de la rondeur des periodes.

Il semble que la Logique est l'art de convaincre de quelque verité ; & l'Eloquence un don de l'ame , lequel nous rend maîtres du cœur & de l'esprit

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

prit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'Eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures ? tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? peut-il briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les Lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel & le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? qu'est-ce que le sublime ? où entre le sublime ?

Les synonymes font plusieurs dic-  
tions, ou plusieurs phrases différen-  
tes qui signifient une même chose.  
L'antithèse est une opposition de  
deux

deux veritez qui se donnent du jour CHAP.

l'une à l'autre. La metaphore ou la I.  
 comparaison emprunte d'une chose  
 étrangere une image sensible & natu-  
 relle d'une verité. L'hyperbole ex-  
 prime au-delà de la verité pour ra-  
 mener l'esprit à la mieux connoître.  
 Le sublime ne peint que la verité,  
 mais en un sujet noble, il la peint  
 toute entiere, dans sa cause & dans  
 son effet; il est l'expression, ou  
 l'image la plus digne de cette verité.  
 Les esprits mediocres ne trouvent  
 point l'unique expression, & usent  
 de synonymes. Les jeunes gens sont  
 éblouis de l'éclat de l'antithese, &  
 s'en servent. Les esprits justes, &  
 qui aiment à faire des images qui  
 soient précises, donnent naturelle-  
 ment dans la comparaison & la mé-  
 taphore. Les esprits vifs, pleins de  
 feu, & qu'une vaste imagination em-  
 porte hors des regles & de la justesse,  
 ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole.  
 Pour le sublime, il n'y a même entre  
 les grands genies que les plus élevez  
 qui en soient capables.

\* Tout Ecrivain pour écrire net-  
 tement, doit se mettre à la place de

DES OUV-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

ses Lecteurs, examiner son propre Ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, & que l'Auteur auroit soumis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

\* L'on n'écrit que pour être entendu, mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure & user de termes qui soient propres, il est vrai : mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté : que sert aux Lecteurs de comprendre aisément & sans peine des choses frivoles & pueriles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur, qu'ennuyez de son Ouvrage?

Si

Si l'on jette quelque profondeur dans certains Ecrits ; si l'on affecte une finesse de tour , & quelquefois une trop grande délicatesse , ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses Lecteurs.

\* L'on a cette incommodité à es-  
suyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale , que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguisez , les raisons reciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force , ni avec une entière exactitude ; & ce qui use la plus longue patience , il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux qui se disent des hommes graves , qui d'un point de doctrine , ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces Ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne meritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain tems , ni le profond oubli où ils tombent , lorsque le feu & la division venant à s'éteindre , ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

\* La gloire ou le merite de certains hommes est de bien écrire ; &

CHAP.  
I.



DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
PRIT.

de quelques autres , c'est de n'écrire point.

\* L'on écrit régulièrement depuis vingt années : l'on est esclave de la construction : l'on a enrichi la Langue de nouveaux mots , secoué le joug du Latinisme , & réduit le style à la phrase purement Françoisse : l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE & BALZAC avoient les premiers rencontré ; & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le Discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

\* Il y a des Artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'Art & la Science qu'ils professent : ils lui rendent avec avantage par le genie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle & de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir , s'écartent des regles , si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime : ils marchent seuls & sans compagnie , mais ils vont fort haut & pénètrent fort loin , toujours seurs & confirmés par

par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irregularité. Les esprits justes , doux , moderez , non seulement ne les atteignent pas , ne les admirent pas , mais ils ne les comprennent point , & voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étenduë de leur sphere , vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumieres ; ils ne vont pas plus loin , parce qu'ils ne voyent rien au-delà : ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe , & exceller dans le mediocre.

\* Il y a des esprits , si je l'ose dire , inferieurs & subalternes , qui ne semblent faits , que pour être le recueil , le registre , ou le magazin de toutes les productions des autres genies. Ils sont plagiaires , traducteurs , compilateurs : ils ne pensent point ; ils disent ce que les Auteurs ont pensé ; & comme le choix des pensées est invention , ils l'ont mauvais , peu juste , & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses , que d'excellentes choses : ils n'ont rien

CHAP.  
I.

d'original & qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris ; & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer , une Science vaine , aride , dénuée d'agrément & d'utilité , qui ne tombe point dans la conversation , qui est hors de commerce , semblable à une monnoye qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture & ennuyé de leur entretien ou de leurs Ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le Vulgaire confondent avec les Savans , & que les sages renvoient au pédantisme.

\* La Critique souvent n'est pas une Science : c'est un métier où il faut plus de fanté que d'esprit , plus de travail que de capacité , plus d'habitude que de genie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture , & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres , elle corrompt & les Lecteurs & l'Écrivain.

\* Je conseille à un Auteur né copiste , & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un , de ne  
se

se choisir pour exemplaires que ces sortes d'Ouvrages où il entre de l'esprit ; de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modèles & tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

\* Un homme né Chrétien & François se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie & de son stile.

\* Il faut éviter le stile vain & puerile, de peur de ressembler à Do-

DES OU-  
VRAGES  
DE L'ES-  
SAI.

*rillas* & (1) *Handburg*. L'on peut au contraire en une sorte d'Ecrits hazarder de certaines expressions, user de termes transposez & qui peignent vivement ; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

\* Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses Ecrits. Il faut toujours tendre à la perfection ; & alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la posterité fait nous la rendre.

\* Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gêner le goût, c'est corrompre son jugement & celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une manière qui plaise & qui instruisse.

\* HORACE OU DESPREAUX  
l'a

(1) Le P. Maimbourg, dit Madame de Sevigné, *Lett.* 116. a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. Ce jugement s'accorde fort bien avec celui que la Bruyere fait ici du stile de *Handburg*.

l'a dit avant vous , je le croi sur vo-  
tre parole , mais je l'ai dit comme  
mien. Ne puis-je pas penser après  
eux une chose vraie , & que d'autres  
encore penseront après moi ?

CHAP.  
I.





## CHAPITRE II.

## DU MERITE PERSONNEL.

DU ME-  
RITE  
PERSON-  
NEL,

**Q**UI peut avec les plus rares talens & le plus excellent mérite n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

\* De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

\* Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différens emplois, chacun selon son génie & sa profession font bien, je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues, que l'on n'employe pas, qui feroient très-bien ; & je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens

gens que le hazard seul a placez ; & de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

CHAP.  
II.

Combien d'hommes admirables ; & qui avoient de très-beaux genies , font morts sans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle point , & dont on ne parlera jamais ?

\* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale , qui n'est engagé dans aucun Corps , mais qui est seul , & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommandation , de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve , & de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

\* Personne presque ne s'avise de lui-même du merite d'un autre.

Les hommes sont trop occupez d'eux-mêmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand merite & une plus grande modestie l'on peut être long-tems ignoré.

\* Le genie & les grands talens manquent souvent , quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être



DU ME-  
RITE  
PERSON-  
NEL.

louiez de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

\* Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, & le mettent à quelque usage.

\* Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabet, & qui prend sa scie pour rabetoter ?

\* Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

\* Que faire d'*Egesippe* qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les Finances, ou dans les Toupes ? Cela est indifférent, & il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'est propre

pte à rien. Ainsi la plupart des hommes occupez d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient fausement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la République soit engagée à les placer, ou à les secourir; & ils profitent rarement de cette leçon très-importante, que les hommes devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la République elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumieres; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice; & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi: le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

\* Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir: maxime inestimable & d'une ressource infinie dans la pratique.

DU ME-  
RITE  
PERSON-  
NEL.

## 182 LES CARACTERES

utile aux foibles , aux vertueux ; à ceux qui ont de l'esprit , qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos : pernicieuse pour les Grands , qui diminueroit leur Cour , ou plutôt le nombre de leurs esclaves ; qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité , & les reduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages ; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier , presser , solliciter , à faire attendre ou à refuser , à promettre & à ne pas donner ; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les fots en vûë & à anéantir le merite quand il leur arrive de le discerner ; qui banniroit des Cours les brigues , les cabales , les mauvais offices , la bassesse , la flaterie , la fourberie ; qui feroit d'une Cour orageuse , pleine de mouvemens & d'intrigues , comme une piece comique ou même tragique , dont les sages ne seroient que les spectateurs ; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes , & de la serenité sur leurs visages ; qui étendrait leur liberté : qui réveilleroit en eux avec  
les

Les talens naturels l'habitude du travail & de l'exercice ; qui les exciteroit à l'émulation , au desir de la gloire , à l'amour de la vertu ; qui au lieu de Courtisans vils , inquiets , inutiles , souvent onereux à la Republique , en feroit ou de sages oeconomes , ou d'excellens peres de famille , ou des Juges integres , ou de grands Capitaines , ou des Orateurs , ou des Philosophes ; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient , que celui peut-être de laisser à leurs heritiers moins de tresors que de bons exemples.

\* Il faut en France beaucoup de fermeté , & une grande étendue d'esprit pour se passer des charges & des emplois , & consentir ainsi à demeurer chez soi , & à ne rien faire. Personne presque n'a assez de merite pour jouer ce rôle avec dignité , ni assez de fond pour remplir le vuide du tems , sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; & que mediter , parler , lire , & être tranquille s'appellât travailler.

CHAP  
II

\* Un

DU MÉR-  
RITE  
PERSON-  
NEL

\* Un homme de mérite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne: plus capable d'inquietude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pense qu'à soi-même.

\* Il coûte à un homme de mérite de faire assiduellement sa Cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire. Il n'est point tel sans une grande modestie; qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune; & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; & il fait sa Cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent  
autre-

Autrement de sa personne , qu'il fait  
lui-même. CHAP.  
II.

\* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire ; & se désintéresse sur les éloges , l'estime , & la reconnoissance qui lui manquent quelquefois.

\* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales , je dirois , qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs , à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie , ni ne sont détournés par le peril ; la mort pour eux est un inconvenient dans le métier , & jamais un obstacle. Le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir paru à la tranchée , emporté un ouvrage , ou forcé un retranchement , que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles , ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire , pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

\* La modestie est au merite ce que les ombres sont aux figures dans  
un

un tableau : elle lui donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires , il est taillé pour eux & sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée , mais plus piquante.

\* Certains hommes contents d'eux-mêmes , de quelque action ou de quelque Ouvrage qui ne leur a pas mal réussi , & ayant oui dire que la modestie sied bien aux grands hommes , osent être modestes , contrefont les simples & les naturels ; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

\* Votre fils est bégue , ne le faites pas monter sur la Tribune. Votre fille est née pour le monde , ne l'enfermez pas parmi les Vestales. *Xanthus* votre affranchi est foible & timide , ne differez pas , retirez-le des légions & de la milice. Je veux l'avancer , dites-vous : comblez-le de biens , surchargez-le de terres , de titres & de possessions , servez-vous  
du

du tems, nous vivons dans un siecle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous : parlez-vous serieusement, *Crassus* ? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

CRASSUS  
II.

\* Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment & avec confiance jusques dans leur plus grande prospérité.

\* S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

\* S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

\* Il apparoit de tems en tems sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu.



DU MÉRITE  
PERSONNEL.

& dont les qualitez éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, & dont on fait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni ayeuls ni descendans, ils composent seuls toute leur race.

\* Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire; & s'il y a du péril, avec péril: il inspire le courage, ou il y supplée.

\* Quand on excelle dans son Art, & qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière; & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V\*\* est un Peintre. C\*\* un Musicien, & l'Auteur de Pyrame est un Poëte: mais MIGNARD est MIGNARD, LULLY est LULLY, & CORNEILLE est CORNEILLE.

\* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens: cela est

est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre. CHAP. II.

\* Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignitez & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat ; & qui ne fait être un ERASME doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée entassent sur leurs personnes des Pairies, des Colliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient besoin d'une Tiare ; mais quel besoin a Benigne (\*) d'être Cardinal ?

\* L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philemon* : il éclate de même chez les Marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piece ? Mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore la magnificence, je louë donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre : la garde

(\*) J. Benigne Bossuet, Evêque de Meaux.

DU MÉRITE PERSONNEL. garde de son épée est un onyx (6) ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux , & qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ; & il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité , il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit & ces bijoux de Philemon , je vous quitte de la personne.

Tu te trompes , Philemon , si avec ce Carosse brillant , ce grand nombre de coquins qui te suivent , & ces six bêtes qui te traînent , tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger , pour pénétrer jusques à toi , qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortège , un habit riche & un magnifique équipage , s'en croit plus de naissance & plus d'esprit : il lit cela dans

(6) Agathe.

dans la contenance & dans les yeux de ceux qui lui parlent.

CHAP.  
II.

\* Un homme à la Cour , & souvent à la Ville , qui a un long manteau de soye ou de drap de Hollande , une ceinture large & placée haut sur l'estomac , le soulier de maroquin , la calotte de même , d'un beau grain , un collet bien fait & bien empesé , les cheveux arrangez & le teint vermeil , qui avec cela se souvient de quelques distinctions metaphysiques , explique ce que c'est que la lumiere de gloire , & fait précisément comment l'on voit Dieu ; cela s'appelle un Docteur. Une personne humble qui est ensevelie dans le cabinet , qui a medité , cherché , consulté , confronté , lû ou écrit pendant toute sa vie , est un homme docte.

\* Chez nous le soldat est brave ; & l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave ; & le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

\* Il semble que le Heros est d'un seul métier , qui est celui de la guerre ;

DU ME-  
RITE  
PERSON-  
NEL.

re ; & que le grand homme est de tous les métiers , ou de la robe , ou de l'épée , ou du cabinet , ou de la Cour : l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

\* Dans la guerre la distinction entre le Heros & le grand Homme est délicate ; toutes les vertus militaires font l'un & l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune , entreprenant , d'une haute valeur , ferme dans les perils , intrepide ; que l'autre excelle par un grand sens , par une vaste prévoyance , par une haute capacité & par une longue expérience. Peut-être qu'*ALEXANDRE* n'étoit qu'un Heros , & que *CESAR* étoit un grand Homme.

\* *Emile* (c) étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de regles , de méditation & d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talens qui étoient naturels , & qu'à se livrer à son genie. Il a fait , il a agi avant que de savoir , ou plutôt il a sù ce qu'il n'avoit jamais appris : dirai-je que

(c) Le Grand Condé.

que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires. Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue experience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître: admirable même & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de ceder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumieres, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus; comme celui qui à la tête des Legions étoit pour elles un présage de la victoire, & qui valoit seul plusieurs Legions; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire: la levée d'un siege, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes; l'on ne met qu'après, les batailles gagnées & les villes prises; qui étoit rempli de gloire & de modestie; on lui a

CHAP.  
II.

DU MÊME  
RITÉ  
PERSONNEL.

entendu dire , *Je fuyois* , avec la même grace qu'il disoit , *Nous les battîmes* ; un homme dévoué à l'Etat , à sa famille , au chef de sa famille : sincere pour Dieu & pour les hommes , autant admirateur du merite que s'il lui eût été moins propre & moins familier : un homme vrai , simple , magnanime , à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

\* Les enfans des Dieux (*d*) , pour ainsi dire , se tirent des regles de la nature , & en font comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du tems & des années. Le merite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits , & ils sont plutôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

\* Les vûes courtes , je veux dire les esprits bornez & resserrez dans leur petite sphere ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agréable , ils en excluënt le solide : où ils croyent découvrir les grâces du corps ,  
l'agi-

(*d*) Fils. Petit-fils, Issus de Rois.

Agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la reflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de S O C R A T E qu'il ait dansé.

CHAP.  
II.

\* Il n'y a gueres d'homme si accompli & si necessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

\* Un homme d'esprit & d'un caractere simple & droit peut tomber dans quelque piege, il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, & le choisir pour être sa duppe : cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable ; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

\* Il n'y a rien de si délié, de si simple & de si imperceptible, où il n'entre des manieres qui nous déce-  
lent. Un sot ni n'entre, ni ne sort,



DU ME-  
RITE  
PERSON-  
NEL.

ni ne s'assied, ni ne se leve, ni ne se fait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

\* Je connois *Mopse* d'une visite qu'il m'a renduë sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de les mener chez d'autres dont il n'est pas connu: il écrit à des femmes qu'il connoît de vûe: il s'insinuë dans un cercle de personnes respectables, & qui ne savent quel il est; & là sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même: on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'assied à celle du Duc & Pair: il est là précisément celui dont la multitude rit, & qui seul est grave & ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du Predicateur, il regarde le monde indifferemment sans embarras, sans pudeur: il n'a pas non plus que le sot de quoi rougir.

\* *Celse* est d'un rang mediocre: mais des Grands le souffrent: il n'est pas

pas savant , il a relation avec des Sa-  
 vans : il a peu de merite , mais il  
 connoît des gens qui en ont beau-  
 coup : il n'est pas habile , mais il a  
 une langue qui peut servir de truche-  
 ment , & des pieds qui peuvent le  
 porter d'un lieu à un autre. C'est  
 un homme né pour des allées & ve-  
 nuës , pour écouter des propositions  
 & les rapporter , pour en faire d'offi-  
 ce , pour aller plus loin que sa com-  
 mission , & en être desavoué , pour  
 reconcilier des gens qui se querellent  
 à leur premiere entrevûë , pour réuf-  
 fir dans une affaire & en marquer  
 mille , pour se donner toute la gloire  
 de la réussite , & pour détourner sur  
 les autres la haine d'un mauvais suc-  
 cès. Il fait les bruits communs , les  
 historiettes de la ville : il ne fait rien ,  
 il dit ou il écoute ce que les autres  
 font , il est nouvelliste ; il fait même  
 le secret des familles : il entre dans de  
 plus hauts mysteres , il vous dit pour-  
 quoi celui-ci est exilé , & pourquoi  
 on rappelle cet autre : il connoît le  
 fond & les causes de la brouillerie des  
 deux freres , & de la rupture des deux  
 Ministres : n'a-t-il pas prédit aux

CHAP.  
 II.

D U M E-  
R I T E  
P E R S O N-  
N E L.

premiers les tristes suites de leur mes-  
intelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-  
ci que leur union ne seroit pas lon-  
gue? n'étoit-il pas present à de cer-  
taines paroles qui furent dites? n'en-  
tra-t-il pas dans une espece de negocia-  
tion? le voulut-on croire? fut-il écou-  
té? à qui parlez-vous de ces choses?  
qui a eu plus de part que Celse à tou-  
tes ces intrigues de Cour? & si cela  
n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins  
ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à  
vous le faire croire? auroit-il l'air  
important & mystérieux d'un homme  
revêtu d'une Ambassade?

\* *Menippe* est l'oiseau paré de di-  
vers plumages qui ne sont pas à lui :  
il ne parle pas, il ne sent pas, il re-  
pete des sentimens & des discours, se  
fert même si naturellement de l'esprit  
des autres, qu'il y est le premier  
trompé, & qu'il croit souvent dire  
son goût ou expliquer sa pensée, lors  
qu'il n'est que l'écho de quelqu'un  
qu'il vient de quitter. C'est un hom-  
me qui est de mise un quart d'heure  
de suite, qui le moment d'après bais-  
se, dégénere, perd le peu de lustre  
qu'un peu de memoire lui donnoit,  
&

& montre la corde : lui seul ignore combien il est au dessous du sublime & de l'heroïque ; & incapable de favoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit , il croit naïvement que ce qu'il en a , est tout ce que les hommes en fauroient avoir : aussi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à desirer sur ce chapitre , & qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même , & il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient , & qu'il semble toujours prendre un parti , ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois , c'est le jeter dans l'embarras de sçavoir s'il doit rendre le salut ou non ; & pendant qu'il délibere , vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme , l'a mis au dessus de lui-même , l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne , qu'il fait que tout lui sied bien , & que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui , & que les hommes se relayent pour le contempler.

\* Celui qui logé chez soi dans un

DU ME-  
RIE  
PERSON-  
NEL.

Palais avec deux appartemens pour les deux faisons , vient coucher au Louvre dans un entresol , n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin , & ne fait qu'un seul repas , n'est ni sobre , ni tempérant : & d'un troisième qui importuné d'un ami pauvre , lui donne enfin quelque secours , l'on dit qu'il achete son repos , & nullement qu'il est liberal. Le motif seul fait le merite des actions des hommes , & le desintéressement y met la perfection.

\* La fausse grandeur est farouche & inaccessible : comme elle sent son foible , elle se cache , ou du moins ne se montre pas de front , & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est , je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre , douce , familiere , populaire. Elle se laisse toucher & manier , elle ne perd rien à être vûe de près : plus on la connoît , plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs , & revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois ,

fois , se neglige , se relâche de ses CHAP.  
 avantages , toujours en pouvoir de II,  
 les reprendre , & de les faire valoir :  
 elle rit , jouë & badine , mais avec  
 dignité. On l'approche tout ensem-  
 ble avec liberté & avec retenuë. Son  
 caractere est noble & facile , inspire  
 le respect & la confiance ; & fait que  
 les Princes nous paroissent grands &  
 très-grands , sans nous faire sentir que  
 nous sommes petits.

\* Le sage guerit de l'ambition par  
 l'ambition même : il tend à de si  
 grandes choses , qu'il ne peut se bor-  
 ner à ce qu'on appelle des tresors ,  
 des postes , la fortune & la faveur.  
 Il ne voit rien dans de si foibles  
 avantages qui soit assez bon & assez  
 solide pour remplir son cœur , &  
 pour meriter ses soins & ses desirs : il  
 a même besoin d'efforts pour ne les  
 pas trop dédaigner. Le seul bien  
 capable de le tenter est cette sorte de  
 gloire qui devroit naître de la vertu  
 toute pure & toute simple : mais les  
 hommes ne l'accordent gueres ; & il  
 s'en passe.

\* Celui-là est bon qui fait du bien  
 aux autres : s'il souffre pour le bien  
 qu'il

D U M E-  
R I T E  
P E R S O N-  
N E L.

qu'il fait, il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; & s'il en meurt, sa vertu ne sçauroit aller plus loin, elle est heroïque, elle est parfaite.



CHA



## CHAPITRE III.

### DES FEMMES.

**L**Ès hommes & les femmes con-  
viennent rarement sur le mérite  
d'une femme, leurs intérêts sont trop  
différens. Les femmes ne se plaisent  
point les unes aux autres par les mê-  
mes agrémens qu'elles plaisent aux  
hommes : mille manières qui allument  
dans ceux-ci les grandes passions, for-  
ment entr'elles l'aversion, & l'anti-  
pathie.

\* Il y a dans quelques femmes une  
grandeur artificielle, attachée au  
mouvement des yeux, à un air de  
tête, aux façons de marcher, & qui  
ne va pas plus loin ; un esprit éblouif-  
fant qui impose, & que l'on n'estime  
que parce qu'il n'est pas approfondi.  
Il y a dans quelques autres une gran-  
deur simple, naturelle, indépendan-  
te du geste & de la démarche, qui a  
sa source dans le cœur, & qui est  
comme une suite de leur haute nais-

CHAP.  
III.



fance ; un mérite paisible , mais solide , accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie ; qui échappent , & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

\* J'ai vû souhaiter d'être fille , & une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux , & après cet âge de devenir un homme .

\* Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature , & combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du Ciel si rares & si fragiles par des manieres affectées , & par une mauvaise imitation. Leur son de voix , & leur démarche sont empruntées : elles se composent , elles se recherchent , regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

\* Chez les femmes se parer & se farder n'est pas , je l'avoué , parler contre sa pensée : c'est plus aussi que le travestissement & la mascarade , où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être , mais où l'on pense seule-

seulement à se cacher & à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espece de menterie.

CHAP.  
III.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.

\* Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux & se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute dans la maniere de s'embellir, dans le choix des ajustemens & de la parure suivre leur goût & leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit & les déguise ; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, & des boules de cire dans les mâchoires ; qu'ils protestent serieusement

DES  
FEMMES.

ment contre tout l'artifice dont elles usent, pour se rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier & infaillible moyen de guerir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

\* Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le tems & les années comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes: elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre: elle meurt parée & en rubans de couleur.

\* *Lise*

\* *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse & de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. *Lise* les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois & ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi : & pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, & que *Clarice* en effet avec les mouches & son rouge est ridicule.

\* Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent : mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voyent plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférens, elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparaissent un moment, & reviennent parées.

\* Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; & l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

\* L'a-

DES  
FEMMES.

\* L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

\* L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

\* Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

\* Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flatent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, & persuadent moins.

\* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison ; & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remède.

\* Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur  
accor,

accordent : les hommes guerissent par ces mêmes faveurs.

\* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus , jusques aux faveurs qu'il a reçûes d'elle.

\* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul , qui passe pour folle par son mauvais choix.

\* Un ancien galant tient à si peu de chose qu'il cede à un nouveau mari ; & celui-ci dure si peu , qu'un nouveau galant qui survient , lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache , que le nom de mari : c'est beaucoup ; & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

\* Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quel-

quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

\* Il y a peu de galanteries secrettes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

\* Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois. Ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir ; & dans l'autre, c'est la vanité & la legereté. La galanterie est un foible du cœur ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

\* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même ; dont le  
cœur

cœur combat la raison ; qui veut guerir , qui ne guerira point , ou bien tard.

\* Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une legere celle qui déjà en aime une autre : une volage celle qui ne fait si elle aime & ce qu'elle aime : une indifferente celle qui n'aime rien.

\* La perfidie , si je l'ose dire , est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change , & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des promesses , qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle , si elle est connue pour telle de la personne interessée , n'est qu'infidelle : s'il la croit fidelle , elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes , qu'elle guerit de la jalousie.

\* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à foutenir , également difficile à rompre & à diffimuler : il ne manque à l'un que le contract , & à l'autre que le cœur.



DES  
FEMMES.

\* A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Heros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

\* Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sai qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un Cavalier, ou d'un Cavalier qui a besoin d'une vieille.

\* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient gueres plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui parle au Roi & voit les Ministres. Il fait des jaloux & des jalouses, on l'admire, il fait envie ; à quatre lieues de là il fait pitié.

\* Un

\* Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de Ville un homme de la Cour.

\* A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant; qui parle de soi avec confiance, & des autres avec mépris; impetueux, altier, entreprenant; sans mœurs ni probité; de nul jugement & d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits & la taille belle.

\* Est-ce en vûë du secret, ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne*, son Medecin?

\* *Roscius* (a) entre sur la scene de bonne grace, oui, *Lolie*; & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il jouë bien, & de longs rôles, & pour déclamer parfaitement il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche: mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, & ce qu'il

(a) Baron Comedien.

DES  
FEMMES.

\* Pour les femmes du monde, un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson : pour quelques autres plus retirées un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

\* Quelques femmes dorment aux Convents & à leurs amans ; galantes & bien-faictrices elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

\* Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincere pour ses amis ; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commoditez de la vie ; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déjà riches, mais qui opulente elle-même & accablée du superflu leur fournisse le nécessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit ; qui soit  
plus

plus exempte d'amour de soi-même & d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains ? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? je vous entends, c'est une femme qui a un Directeur.

CHAP.  
III.

\* Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une regle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

\* Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un Directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

\* Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foiblesses celle qu'elle a pour son Directeur, & le tems qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

\* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blesez des femmes, Fuyez les femmes ; ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

DES  
FEMMES.

\* C'est trop contre un mari d'être coquette & devote ; une femme devroit opter.

\* J'ai differé à le dire , & j'en ai souffert ; mais enfin il m'échape , & j'espere même que ma franchise sera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite , n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne sors pas d'admiration & d'étonnement à la vûë de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort grands yeux sur eux , je les contemple : ils parlent , je prête l'oreille : je m'informe , on me dit des faits , je les recueille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diametralement opposées au bon esprit , au sens droit , à l'experience des affaires du monde , à la connoissance de l'homme , à la science de la Religion & des mœurs , présumant que Dieu doit renouveler en nos jours la merveille de l'Apôstolat , & faire un miracle en leurs personnes , en les rendant capables , tout simples & petits esprits qu'ils sont , du ministere des ames , celui  
de

de tous le plus délicat & le plus sublime : & si au contraire ils se croient nez pour un emploi si relevé, si difficile, & accordé à si peu de personnes, & qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les reconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des Grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carosse dans une grande ville, & à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom & de distinction s'intéresser à sa vie & à sa santé, & à ménager pour les autres & pour soi-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le specieux & irrépréhensible prétexte du soin des ames, & semé dans le monde cette pépinière intarissable de Directeurs.

\* La devotion vient à quelques-

DES  
FEMMES.

uns, & sur tout aux femmes comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon. Elles alloient le Lundy perdre leur argent chez *Ismene*, le Mardi leur tems chez *Climene*, & le Mercredi leur réputation chez *Celimene*: elles savoyent dès la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'après & le lendemain: elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent & de celui qui ne leur pouvoit manquer: elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'étoit alors leur unique inquiétude & tout le sujet de leurs distractions: & si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regrettoient la Comedie. Autres tems, autres mœurs: elles outrent l'austerité & la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnez pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroyable! elles parlent peu: elles pensent encore, & assez bien d'elles-

d'elles-mêmes , comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme , qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie , comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdoient gayement par la galanterie , par la bonne chère , & par l'oisiveté : & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

CHAP.  
III.

\* Si j'épouse , *Hermas* , une femme avare , elle ne me ruinera point : si une joueuse , elle pourra s'enrichir : si une savante , elle saura m'instruire : si une prude , elle ne fera point emportée : si une emportée , elle exercera ma patience : si une coquette , elle voudra me plaire : si une galante , elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une dévote (d) , répondez , *Hermas* , que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu , & qui se trompe elle-même ?

\* Une

(d) Fausse dévote.



DES  
FEMMES.

\* Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit & leur memoire, fixe & détermine leur religion, il entreprend même de regler leur cœur. Elles n'approuvent & ne desapprouvent, ne louent & ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux & son visage. Il est le dépositaire de leurs joyes & de leurs chagrins, de leurs desirs, de leurs jaloufies, de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans : il les brouille & les reconcilie avec leurs maris ; & il profite des interregnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, & voit leurs Juges : il leur donne son Medecin, son Marchand, ses Ouvriers : il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carosses, dans les ruës d'une ville & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comedie. Il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux  
caux,

Eaux, dans les voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit & beaucoup de tems à perdre lui suffit pour la conserver. Les enfans, les heritiers, la bru, la niece, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer : il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire meurt sans qu'on le pleure ; & dix femmes dont il étoit le tyran, heritent par sa mort de la liberté.

CHAP.  
III.

\* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pû gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi, *On l'auroit prise pour une Vestale.*

\* C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre rai-

DES  
FEMMES. son de ce commerce , qu'à celle de la convenance des mœurs.

\* Un Comique outre sur la scene ses Personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature , force & exagerer une passion , un contraste , des attitudes ; & celui qui copie , s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions , grossit ses figures , donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité ; une fausse gloire qui est legereté ; une fausse grandeur qui est petitesse ; une fausse vertu qui est hypocrisie ; une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles , une femme sage paye de conduite : celle-là suit son humeur & sa complexion , celle-ci sa raison & son cœur : l'une est serieuse & austere , l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La premiere cache  
des

des foibles sous de plausibles dehors , la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. La pruderie contraint l'esprit , ne cache ni l'âge ni la laideur , souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps , annoblit l'esprit , ne rend la jeunesse que plus piquante , & la beauté que plus perilleuse.

CHAP.  
III.

\* Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? par quelles Loix , par quels Edits , par quels Rescripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire , de retenir ce qu'elles ont lû , & d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne font-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien favoir , ou par la foiblesse de leur complexion , ou par la paresse de leur esprit , ou par le soin de leur beauté , ou par une certaine legereté qui les empêche de suivre une longue étude , ou par le talent & le genie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main , ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique , ou par un éloignement

**D E S** naturel des choses penibles & serieu-  
**F E M M E S.** ses, ou par une curiosité toute diffé-  
 rente de celle qui contente l'esprit,  
 ou par un tout autre goût que celui  
 d'exercer leur memoire. Mais à quel-  
 que cause que les hommes puissent  
 devoir cette ignorance des femmes,  
 ils sont heureux que les femmes qui  
 les dominant d'ailleurs par tant d'en-  
 droits, ayent sur eux cet avantage de  
 moins.

On regarde une femme savante  
 comme on fait une belle arme, elle  
 est cizelée artistement, d'une polissu-  
 re admirable, & d'un travail fort re-  
 cherché; c'est une piece de cabinet,  
 que l'on montre aux curieux, qui  
 n'est pas d'usage, qui ne sert ni à  
 la Guerre, ni à la Chasse, non plus  
 qu'un cheval de manege quoique le  
 mieux instruit du monde.

Si la Science & la Sageffe se trou-  
 vent unies en un même sujet, je ne  
 m'informe plus du sexe, j'admire; &  
 si vous me dites qu'une femme sage  
 ne songe gueres à être savante, ou  
 qu'une femme savante n'est gueres  
 sage, vous avez déjà oublié ce que  
 vous venez de lire, que les femmes

ne sont détournées des Sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts , plus elles seroient sages ; & qu'ainfi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir savante ; ou qu'une femme savante n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

\* La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies , quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part , est un point difficile : il faut choisir souvent entr'elles , ou les perdre toutes deux.

\* Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis , & ses amans que son argent.

\* Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes , je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes , elles n'ont de leur sexe que les habits.

\* Les femmes sont extrêmes : elles

DES  
FEMMES.

sont meilleures , ou pires que les hommes.

\* La plûpart des femmes n'ont gueres de principes , elles se conduisent par le cœur , & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

\* Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes : mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

\* Il y a du peril à contrefaire. Une déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule , & elle-même devient difforme , elle me fait peur. Elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

\* On veut à la ville que bien des idiots & des idiotas ayent de l'esprit. On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup ; & entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se fauve qu'à peine avec d'autres femmes.

\* Un homme est plus fidele au secret

cret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

CHAP.  
III.

\* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'interêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

\* Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laissent gueres échaper les premières occasions sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

\* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire esperer une grande fortune ?

\* Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraitez, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

\* La plûpart des femmes jugent



du mérite & de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

\* Un homme qui feroit en peine de connoître s'il change , s'il commence à vieillir , peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

\* Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

\* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

\* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui , pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

\* L'on suppose un homme indifférent , mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; & l'on demande , s'il ne lui fe-  
roit

Voit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

\* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

\* Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-tems inconsolable.

\* Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

\* Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée, il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive & tendre est morne & silencieuse ; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, & celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée

\* *Glycere* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce & leurs visites.

DES  
FEMMES.

tes, se fait celer pour elles; & souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié: elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire & farouche dans sa maison: sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery*. Une seule *Corinne* y est attenduë, y est reçûë, & à toutes les heures: on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses & on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux. L'on voit *Glycere* en partie quarrée au Bal, au Théâtre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en litiere sur la route du grand Fauxbourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de

Cani-

*Canidie* qui a de si beaux secrets , qui promet aux jeunes femmes de secondes nôces , qui en dit le tems & les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & negligée , en simple deshabilité , sans corps & avec des mules : elle est belle en cet équipage , & il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari : elle le flatte , elle le caresse , elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms , elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux , & elle ne veut pas coucher. Le matin elle se partage entre sa toilette & quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret , c'est *Parmenon* , qui est favori , qu'elle soutient contre l'antipathie du maître & la jalousie des domestiques. Qui à la vérité fait mieux connoître des intentions , & rapporte mieux une réponse que *Parmenon* ? qui parle moins de ce qu'il faut taire ? qui fait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit ? qui conduit plus adroitement par le petit esca-

DES  
FEMMES.

escalier ? qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

\* Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits ; qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

\* Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le louë devant elle de ses belles dents & de sa belle tête : il agrée ses soins, il reçoit ses visites ; & après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper ; & il dit aux conviez, Goûtez bien cela, il est de *Leandre*, & il ne me coûte qu'un *grand-merci*.

\* II

\* Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mari au point, qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore , ne vit-il plus ? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide & d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni doüaire ni conventions, mais à cela près, & qu'il n'accouche pas, il est la femme & elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le Rotisseur & le Cuifinier, & c'est toujours chez Madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la Romaine ou à la Grecque, chacun a le sien ; & ce n'est qu'avec le tems & après qu'on est initié au jargon d'une Ville, qu'on fait enfin que Monsieur B . . . . est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L . . . .

\* Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse &  
les

DES  
FEMMES.

ses alliances , par la riche dot qu'elle a apportée , par les charmes de sa beauté , par son mérite , par ce que quelques-uns appellent vertu.

\* Il y a peu de femmes si parfaites , qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme , ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

\* Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage : on pleure , on recite , on repete , on est si touchée de la mort de son mari , qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

\* Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

\* Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille qu'on appelloit *Emire* , & qui étoit moins connuë dans toute la Ville par sa beauté que par la severité de ses mœurs , & sur tout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes , qu'elle voyoit , disoit-elle , sans aucun peril , & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses freres.

freres. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les tems ; & celles qu'elle avoit vûës elle-même , elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune & charmante personne à qui elle devoit cette experience , la lui avoit renduë si douce , qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer , & n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime & de la confiance dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'*Euphrosine* , c'étoit le nom de cette fidelle amie ; & tout Smyrne ne parloit que d'elle & d'*Euphrosine* : leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes , d'une excellente beauté , & dont toutes les femmes de la Ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aimoit toujours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maison de son pere , à qui elle plut , qui osa le lui déclarer , & ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui se confiant en sa naissance &

en



D E S  
F E M M E S .

en ses grands biens avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant ; & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre & d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le Ciel voulut l'exposer, à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la reputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds, le second plein de desespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, & le troisième mourut de langueur & d'insomnie. Celui qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit guéri par des reflexions sur son âge & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il desira de continuer de la voir, & elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une phy-  
sionomie

fionomie agreable , & qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec interêt , & comme il se tut beaucoup en la présence de son pere , elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit , & desira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul , parla assez , & avec esprit : mais comme il la regarda peu , & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté , elle fut surprise & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine , il lui dit qu'elle étoit belle ; & Emire si indifférente , devenuë jalouse , comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit , & que non seulement il étoit galant , mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce tems moins libre avec son amie ; elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie , & une seconde entrevuë lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir , & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine , ne lui connoît plus le merite qui l'avoit

char-

DES  
FEMMES.

charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus : & ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voient tous les jours, & s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la Ville, & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend & s'en désespere. Elle ressent tout son amour; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon : mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon, & elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bien-tôt dans de plus grands, & n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hom-

mes

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 241  
mes , mais trop tard , c'est sa folie ; CHAP.  
elle a des intervalles où sa Raison lui III.  
revient , & où elle gemit de la re-  
trouver. La Jeunesse de Smyrne qui  
l'a vûë si fiere & si insensible , trou-  
ve que les Dieux l'ont trop punie.





## CHAPITRE IV.

## DU COEUR.

CHAP.  
IV.

**I**L y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.

\* L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exemte même de toute grossiereté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part.

\* L'amour naît brusquement sans autre reflexion, par temperament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années  
bien

Bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main.

CHAP.  
I V.

\* Le tems qui fortifie les amitez , affoiblit l'amour.

\* Tant que l'amour dure , il subsiste de soi-même , & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre , par les caprices , par les rigueurs , par l'éloignement , par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours : elle périt faute de soins , de confiance & de complaisance.

\* Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

\* L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

\* Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour neglige l'amitié ; & celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

\* L'amour commence par l'amour ; & l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

\* Rien ne ressemble mieux à une vive amitié , que ces liaisons que l'in-

DU  
CŒUR.

terêt de nôtre amour nous fait cultiver.

\* L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

\* L'amour qui naît subitement est le plus long à guerir.

\* L'amour qui croît peu à peu & par degrez, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

\* Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cede en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

\* Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimez ?

\* Les hommes souvent veulent aimer, & ne sauroient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

\* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent  
bien-

bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins , & ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture , il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages ; & les hommes disent qu'elles sont legeres.

CHAP.  
IV.

\* Quelque délicat que l'on soit en amour , on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

\* C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup , de faire par tout son procédé d'une personne ingrate , une très-ingrate.

\* Il est triste d'aimer sans une grande fortune ; & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime , & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

\* S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion , & qui ait été indifférente ; quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie , l'on court un grand risque d'être ingrat.

\* Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût &



D U d'amitié pour la personne qui nous  
C O E U R. oblige.

\* Estre avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

\* Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

\* Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

\* L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échape dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de revelation ou de confiance, tout lui est ouvert.

\* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

\* Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

\* Il semble que s'il y a un soupçon

çon injuste , bizarre , & sans fondement , qu'on ait une fois appelé jalousie ; cette autre jalousie qui est un sentiment juste , naturel , fondé en raison & sur l'expérience , mériteroit un autre nom.

\* Le temperament a beaucoup de part à la jalousie , & elle ne suppose pas toujours une grande passion : c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse : l'on souffre de la jalousie , & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien , & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie , ne mériteroient de nous aucune jalousie , si l'on se regloit plus par leurs sentimens & leur conduite que par son cœur.

\* Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes : en amour il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus , que de s'être trop aimez.

\* L'on n'est pas plus maître de toujours aimer , qu'on l'a été de ne pas aimer.

\* Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

\* Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embaras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guerir.

On guerit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, & toujours aimer.

\* Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, & l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si leger, que l'on se console.

\* Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduément ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

\* L'on

\* L'on est encore long-tems à se voir par habitude , & à se dire de bouche que l'on s'aime , après que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

CHAP.  
IV.

\* Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

\* L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

\* Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

\* Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

\* Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité

D U C O E U R. fité de ceux qui nous demandent.  
 \* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit en Latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer ; ou si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-t-il rien de s'en venger ? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne feroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire ?

\* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

\* Je ne fai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il meritoit plus de reconnoissance.

\* La liberalité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

\* S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des mal-

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 251  
malheureux ; pourquoi tirent-ils de  
nous si peu de soulagement dans  
leurs misères ?

CHAP.  
IV.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

\* L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

\* Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

\* Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion : de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous, ou s'égalier à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis ; & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en rejouir que l'on commence.

L 6

\* On

DU  
CŒUR.

\* On convie , on invite , on offre sa maison , sa table , son bien & ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

\* C'est assez pour soi d'un fidele ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

\* Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir , si cela ne réussit point , il y a encore une ressource , qui est de ne plus rien faire.

\* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis , & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis , n'est ni selon la nature de la haine , ni selon les regles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale , mais politique.

\* On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité , que venant à cesser de l'être , ils ne veuillent pas abuser de notre confiance , ni se faire craindre comme nos ennemis.

\* II

\* Il est doux de voir ses amis par goût & par estime, il est penible de les cultiver par intérêt, c'est solliciter.

CHAP.  
IV.

\* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

\* On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices; & tout au contraire de servitude à courir pour son établissement: il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu: de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

\* Celui qui fait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se desesperer s'il ne lui arrive pas; & celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

\* Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient



D U  
E O B U R. rien de ce qu'il faut faire pour la  
manquer.

\* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le tems , ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

\* Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

\* La vie est courte , si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît , l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

\* Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

\* On ne pourroit se défendre de quelque joye à voir périr un méchant homme ; l'on jouïroit alors du fruit de sa haine , & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut esperer , qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive , mais dans une conjoncture où nos interêts ne nous permettent pas de nous en réjouir ; il meurt trop tôt ou trop tard.

\* Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, & qui se plaint de lui avec raison : la fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, & qu'il met l'autre dans son tort.

\* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssions violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

\* Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

\* C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi & que l'on songe à s'en venger, & c'est par paresse que l'on s'apaise & qu'on ne se venge point.

\* Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup & sans autre préparation dans une affaire importante & qui seroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secoueroit

DU  
CŒUR.

toit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses ; & de là le progrès jusqu'aux plus grandes est inmanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville , qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la legitime.

Pour gouverner quelqu'un long-tems & absolument , il faut avoir la main legere , & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point , qui au delà sont intraitables & ne se gouvernent plus : on perd tout à coup la route de leur cœur & de leur esprit : ni hauteur ni souplesse , ni force , ni industrie ne les peuvent dompter , avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement ; & quelques autres par temperament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils , & qui s'égarerent volontairement

ment par la crainte qu'ils ont d'être gouvernez. CHAP.  
IV.

D'autres consentent d'être gouvernez par leurs amis en des choses presque indifferentes , & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de consequence.

*Drance* veut passer pour gouverner son Maître , qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert , en des lieux & en des tems où il convient le moins , lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux , rire jusqu'à éclater en sa présence , lui couper la parole , se mettre entre lui & ceux qui lui parlent , dédaigner ceux qui viennent faire leur cour , ou attendre impatiemment qu'ils se retirent , se mettre proche de lui en une posture trop libre , figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée , le tirer par son habit , lui marcher sur les talons , faire le familier , prendre des libertez , marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner , ni ne cherche à gouverner

ner les autres : il veut que la Raison gouverne seule, & toujours.

Je ne hairois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours : je serois sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer, je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la Raison.

\* Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qu'il ne s'en aide.

\* On ouvre un livre de devotion, & il touche : on en ouvre un autre qui est galand, & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

\* Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûe que de la cacher.

\* Le

\* Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire, j'étois ambitieux ; ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le tems vient où l'on avouë que l'on a aimé.

CHAP.  
I V.

\* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une affiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

\* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'interêt.

\* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

\* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

\* Il n'y a gueres au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

\* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la necessité n'en font pas trouver.

\* Il y a des lieux que l'on admire ;  
il

DU  
CŒUR.

il y en a d'autres qui touchent , & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit , l'humeur , la passion , le goût & les sentimens.

\* Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviez , s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre , qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

\* Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers , comme de deux foibles qu'ils n'osent avouër , l'un du cœur , l'autre de l'esprit.

\* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagements que l'on nous défend , qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

CHA-



C H A P I T R E V,

D E L A S O C I E T E

E T

D E L A C O N V E R S A T I O N .

**U**N caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun. CHAP.  
V.

\* C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuye : il fait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

\* L'on marche sur les mauvais plaisans , & il pleut par tout país de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une piece rare : à un homme qui est né tel , il est encore fort délicat d'en soutenir long-tems le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire , se fasse estimer.

\* Il y a beaucoup d'esprits obscènes , encore plus de médifans ou de satiriques , peu de délicats. Pour badiner



DE LA SOCIÉTÉ. diner avec grace, & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, & même trop de fécondité; c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

\* Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des Princes, le débit des beaux sentimens, & qui reviennent toujours les mêmes: il faut laisser *Aronce* parler proverbe, & *Melinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies.

\* L'on voit des gens qui dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux vous dégoutent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire  
par

par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiôme naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit, & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

\* Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas ? Vous plairoit-il de recommencer ? j'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne dites-vous, il fait froid : vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ;

CHAP.  
V.

DE LA  
SOCIÉTÉ.

ge ; dites , il pleut , il neige : vous me trouvez bon visage , & vous desirez de m'en féliciter ; dites , je vous trouve bon visage. Mais , répondez-vous , cela est bien uni & bien clair , & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ? Qu'importe , Acis , est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle , & de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque , Acis , à vous & à vos semblables les discours de *Phœbus* , vous ne vous en défiez point , & je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque , c'est l'esprit : ce n'est pas tout , il y a en vous une chose de trop , qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimathias , de vos phrases embrouillées , & de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme , ou vous entrez dans cette chambre , je vous tire par votre habit & vous dis à l'oreille , ne songez point à avoir de l'esprit , n'en ayez point , c'est votre rôle ; ayez , si vous pouvez , un langage simple , & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit , peut-être  
alors

alors croira-t-on que vous en avez.

CHAP.  
V.

\* Qui peut se promettre d'éviter dans la Société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérez, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, & qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'anti-chambre, on entre impunément & sans crainte de les interrompre: ils continuent leur recit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle: ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure, ils la tiennent de \* *Zamet*, de *Ruccelay* \*, ou de *Conchini*, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient: ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne fait, & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits: ils  
sup-

\*\*\* Sans dire Monsieur.

Tom. I.

M

DE LA  
SOCIÉTÉ.

suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications : vous les priez , vous les pressez inutilement, il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne feroient nommer, leur parole y est engagée , c'est le dernier secret , c'est un mystere, outre que vous leur demandez l'impossible ; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux , ils ignorent le fait & les personnes.

\* *Arrias* a tout lû , a tout vu , il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, & il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nort , il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette region lointaine comme s'il en étoit originaire : il discourt des mœurs de cette Cour, des femmes du pais, de ses loix & de ses coutumes : il recite des historiettes qui y sont arrivées , il les trouve plaisantes & il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hazarde de le contredire & lui prouve  
net,

nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur ; je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de *Sethon* Ambassadeur de France dans cette Cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonstance : il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviez lui dit, c'est *Sethon* à qui vous parlez, lui-même, & qui arrive fraîchement de son Ambassade.

\* Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottises réponses ; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse & de la subtilité,

DE LA  
SOCIÉTÉ.

te , seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

\* Estre infatué de soi , & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit , est un accident qui n'arrive gueres qu'à celui qui n'en a point , ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage , combien de jolies phrases lui faudra-t-il effuyer ! combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement , durent un tems , & que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle , c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent , que pour avoir le merite de la dire , & de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains : il fait penser les gens à sa maniere , leur met en la bouche ses petites façons de parler , & les fait toujours parler long-tems : il tombe ensuite en des parentheses qui peuvent passer pour épisodes , mais qui font oublier le gros de l'histoire , & à lui qui vous parle , & à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous , & de lui , si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle , & faire oublier la narration ?

\* J'en-

\* J'entens *Theodette* de l'anti-chambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche , le voilà entré : il rit , il crie , il éclate , ou bouche ses oreilles , c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit , que par le ton dont il parle : il ne s'appaise & il ne revient de ce grand fracas , que pour bredouiller des vanitez & des sottises : il a si peu d'égard au tems , aux personnes , aux bienséances , que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis , qu'il a à son insû desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi , il se met le premier à table & dans la premiere place , les femmes sont à sa droite & à sa gauche : il mange , il boit , il conte , il plaïsante , il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes , ni du Maître , ni des conviez , il abuse de la folle déference qu'on a pour lui : est-ce *Eutideme* qui donne le repas ? il rappelle à soi toute l'autorité de la table , & il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entiere qu'à la lui disputer : le vin & les viandes n'ajoutent rien à son



caractere. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, & il l'offense : les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuitez qu'on ne lui passe. Je cede enfin & je disparois, incapable de souffrir plus long-tems Theodecte, & ceux qui le souffrent.

\* *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi & de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs, & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bien-tôt il les regle & les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions : il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le fouette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit : l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié : le Maître est heureux, si *Troile* lui laisse sa femme & ses enfans. Si celui-ci est à table, & qu'il pro-

prononce d'un mets qu'il est friand , le Maître & les conviez qui en mangeoient sans reflexion , le trouvent friand , & ne s'en peuvent rassasier : s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide , ceux qui commencent à le goûter , n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche , ils le jettent à terre : tous ont les yeux sur lui , observent son maintien & son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange , qu'il dort & qu'il fait digestion , qu'il querelle son valet , qu'il reçoit ses ouvriers , & qu'il remet ses créanciers : il regente , il domine dans une salle , il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée , il ride son front & il détourne sa vûe : si on l'aborde , il ne se leve pas : si l'on s'assied auprès de lui , il s'éloigne : si on lui parle , il ne répond point : si l'on continuë de parler , il passe dans

DE LA SOCIÉTÉ. une autre chambre : si on le fait , il gagne l'escalier , il franchiroit tous les étages , ou il se lanceroit ( 1 ) par une fenêtre , plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage ou un son de voix qu'il desapprouve : l'un & l'autre sont agreables en Troile , & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient avec le tems , au dessous de ses soins , comme il est au dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il forte quelquefois de ses meditations & de sa taciturnité pour contredire , & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il defere à vos sentimens , qu'il soit complaisant , qu'il vous louë , vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre apro-

( 1 ) Un François qui fait sa Langue , & a l'Esprit cultivé , n'a pas besoin d'être averti qu'il ne doit pas prendre ceci à la lettre , non plus que mille autres pareilles expressions qu'on rencontre dans cet Ouvrage , & dans tous les meilleurs Ecris , anciens & modernes , en vers , & en prose.

approbation , ou qu'il souffre votre complaisance.

CHAP.  
V.

\* Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique , à une fête ou à un spectacle , & il ne vous coutera bien-tôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom , sa demeure , son pays , l'état de son bien , son emploi , celui de son pere , la famille dont est sa mere , sa parenté , ses alliances , les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble , qu'il a un château , de beaux meubles , des valets , & un carosse.

\* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent , & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expression , concertez dans leur geste & dans tout leur maintien ; ils sont *puristes* (a) , & ne

(a) Gens qui affectent une grande pureté de langage.

ne hazardent pas le moindre mot ; quand il devrait faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échape , rien ne coule de source & avec liberté : ils parlent proprement & ennuyeusement.

\* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi & de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer , ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits & même réjouis , qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

\* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits : elle ne produit souvent que des idées vaines & pueriles , qui ne servent point à perfectionner le goût , & à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être un effet de notre jugement.

\* C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler , ni assez de jugement pour se taire.

taire. Voilà le principe de toute impertinence.

\* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

\* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifferentes; par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui & non, merite d'être crû: son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles & lui attire toute sorte de confiance.

\* Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne fait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit en-

DE LA  
SOCIÉTÉ.

pêcher par toute sa modestie , qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme fait dire de soi.

\* *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste , c'est l'un ou l'autre : mais il ajoute qu'il est fait ainsi , & qu'il dit ce qu'il pense.

\* Il y a parler bien , parler aisément , parler juste , parler à propos : c'est pecher contre ce dernier genre , que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire , devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses , de ses revenus & de ses ameublemens , un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

\* Pour vous , dit *Eutiphron* , vous êtes riche , ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente , & en fonds de terre , cela est beau , cela est doux , & l'on est heureux à moins , pendant que lui qui parle ainsi , a cinquante mille

mille livres de revenu, & croit n'avoir que la moitié de ce qu'il merite ; il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense, & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si desobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

\* Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on louë, & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exageration, congratule *Theodeme* sur un Discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pu encore lui rendre compte, il ne laisse pas de lui parler de son genie, de son geste, & sur tout de la fidelité de sa memoire ; & il est vrai que *Theodeme* est demeuré court.

\* L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisans*, qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expedient, pour ainsi dire, en peu de paroles, & ne songent qu'à se dégager de vous : on leur parle encore qu'ils sont partis & ont disparu. Ils ne sont pas moins imperti-



nens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils sont peut-être moins incommodes.

\* Parler & offenser pour de certaines gens est précisément la même chose : ils sont piquans & amers : leur style est mêlé de fiel & d'absynthe, la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur seroit utile d'être nez muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de repliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence : ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présens, sur les absens, ils heurtent de front & de côté comme des Beliers : demande-t-on à des Beliers qu'ils n'ayent pas de cornes ? de même n'espere-t-on pas de reformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force & sans regarder derrière soi.

\* Il y a des gens d'une certaine étoffe

étouffé ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, & contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

CHAP.  
V.

\* Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un temperament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant & indispensable de fuir à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

\* Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE droit : (b) *Je veux avoir mes coudées franches, & être courtois & affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis dire tout*

(b) Imité de Montagne.

DE LA tout estriver contre mon penchant , & SOCIETE. aller au rebours de mon naturel , qui m'emmene vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal , & qu'il ne m'est point ennemy , j'anticipe son bon accueil , je le questionne sur sa disposition & santé , je lui fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins , ne être , comme disent aucuns , sur le qui vive : celui là me déplaît , qui par la connoissance que j'ai de ses coûtumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise : comment me ressouvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme , d'emprunter une contenance grave & importante , & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au delà : pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez & conditions , & des siennes mauvaises , puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moi , & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention ; & quand bien elle m'auroit succedé une premiere fois , je ne laisserois pas de fléchir & me démentir à une seconde tache : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

\* Avec

\* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite on peut être insupportable. Les manieres que l'on neglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une legere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être crû fier, incivil, méprisant, desobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

\* La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude : elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devrait être interieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coutumes reçues : elle est attachée aux tems, aux lieux, aux personnes, & n'est point la même dans les deux sexes ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, & que l'on s'y perfectionne. Il y a des  
tem-

DE LA  
SOCIÉTÉ.

temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite , & le rendent agréable ; & qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manières les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes.

\* C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument ; quelque autre personne qui a ces mêmes talens ; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers , un autre Poète.

\* Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres , dans les présens qu'on leur fait , & dans tous les plaisirs qu'on leur procure , il y a à faire bien , & faire selon leur goût : le dernier est préférable.

\* Il y auroit une espèce de ferocité

te à rejeter indifferemment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous finement des choses louables.

CHAP.  
V.

\* Un homme d'esprit, & qui est né fier, ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prospérité.

\* Ne pouvoir supporter tous les mauvais caracteres dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractere : il faut dans le commerce des pieces d'or, & de la monnoye.

\* Vivre avec des gens qui sont brouillez, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes reciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procès.

\* L'on fait des gens (c) qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils

(c) Mrs Courrin & de St. Romain, Conseillers d'Etat.

DE LA SOCIÉTÉ. ils n'avoient qu'une même demeure ; ils ne se perdoient pas de vuë. Ils se font apperçus à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur société : ils n'avoient plus qu'un jour à vivre , & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble : ils se font dépêchez de rompre avant que de mourir ; ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple ; un moment plutôt ils mouroient sociables , & laissoient après eux un rare modele de la perseverance dans l'amitié.

\* L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jaloufies & par l'antipathie , pendant que des dehors contens , paisibles & enjouez nous trompent & nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez , vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

\* Dans la société c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menez par le plus fou & le plus  
plus

plus bizarre ; l'on étudie son foible , son humeur , ses caprices , l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter , tout le monde lui cede : la moindre serenité qui paroît sur son visage , lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint , ménagé , obéi , quelquefois aimé.

\* Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux , ou qui en ont encore , & dont il s'agit d'hériter , qui puissent dire ce qu'il en coûte.

\* *Cleante* est un très-honnête homme , il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde & la plus raisonnable : chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des societez où il se trouve : l'on ne peut voir ailleurs plus de probité , plus de politesse : ils se quittent demain , & l'acte de leur séparation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir (2) de certains merites qui

(2) Il me souvient à ce propos d'un Passage de Plutarque très-remarquable , pris de la Vie de Paulus Æmilius , que je prendrai la liberté de mettre ici dans les propres termes d'Amyot :  
*Il y a quelquefois de petites bargnes & riottes sou-*



DE LA SOCIÉTÉ. qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

\* L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire & les conventions, mais foiblement sur *les nourritures* : elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.

\* Un beau-pere aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mere aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est reciproque.

\* Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari : Plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font deserter les villes & les bourgades, & ne peuplent pas moins

*souvent repetées, procedantes de quelques fâcheuses conditions, ou de quelque dissimilitude, ou incompatibilité de nature, que les étrangers ne connoissent pas, lesquelles par succession de temps engendrent de si grandes alienations de volonteé entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ni habiter ensemble. Tout cela est dit à l'occasion d'un Divorce, bizarre en apparence, mais fondé en effet sur de bonnes raisons. Voyez la Vie de Paulus Æmilius, Ch. 3. de la Version d'Amyot.*

moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques & d'esclaves, que la pauvreté.

C H A P.  
V.

\* C \*\* & H \*\* sont voisins de campagne, & leurs terres sont contiguës : ils habitent une contrée déserte & solitaire ; éloignez des villes & de tout commerce , il sembloit que la fuite d'une entière solitude, ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison reciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre , qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parens, & même des freres ne sont brouillez pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possèdent seuls , & qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

\* Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres , que de faire que les autres s'ajustent à nous.

\* J'approche d'une petite ville, &  
je

DE LA SOCIÉTÉ. je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte, une riviere baigne ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'Aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis, Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

\* Il y a une chose que l'on n'a point vuë sous le Ciel, & que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis ; où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain beni, par les processions & par les obseques ; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge

songe & la médifance ; où l'on voit parler ensemble le Bailli & le Préfident , les Elûs & les Affeffeurs ; où le Doyen vit bien avec fes Chanoines , où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains , & où ceux-ci souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les fots font toujours prêts à fe fâcher & à croire qu'on fe moque d'eux , ou qu'on les méprife : il ne faut jamais hazarder la plaifanterie , même la plus douce & la plus permife , qu'avec des gens polis , ou qui ont de l'efprit.

\* On ne prime point avec les Grands , ils fe défendent par leur grandeur ; ni avec les petits , ils vous repouffent par le *qui vive*.

\* Tout ce qui eft merite fe fent , fe difcerne , fe devine reciproquement ; fi l'on vouloit être eftimé , il faudroit vivre avec des perfonnes eftimables.

\* Celui qui eft d'une éminence au deffus des autres , qui le met à couvert de la repartie , ne doit jamais faire une raillerie piquante.

\* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure , & dont nous ne haiffons pas à être raillez,

DE LA SOCIÉTÉ. ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres,

\* Rire des gens d'esprit, c'est le privilege des fots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, je veux dire sans consequence.

\* La moquerie est souvent indigence d'esprit.

\* Vous le croyez votre duppe : s'il feint de l'être, qui est plus duppe de lui ou de vous ?

\* Si vous observez avec soin, qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

\* Le dédain & le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

\* Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque difference d'opinions sur les Sciences : par là ou l'on s'affermir dans ses sentimens, ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

\* L'on ne peut aller loin dans l'a-  
mi-

mitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

CHAP.  
V.

\* Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre : harangues froides & qui réduisent à l'impossible. *Etes-vous raisonnable de vous tant inquieter ? N'est-ce pas dire, Etes-vous fou d'être malheureux ?*

\* Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avouë pas, ou que l'on estime des vertus : sur les Ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendu ni meilleurs, ni plus habiles.

N 2 \* L'on

DE LA  
SOCIÉTÉ.

\* L'on a vû il n'y a pas long-tems un cercle de personnes (*d*) des deux sexes, liées ensemble par la conversation & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible : une chose dite entr'eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de vrayes énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens ; par tout ce qu'ils appelloient délicatesse, sentimens, tour, & finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni memoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

\* Je le fai, *Theobalde*, vous êtes vieilli : mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus Poëte, ni bel Esprit, que vous êtes presentement aussi mauvais

Juge

(*d*) Les Précieuses.

Juge de tout genre d'Ouvrage , que méchant Auteur , que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation ? Votre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais , & peut-être meilleur : car si à votre âge vous êtes si vif & si impétueux , quel nom , Theobalde , falloit-il vous donner dans votre jeunesse , & lorsque vous étiez la *Coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur votre parole , qui disoient , *Cela est délicieux , qu'a-t-il dit ?*

\* L'on parle impetueusement dans les entretiens , souvent par vanité ou par humeur , rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point , l'on suit ses idées , & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité , l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire , feroit voir quelquefois de bonnes

CHAP.  
V.



choses qui n'ont nulle suite.

\* Il a regné pendant quelque tems une sorte de conversation fade & puerile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques Romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour : ils s'en sont défaits, & la Bourgeoisie les a reçûes avec les équivoques.

\* Quelques femmes de la Ville ont la délicatesse de ne pas favoir, ou de n'oser dire le nom des ruës, des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent *Le Louvre*, *la Place Royale* : mais elles usent de tours & de phrases plutôt que de prononcer de certains noms ; & s'ils leur échapent, c'est du moins avec quelque altération du mot, & après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui ayant besoin dans le discours *des Halles*, *du Châtelet*, ou de choses semblables, disent *les Halles*, *le Châtelet*.

\* Si

\* Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

CHAP.  
V.

\* L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la conversation de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur & de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pais qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent, car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

\* Entre dire de mauvaises choses ou en dire de bonnes que tout le

DE LA SOCIÉTÉ. monde fait, & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

\* *Lucain a dit une jolie chose : il y a un bon mot de Claudien : il y a cet endroit de Senèque : & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & de l'esprit : car ou l'on se passeroit des Anciens, ou après les avoir lûs avec soin, l'on sauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.*

\* *Hermagoras ne fait pas qui est Roi de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les tems, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, sièges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des Géens, il en raconte le progrès & les moindres détails, rien ne lui échape. Il débrouille de même l'horrible cahos des deux Empires, le Babylonien & l'Assyrien : il connoît à fond les E-*  
 gyp-

gyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vû Versailles : il ne le verra point : il a presque vû la Tour de Babel : il en compte les degrez , il fait combien d'Architectes ont presidé à cet Ouvrage , il fait le nom des Architectes. Dirai-je qu'il croit (e) Henri IV. fils d'Henri III. il negligé du moins de rien connoître aux Maisons de France , d'Autriche , de Baviere : quelles minuties, dit-il ! pendant qu'il recite de memoire toute une liste des Rois des Medes , ou de Babylone , & que les noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noesnemordach , de Mardokempad lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite ; & il se souvient que Thetmosis un Roi d'Egypte étoit valetudinaire , & qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Alipharmutosis. Que ne fait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la venerable

CHAP.

V.

anti-

(e) Henri le Grand.

antiquité ? Il vous dira que Semiramis, ou selon quelques-uns, Serimaris, parloit comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguoit pas à la parole; si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix effeminée comme sa mere, qu'il n'ose pas le décider. Il vous revelera que Nembrot étoit gaucher, & Sesostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre: & il ajoute qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

\* Alcagne est Statuaire, Hegion Fondeur, Æschine Foulon, & Cydias bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des Ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent sous lui: il ne vous fauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Trosichée* qui l'a engagé à faire

faire une Elegie : une Idylle est sur le métier , c'est pour *Crantor* qui le presse & qui lui laisse esperer un riche falaire. Prose , vers , que voulez-vous ? il réuffit également en l'un & en l'autre. Demandez-lui des Lettres de consolation ou sur une absence , il les entreprendra , prenez-les toutes faites & entrez dans son magazin , il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-tems à un certain monde , & de le presenter enfin dans les maisons comme homme rare & d'une exquisite conversation , & là ainsi que le Musicien chante & que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis , *Cydias* après avoir touffé , relevé sa manchette , étendu la main & ouvert les doigts , débite gravement ses pensées quintessenciées & ses raisonnemens sophistiques. Different de ceux qui convenant de principes , & connoissant la raison ou la verité qui est une , s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens , il

CHAP.  
V.

n'ouvre la bouche que pour contredire : *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou *je ne saurois être de votre opinion*, ou *bien ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre*, mais . . . *il y a trois choses* ; ajoute-t-il, *à considérer* . . . & il en ajoute une quatrième : *fade discourreur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mettre en œuvre ses rares conceptions : car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûe ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, & d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives & sans réplique.* Cydias s'égalé à Lucien, &

à Seneque (f) se met au dessus de Platon, de Virgile, & de Theocrite; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût & d'interêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompez lui préfèrent les Poètes modernes: il se met en ce cas à la tête de ces derniers, & il fait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pedant & du précieux, fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

CHAP.  
V.

\* C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne fait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même: celui qui fait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit, puisse être ignoré, & parle plus indifferemment.

\* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles

(f) Philosophe, & Poète tragique.



les se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites, elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton & la manière.

\* Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

\* Il n'y a gueres qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rende les hommes capables de secret.

\* Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

\* Des gens vous promettent le secret, & ils le révèlent eux-mêmes, & à leur insçu : ils ne remuent pas les lèvres & on les entend : on lit sur leur front & dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent & agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques-uns méprisent votre secret de quelque conséquence qu'il

qu'il puisse être : C'est un mystere , un  
*te* m'en a fait part , & m'a défendu de le  
*dire* , & ils le disent.

CHAP.  
 V.

Toute revelation d'un secret est la  
 faute de celui qui l'a confié.

\* *Nicandre* s'entretient avec *Elise*  
 de la maniere douce & complaisante  
 dont il a vécu avec sa femme, depuis  
 le jour qu'il en fit le choix jusques à  
 sa mort : il a déjà dit qu'il regrette  
 qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans ,  
 & il le repete : il parle des maisons  
 qu'il a à la ville , & bien-tôt d'une  
 terre qu'il a à la campagne : il calcule  
 le revenu qu'elle lui rapporte , il fait  
 le plan des bâtimens , en décrit la  
 situation , exagere la commodité des  
 appartemens , ainsi que la richesse &  
 la propreté des meubles. Il assure  
 qu'il aime la bonne chere , les équi-  
 pages : il se plaint que sa femme n'ai-  
 moit point assez le jeu & la société.  
 Vous êtes si riche , lui disoit l'un de  
 ses amis , que n'achetez-vous cette  
 charge ? pourquoi ne pas faire cette  
 acquisition qui étendrait votre domai-  
 ne ? On me croit , ajoute-t-il , plus  
 de bien que je n'en possède. Il n'ou-  
 blie pas son extraction & ses allian-  
 ces :

DE LA SOCIÉTÉ ces : *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin, Madame la Chancelière qui est ma parente* : voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, & de ceux même qui sont ses héritiers : ai-je tort, dit-il à Elise ? ai-je grand sujet de leur vouloir du bien ? & il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible & languissante ; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant ; flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'époufant : on annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

\* Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.



CHAPITRE VI.

DES BIENS DE FORTUNE.

CHAP.  
VI

**U**N homme fort riche peut manger des entremets , faire peindre ses lambris & ses alcoves , jouir d'un Palais à la campagne , & d'un autre à la ville , avoir un grand équipage , mettre un Duc dans sa famille , & faire de son fils un grand Seigneur : cela est juste & de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

\* Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite & le fait plutôt remarquer.

\* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition , est le soin que l'on prend , s'il a fait une grande fortune , de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu , & aussi grand qu'il croit l'avoir.

\* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme ,

COU

ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en aperçût.

\* Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de piéces de monnoye met entre les hommes.

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe, ou à l'Eglise : il n'y a presque point d'autre vocation.

\* Deux Marchands étoient voisins & faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avoient chacun une fille unique : elles ont été nourries ensemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition : l'une des deux pour se tirer d'une extrême misere cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande Dame & l'une des premières de la Cour, chez sa compagne.

\* Si le Financier manque son coup, les Courtisans disent de lui c'est un Bourgeois, un homme de rien, un malotru : s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

\* Quel-

\* Quelques-uns (a) ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

\* Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul, & il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux : si je commence à le regarder avec d'autres yeux, & si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

\* Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

\* N \* \* avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule & une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée, qu'il écoute un peu & ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-

(a) Les Partisans.

lui-même quelque chose qui approche de la considération.

\* Je vais, *Clitiphon*, à votre porté, le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit & de ma chambre : plutôt aux Dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière : je reviens avant le tems qu'ils m'ont marqué, & ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, *Clitiphon*, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques memoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphétez, je n'avois qu'une chose à vous demander, & vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le ferez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important & chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon Cabinet, le Philosophe est  
accés-

accessible, je ne vous remettrai point  
 à un autre jour ! Vous me trouverez  
 sur les Livres de Platon qui traitent  
 de la spiritualité de l'ame & de sa  
 distinction d'avec le corps, ou la  
 plume à la main pour calculer les  
 distances de Saturne & de Jupiter :  
 j'admire Dieu dans ses ouvrages, &  
 je cherche par la connoissance de la  
 Verité à regler mon esprit & devenir  
 meilleur. Entrez, toutes les portes  
 vous sont ouvertes : mon anticham-  
 bre n'est pas faite pour s'y ennuyer  
 en m'attendant, passez jusqu'à moi  
 sans me faire avertir : vous m'ap-  
 portez quelque chose de plus précieux  
 que l'argent & l'or, si c'est une oc-  
 casion de vous obliger : parlez, que  
 voulez-vous que je fasse pour vous ?  
 Faut-il quitter mes livres, mes étu-  
 des, mon ouvrage, cette ligne qui  
 est commencée ? quelle interruption  
 heureuse pour moi que celle qui vous  
 est utile ! Le manieur d'argent,  
 l'homme d'affaires est un Ours qu'on  
 ne sauroit apprivoiser, on ne le voit  
 dans sa loge qu'avec peine, que dis-  
 je, on ne le voit point, car d'abord  
 on ne le voit pas encore, & bien-tôt  
 on



on ne le voit plus. L'homme de Lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places ; il est vû de tous, & à toute heure, & en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade : il ne peut être important, & il ne le veut point être.

\* N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onereux, & qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur & leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

\* Les P. T. S. ( *b* ) nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre. L'on commence par le mépris à cause de leur obscurité. On les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, & on les respecte. L'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

\* *Sosie* de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme ; & par les concussions, la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est

( *b* ) Les Partisans.

s'est enfin sur les ruines de plusieurs familles élevé à quelque grade : devenu noble par une charge , il ne lui manquoit que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

CHAP.  
VI.

\* *Arfure* cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint \* \*, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obscure, & sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier* ; quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char , on lui porte une lourde queue , l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place, elle le voit de front , n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste : il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

\* Lon porte *Cresus* au Cimetiere ; de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion lui avoient acquises , & qu'il a épuisées par le  
luxe

luxe & par la bonne chere, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer : il est mort insolvable, sans biens, & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vû chez lui ni Julep, ni Cordiaux, ni Medecins, ni le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

\* *Champagne* au fortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remédioit : il est excusable, quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

\* *Sylvain* de ses deniers a acquis de la naissance & un autre nom. Il est Seigneur de la Paroisse où ses ayeuls payoient la taille : il n'auroit pû autrefois entrer Page chez *Cleobule*, & il est son gendre.

\* *Dorus* passe en litiere par la voye *Appienne*, précédé de ses affranchis & de ses esclaves qui détournent le peuple, & font faire place : il ne lui manque que des licteurs. Il en-  
tre

tre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere *Sanga*.

CHAP.  
VI.

\* On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Periandre* : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité : déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité*, il se donne pour tel, & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique : est-ce la maison d'un particulier, est-ce un Temple ? le peuple s'y trompe. Il est le Seigneur dominant de tout le quartier : c'est lui que l'on envie & dont on voudroit voir la châte, c'est lui dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a

payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans & avant qu'il se fist dans le monde aucune mention de Periandre ! Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes (g) qui déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les heritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obseques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme*, & peut-être un *Honorable homme* ? lui qui est *Messire*.

\* Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts & avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès.

\* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portez, & leurs Terres les  
**mieux**

(g) Billets d'enterremens.

mieux titrées , avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques , possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métayers , quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siècle ?

CHAP.  
VI.

\* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes , en leur abandonnant les richesses , l'argent , les grands établissemens & les autres biens , que la dispensation qu'il en fait , & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvûs.

\* Si vous entrez dans les cuisines , où l'on voit réduit en art & en methode , le secret de flater votre goût & de vous faire manger au delà du nécessaire ; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare ; si vous regardez par quelles mains elles passent , & toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis , & d'arriver à cette propreté & à cette élégance qui charment vos yeux , vous font hésiter sur le choix & prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez

tout le repas ailleurs que sur une table bien servie , quelles fautez , quel dégoût ! Si vous allez derriere un Theatre , & si vous comptez les poids , les rouës , les cordages qui font les vols & les machines ; si vous considerez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens , quelle force de bras , & quelle extension de nerfs ils y employent , vous direz , Sont-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau , si naturel , qui paroît animé & agir de soi-même ? vous vous récrierez , Quels efforts , quelle violence ! de même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

\* Ce garçon si frais , si fleuri , & d'une si belle santé est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Benefices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu , dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hyver , qui n'ont point d'habits pour se couvrir , & qui souvent manquent de pain : leur pauvreté est extrême & honteuse : quel par-

partage ! Et cela ne prouve-t-il pas  
clairement un avenir ?

CHAP.  
VI.

\* *Chryssippe* homme nouveau & le premier noble de sa race , aspirait il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien , c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition , il l'a dit ainsi , & on s'en souvient. Il arrive je ne sai par quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot , ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir ; & il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement d'hoirie , il y a d'autres biens à esperer après sa mort : il vit encore , quoiqu'assez avancé en âge , & il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

\* Laissez faire *Ergaste* , & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere , ou qui marchent sur la terre ferme. Il fait convertir en or jusques aux roseaux , aux joncs , & à l'ortie : il



écoute tous les avis , & propose tous ceux qu'il a écoutez. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste , & ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dûes ; c'est une faim insatiable d'avoir & de posseder : il trafiqueroit des Arts & des Sciences , & mettroit en parti jusques à l'harmonie. Il faudroit , s'il en étoit crû , que le Peuple , pour avoir le plaisir de le voir riche , de lui voir une meute & une écurie , pût perdre le souvenir de la musique d'Orphée , & se contenter de la sienne.

\* Ne traitez pas avec *Criton* , il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge , sa terre , ou ce qu'il possède , feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses interêts & si ennemi des vôtres : il lui faut une duppe.

\* *Brantin* , dit le peuple , fait des retraites , & s'enferme huit jours avec des Saints : ils ont leurs méditations , & il a les siennes.

\* Le

\* Le peuple souvent a le plaisir de la Tragedie : il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux , qui ont fait le plus de mal dans diverses scenes , & qu'il a le plus haïs.

CHAP.  
VI.

\* Si l'on partage la vie des P. T. Partisans.  
S. en deux portions égales ; la première vive & agissante est toute occupée à vouloir affliger le peuple , & la seconde, voisine de la mort, à se deceler & à se ruiner les uns les autres.

\* Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs , qui a fait la vôtre , n'a pu soutenir la sienne , ni assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans : ils vivent cachez & malheureux : quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition , vous ne pensez pas à l'adoucir , vous ne le pouvez pas en effet , vous tenez table , vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bienfacteur , qui a passé à la verité du cabinet à l'antichambre , quels égards ! il pouvoit aller au garde-meuble.

\* Il y a une dureté de comple-

xion : il y en a une autre de condition & d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misère des autres , dirai-je même , de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon Financier ne pleure ni ses amis , ni sa femme , ni ses enfans.

\* Fuyez , retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin : je suis , dites-vous , sous l'autre tropique : passez sous le pôle , & dans l'autre hemisphere : montez aux étoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien , vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme avide , insatiable , inexorable , qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre , & quoi qu'il en puisse coûter aux autres , pourvoir à lui seul , grossir sa fortune , & regorger de bien.

\* Faire fortune est une si belle phrase , & qui dit une si bonne chose ; qu'elle est d'un usage universel. On la connoît dans toutes les Langues : elle plaît aux Etrangers & aux Barbares , elle regne à la Cour & à la Ville , elle a percé les Cloîtres & franchi

franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait pénétré , point de desert ni de solitude où elle soit inconnue.

CHAP.  
VI.

\* A force de faire de nouveaux contrats , ou de sentir son argent grossir dans ses coffres , on se croit enfin une bonne tête , & presque capable de gouverner.

\* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune , & sur tout une grande fortune. Ce n'est ni le bon ni le bel esprit , ni le grand ni le sublime , ni le fort , ni le délicat : je ne sai précisément lequel c'est ; j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire la fortune : l'on y songe trop tard , & quand enfin l'on s'en avise , l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il negligé tout , il ne pense du matin au soir , il ne rêve la nuit qu'à une seule chose , qui est

de s'avancer. Il a commencé de bonne heure & dès son adolescence à se mettre dans les voyes de la fortune : s'il trouve une barriere de front qui ferme son passage , il biaise naturellement , & va à droit & à gauche , selon qu'il y voit de jour & d'apparence , & si de nouveaux obstacles l'arrêtent , il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultez , tantôt à les surmonter , tantôt à les éviter , ou à prendre d'autres mesures ; son interêt, l'usage , les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens & une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin , & s'il est plein & embarassé , prendre la terre , & aller à travers champs , puis regagner sa premiere route , la continuer , arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche & accredité ?

Il y a même des stupides , & j'ose dire des imbecilles qui se placent en de beaux postes , & qui savent mourir dans l'opulence , sans qu'on les doive soupçonner en nulle maniere  
d'y

d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve , ou bien le hazard seul les y a fait rencontrer : on leur a dit , voulez-vous de l'eau ? puisiez ; & ils ont puisé.

CHAP.  
VI.

\* Quand on est jeune , souvent on est pauvre : ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions , ou les successions ne sont pas échues. L'on devient riche & vieux en même tems , tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages : & si cela arrive à quelques-uns , il n'y a pas de quoi leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort , pour mériter d'être plaints.

\* Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune , elle n'est pas faite à cinquante : l'on bâtit dans la vieillesse , & l'on meurt quand on en est.  
●x Peintres & aux Vitriers.

\* Quel est le fruit d'une grande fortune , si ce n'est de jouir de la vanité , de l'industrie , du travail & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous , & de travailler nous-mêmes , de planter , de bâtir , d'acquiescir pour la posterité ?

\* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

\* Le Marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire : il a le catis & les faux jours afin d'en cacher les défauts , & qu'elle paroisse bonne : il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fausses & mystérieuses , afin qu'on croye n'en donner que son prix , un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut ; & il a un trebuchet , afin que celui à qui il l'a livrée , la lui paye en or qui soit de poids.

\* Dans toutes les conditions , le pauvre est bien proche de l'homme de bien : & l'opulent n'est gueres éloigné de la friponnerie. Le savoir faire & l'habileté ne menent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art , ou dans quelque commerce que ce soit , par l'ostentation d'une certaine probité.

\* De tous les moyens de faire sa  
for-

fortune , le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs interêts à vous faire du bien.

CHAP.  
VI.

\* Les hommes pressés par les besoins de la vie , & quelquefois par le desir du gain ou de la gloire , cultivent des talens profanes , ou s'engagent dans des professions équivoques , & dont ils se cachent long-tems à eux-mêmes le peril & les conséquences. Ils les quittent ensuite par une dévotion indiscrette qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur recolte , & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

\* Il y a des miseres sur la terre qui faisoient le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens , ils redoutent l'hyver , ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces , l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois , seulement à cause qu'ils étoient riches , ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémitez , je ne veux être ,



si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette & me refugie dans la mediocrité.

\* On fait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur resister.

\* Celui-là est riche, qui recoit plus qu'il ne consume : celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

\* Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-tems qu'une mediocre fortune : il n'y a rien dont on voye mieux la fin qu'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on desire,  
l'am-

l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

CHAP.  
VI.

\* Les passions tyrannisent l'homme, & l'ambition suspend en lui les autres passions, & lui donne pour un tems les apparences de toutes les vertus. Ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ai crû sobre, chaste, liberal, humble, & même devot : je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'agrandir : la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déjà foibles l'on dit, *ma fortune, mon établissement.*

\* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.

\* Les traits découvrent la complexion & les mœurs, mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

\* *Chrysante* homme opulent & impertinent ne veut pas être vû avec *Eugene* qui est homme de merite, mais

DES  
BIENS  
DE FOR-  
TUNE.

mais pauvre : il cr. iroit en être des-  
honoré. Eugene est pour Chrysan-  
te, dans les mêmes dispositions : ils ne  
courent pas risque de se heurter.

\* Quand je vois de certaines gens  
qui me prévenoit autrefois par  
leurs civilitez , attendre au contraire  
que je les saluë , & en être avec moi  
sur le plus ou sur le moins , je dis en  
moi-même , fort bien , j'en suis ravi ,  
tant mieux pour eux : vous verrez  
que cet homme-ci est mieux logé ,  
mieux meublé & mieux nourri qu'à  
l'ordinaire , qu'il sera entré depuis  
quelques mois dans quelque affaire ,  
où il aura déjà fait un gain raison-  
nable : Dieu veuille qu'il en vien-  
ne dans peu de tems jusqu'à me mé-  
priser.

\* Si les pensées , les livres & leurs  
Auteurs dépendoient des riches & de  
ceux qui ont fait une belle fortune ,  
quelle proscription ! Il n'y auroit plus  
de rappel : quel ton , quel ascendant  
ne prennent-ils pas sur les Savans !  
quelle majesté n'observent-ils pas à  
l'égard de ces hommes *chetifs* , que  
leur merite n'a ni placez ni enrichis ,  
& qui en sont encore à penser & à  
écrire

écrire judicieusement. Il faut l'a-  
 vouër, le present est pour les riches,  
 & l'avenir pour les vertueux & les  
 habiles. HOMERE est encore, &  
 sera toujours : les Receveurs de droits,  
 les Publicains ne sont plus, ont-ils  
 été ? Leur patrie, leurs noms sont-  
 ils connus ? y a-t-il eu dans la Grece  
 des Partisans ? que sont devenus ces  
 importans personnages qui mépri-  
 soient Homere, qui ne songeoient  
 dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui  
 rendoient pas le salut, ou qui le sa-  
 luoient par son nom, qui ne dai-  
 gnoient pas l'associer à leur table,  
 qui le regardoient comme un homme  
 qui n'étoit pas riche, & qui faisoit  
 un livre ? que deviendront les Fau-  
 connets ? iront-ils aussi loin dans la  
 posterité que DESCARTES né Fran-  
 çois & mort en Suede ?

\* Du même fond d'orgueil dont  
 l'on s'éleve fierement au dessus de ses  
 inferieurs, l'on rampe vilement de-  
 vant ceux qui sont au dessus de soi.  
 C'est le propre de ce vice qui n'est  
 fondé ni sur le merite personnel, ni  
 sur la vertu, mais sur les richesses,  
 les postes, le credit, & sur de vaines  
 Scien-

Sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

\* Il y a des âmes sales paîtries de bouë & d'ordure, éprises du gain & de l'interêt, comme les belles âmes le sont de la gloire & de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquiescer ou de ne point perdre: curieuses & avides du denier-dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes sur le rabais, ou sur le décri des monnoies, enfoncées, & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes: ils ont de l'argent.

\* Commençons par excepter ces âmes nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent separer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis; & après cette précaution, disons

sons hardiment une chose triste & douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société & de bienveillance , qui nous aime , qui nous goûte , qui nous fait mille offres de services , & qui nous fert quelquefois ; qui n'ait en soi par l'attachement à son intérêt des dispositions très-proches à rompre avec nous , & à devenir notre ennemi.

\* Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses années son fonds & ses revenus , une fille naît dans quelque famille , s'éleve , croît , s'embellit , & entre dans sa seizième année : il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser , jeune , belle , spirituelle : cet homme sans naissance , sans esprit , & sans le moindre mérite est préféré à tous ses rivaux.

\* Le mariage qui devrait être à l'homme une source de tous les biens , lui est souvent par la disposition de sa fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude , au mensonge , & aux gains illicites : il se trou-

ve

332 LES CARACTÈRES  
ve entre la friponnerie , & l'indigen-  
ce , étrange situation !

Épouser une veuve en bon Fran-  
çois signifie faire sa fortune , il n'o-  
pere pas toujours ce qu'il signifie.

\* Celui qui n'a de partage avec  
ses freres que pour vivre à l'aise bon  
praticien , veut être Officier ; le  
simple Officier se fait Magistrat ; &  
le Magistrat veut présider : & ainsi  
de toutes les conditions, où les hom-  
mes languissent ferrez & indigens ,  
après avoir tenté au delà de leur for-  
tune , & forcé , pour ainsi dire , leur  
destinée , incapables tout à la fois de  
ne pas vouloir être riches , & de de-  
meurer riches.

\* Dîne bien , *Clearque* , soupe le  
soir , mets du bois au feu , achete un  
manteau , tapisse ta chambre , tu  
n'aimes point ton heritier , tu ne le  
connois point , tu n'en as point.

\* Jeune on conserve pour sa vieil-  
lesse : vieux on épargne pour la mort.  
L'heritier prodigue paye de superbes  
funerailles , & devore le reste.

\* L'avare dépense plus mort en  
un seul jour , qu'il ne faisoit vivant  
en dix années ; & son heritier plus  
en

en dix mois , qu'il n'a sù faire lui-même en toute sa vie.

CHAP.  
VI.

\* Ce que l'on prodigue , on l'ôte à son heritier : ce que l'on épargne fardidement , on se l'ôte à soi même. Le milieu est justice pour soi & pour les autres.

\* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres ; & reciproquement les peres à leurs enfans , sans le titre d'heritiers.

\* Triste condition de l'homme & qui dégoûte de la vie : il faut suer , veiller , fléchir , dépendre pour avoir un peu de fortune , ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt , est homme de bien.

\* Le caractère de celui qui veut heriter de quelqu'un , rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattez , mieux obéis , plus suivis , plus entourez , plus cultivez , plus ménagez , plus caresez de personne pendant notre vie , que de celui qui croit gagner à notre mort , & qui desire qu'elle arrive.

\* Tous les hommes par les postes differens , par les titres & par les successions



cessions se regardent comme héritiers les uns des autres, & cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur.

\* L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne, ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir : c'est en un mot un renversement de toutes les bienfaisances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je répons que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous, remportent  
sur

sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye* (d) & de leurs autres prosternations.

CHAP.  
VI.

\* Une tenuë d'Etats , ou les Chambres assemblées pour une affaire très-capitale , n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si sérieux , qu'une table de gens qui jouent un grand jeu ; une triste severité regne sur leurs visages : implacables l'un pour l'autre & irreconciliables ennemis pendant que la séance dure , ils ne reconnoissent plus ni liaisons , ni alliance , ni naissance , ni distinctions. Le Hazard seul , aveugle & farouche Divinité , préside au cercle , & y décide souverainement : ils l'honorent tous par un silence profond , & par une attention dont ils sont par tout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspenduës cedent à une seule : le Courtisan alors n'est ni doux , ni flatteur , ni complaisant , ni même devot.

\* L'on

(d) V. les Relations du Royaume de Siam.

\* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrez, la moindre trace de leur première condition. Ils perdent de vûe leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé, ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

\* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe & se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser & se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée, qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale & indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier, qui est an-

ancien , connu , pratiqué de tout  
 tems par ce genre d'hommes que  
 j'appelle des brelandiers. L'enseigne  
 est à leur porte , on y liroit presque ,  
*Ici l'on trompe de bonne foi* : car se  
 voudroient-ils donner pour irrepro-  
 chables ? Qui ne fait pas qu'entrer &  
 perdre dans ces maisons est une mê-  
 me chose ? Qu'ils trouvent donc sous  
 leur main autant de duppes qu'il en  
 faut pour leur subsistance , c'est ce  
 qui me passe.

\* Mille gens se ruinent au jeu &  
 vous disent froidement qu'ils ne sau-  
 roient se passer de jouer : quelle excu-  
 se ! y a-t-il une passion , quelque vio-  
 lente ou honteuse qu'elle soit , qui ne  
 pût tenir ce même langage ? seroit-  
 on reçu à dire qu'on ne peut se passer  
 de voler , d'assaffiner , de se précipi-  
 ter ? Un jeu effroyable , continuel ,  
 sans retenüe , sans bornes , où l'on  
 n'a en vüe que la ruine totale de son  
 adverfaire , où l'on est transporté du  
 desir du gain , desesperé sur la perte ,  
 consumé par l'avarice , où l'on expo-  
 se sur une carte ou à la fortune du  
 dé , la sienne propre , celle de sa fem-  
 me , & de ses enfans , est-ce une cho-

DES  
BIENS  
DE FOR-  
TUNE.

se qui soit permise ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.

\* Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens : le tems qui adoucit toutes les autres aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu, nous manque.

\* Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfans, ni sa femme.

\* Ni les troubles, *Zenobie*, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre  
une

une Nation puissante depuis la mort du Roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice, l'air y est sain & temperé, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du Couchant, les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pû choisir une plus belle demeure : la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent & qui coupent, qui vont & qui viennent; qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphyre : les gruës & les machines gémissent dans l'air, & font esperer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais achevé, & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine : employez-y l'or & tout l'art des plus excellens ouvriers : que les Phidias & les Zeuxis de votre siecle déployent toute leur science sur vos

plafonds & sur vos lambris : tracez-y de vastes & de délicieux jardins , dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos tresors & votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; & après que vous y aurez mis , Zenobie , la dernière main , quelqu'un de ces pastres qui habitent les sables voisins de Palmyre , devenu riche par les peages de vos rivieres , achetera un jour à deniers comptans cette Royale Maison , pour l'embellir , & la rendre plus digne de lui , & de sa fortune.

\* Ce Palais , ces meubles , ces jardins , ces belles eaux vous enchantent , & vous font récrier d'une première vûë sur une maison si délicieuse , & sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus , il n'en a pas jouï si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein , ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : les créanciers l'en ont chassé ; il a tourné  
la

la tête , & il l'a regardée de loin une dernière fois ; & il est mort de faiblesse.

CHAP.  
VI.

\* L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles , qu'elles n'étoient point. Le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens , les honneurs , les dignitez fondent sur elles à plusieurs reprises , elles nâgent dans la prospérité. *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères , a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut , que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie , c'a été de l'atteindre , & il l'a atteint. Étoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit , profonde capacité , étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus , elle se jouë ailleurs , & traite leur posterité comme leurs ancêtres.

\* La cause la plus immédiate de la ruine & de la déroute des personnes des deux conditions , de la robe & de

P 3 l'épée ,



l'épée, est que l'état seul, & non le bien, règle la dépense.

\* Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

\* *Giton* a le teint frais, le visage plein & les jouës pendantes, l'œil fixe & assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme & délibérée : il parle avec confiance, il fait repeter celui qui l'entretient, & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, & se mouche avec grand bruit : il crache fort loin, & il étérnuë fort haut : il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre, il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête & l'on s'arrête, il continuë de marcher & l'on marche, tous se reglent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler, on est de son avis, on croit  
les

les nouvelles qu'il débite. S'il s'affied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite & découvrir son front par fierté & par audace. Il est enjoué, grand fier, impatient, présomptueux, colere, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du tems : il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

*Thodon* a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre : il dort peu & d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il fait, ou de parler d'évenemens qui lui sont connus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits ser-

vices : il est complaisant , flatteur ,  
empressé : il est mystérieux sur ses  
affaires , quelquefois menteur , il est  
superstitieux , scrupuleux , timide : il  
marche doucement & legerement , il  
semble craindre de fouler la terre : il  
marche les yeux baissés , & il n'ose  
les lever sur ceux qui passent. Il n'est  
jamais du nombre de ceux qui for-  
ment un cercle pour discourir , il se  
met derrière celui qui parle , recueille  
furtivement ce qui se dit , & il se  
retire si on le regarde. Il n'occupe  
point de lieu , il ne tient point de  
place , il va les épaules serrées , le  
chapeau abaissé sur ses yeux pour  
n'être point vû , il se replie & se  
renferme dans son manteau : il n'y a  
point de rues ni de galeries si em-  
barassées & si remplies de monde ,  
où il ne trouve moyen de passer  
sans effort , & de se couler sans  
être apperçû. Si on le prie de s'af-  
seoir , il se met à peine sur le bord  
d'un siege : il parle bas dans la con-  
versation , & il articule mal : libre  
néanmoins sur les affaires publiques ,  
chagrin contre le siecle , mediocre-  
ment

ment prévenu des Ministres & du  
 Ministère. Il n'ouvre la bouche que  
 pour répondre : il touffe , il se mou-  
 che sous son chapeau , il crache  
 presque sur soi , & il attend qu'il  
 soit seul pour éternuer , ou si cela  
 lui arrive , c'est à l'insû de la com-  
 pagnie , il n'en coûte à personne ni  
 salut , ni compliment : il est pauvre,

CHAP.  
 VI.





## CHAPITRE VII.

### DE LA VILLE.

CHA.P.  
VII.

**L'**On se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage & se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûe l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

\* Tout le monde connoît cette  
(a) longue levée qui borne & qui referme.

(a) Le Faubourg ou la porte St. Bernard.

ferre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore ; & quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus.

\* Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la nécessité de la conversation, on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'approprier avec le public, & se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche négligemment la tête, l'on passe & l'on repasse.

\* La Ville est partagée en diverses societez, qui sont comme autant de

DE LA  
VILLE.

petites Républiques , qui ont leurs loix , leurs usages , leur jargon & leurs mots pour rire : tant que cet assemblage est dans sa force , & que l'entêtement subsiste , l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait , que ce qui part des siens , & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs : cela va jusques au mépris pour les gens qui ne font pas initiez dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit , que le hazard a porté au milieu d'eux , leur est étranger. Il se trouve là comme dans un pais lointain , dont il ne connoît ni les routes , ni la langue , ni les mœurs , ni la coûtume : il voit un peuple qui cause , bourdonne , parle à l'oreille , éclate de rire , & qui retombe ensuite dans un morne silence : il y perd son maintien , ne trouve pas où placer un seul mot , & n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine , & qui est comme le heros de la société : celui-ci s'est chargé de la joye des autres , & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui

qui n'est point de leurs plaisirs , la bande joyeuse ne peut comprendre , qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point , & paroisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni son ton de voix , ni son silence , ni sa taille , ni son visage , ni son habillement , ni son entrée , ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même coterie. Il y a toujours dès la première année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre. L'intérêt de la beauté , les incidens du jeu , l'extravagance des repas , qui modestes au commencement dégènerent bien-tôt en pyramides de viandes & en banquets somptueux , dérangent la République , & lui portent enfin le coup mortel : il n'est en fort peu de tems non plus parlé de cette Nation que des mouches de l'année passée.

\* Il y a dans la ville (b) la grande & la

(b) Les Officiers , les Conseillers , les Avocats & les Procureurs.



DE LA  
VILLE.

la petite robe ; & la première se venge sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle y essuie : de savoir quels sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un Corps considérable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier : il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égalier à la Magistrature, on ne lui cède qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole, & le mérite personnel balancent au moins les facs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a dû payer pour son Office.

\* Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer ? *vite*, prenez votre livre, ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé, ils diront, cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille

vaille jusques dans les ruës ou sur la route : apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, & rêver à rien très-profondément ; savoir à propos perdre le boire & le manger, ne faire qu'apparoître dans sa maison, s'évanouir & se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet ; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

\* Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats que les grands biens & les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres* : ils les imitent, ils se tiennent fort au dessus de la gravité de la robe, & se croient dispensés par leur âge & par leur fortune d'être sages & moderez. Ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étoient dûs ; & affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent

rient enfin selon leurs souhaits des copies fideles de très-méchans originaux.

\* Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce font deux hommes. Revenu chez soi il reprend ses mœurs, sa taille & son visage qu'il y avoit laissez : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête.

\* Les *Crispins* se cottisent & rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui avec un essain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jafon* qui se ruine, & avec *Thrason* qui veut se marier, & qui a confié (c).

\* J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes ; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche ; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure

(c) Déposé son argent au Tresor public pour une grande Charge.

dure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal, ils portent comme eux deux & une : ce ne sont pas des Fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en sont contents. On les voit sur les litres & sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pillier de leur haute Justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui meritoit le bannissement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les serrures, elles sont fermées sur les carosses : leurs livrées ne deshonnorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions, votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'acheve sur votre race : ceux qui ont vû votre grand-pere, qui lui ont parlé, sont vieux, & ne sauroient plus vivre long-tems : qui pourra dire comme eux, là il étaloit & vendoit très-cher.

Les Sannions & les Crispins veulent encore davantage que l'on dise  
d'eux

d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire : ils font un recit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre. Ils parlent jargon & mystere sur de certaines femmes, *ils ont reciproquement cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chauffe des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fournement, renouë ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien : il revient de nuit mouillé & recru sans avoir tué : il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*, il fait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se mêle avec  
les

les piqueurs, il a un cor. Il ne dit pas comme *Menalippe*, *ai-je du plaisir?* il croit en avoir, il oublie loix & procédure, c'est un *Hippolyte*: *Menandre* qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'hui son Rapporteur: le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave & capitale, il se fait entourer de ses confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les six chiens; l'heure presse, il acheve de leur parler des abois & de la curée, & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

\* Quel est l'égarement de certains particuliers, qui riches du negoce de leurs peres dont ils viennent de recevoir la succession, se moultent sur les Princes pour leur garde-robe & pour leur équipage, excitent par une dépense excessive & par un faste ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, &

DE LA VILLE. se ruinent ainsi à se faire moquer de foi.

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent ; c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne fait point dans l'Isle qu'*André* brille au Marais , & qu'il y dissipe son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de Citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui , *il est magnifique* , & qui lui tiendrait compte des régals qu'il fait à *Xante* & à *Ariston* , & des fêtes qu'il donne à *Elamire* : mais il se ruine obscurément. Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point , qu'il court à l'indigence ; & qu'aujourd'hui en carrosse , il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

\* *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme , il va tous les jours fort régulièrement à la belle  
Messe

Messe aux Feuillans ou aux Minimes : il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur lui au quartier de \*\* pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galant : il a lû Bergerac (*d*), des Marets (*e*), Lesclache, les Historiettes de Barbin, & quelques Recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours ; & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui & ce qu'il fit hier ; & il meurt ainsi après avoir vécu.

\* Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vû quelque part, de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres ; & je vais, s'il se peut, aider votre memoire : est-ce au Boulevard sur un strapontin, ou aux Thuilleries

(*d*) Cyrano.

(*e*) S. Soilin.



DE LA  
VILLE.

ries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comedie ? est-ce au Sermon, au Bal, à Rambouillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vû ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse execution, ou un feu de joye, il paroît à une fenêtré de l'Hôtel de Ville : si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut ; s'il se fait un carrouzel, le voilà entré, & placé sur l'amphitheâtre : si le Roi reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haye quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux Sermens des Liges Suisses, que celle du Chancelier & des Liges mêmes. C'est son visage que l'on voit aux Almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint Hubert*, le voilà à cheval : on parle d'un camp & d'une revûë, il est à Outils, il est à Acheres, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, & jusques au Fort de Bernardi. CHANLEY fait les marches, JACQUIER les vivres, DU METZ l'artillerie :

lerie : celui-ci voit , il a vieilli sous le Harnois en voyant , il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire , il ne fait rien de ce qu'il doit savoir , mais il a vû , dit-il , tout ce qu'on peut voir , il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la Ville ! Qui dira après lui , le Cours est fermé , on ne s'y promene point , le borbier de Vincennes est desséché & relevé , on n'y versera plus ? qui annoncera un concert , un beau salut , un prestige de la Foire ? qui vous avertira que Beaumanielle mourut hier , que Rochois est enrhumée & ne chantera de huit jours ? qui connoitra comme lui un bourgeois à ses armes & à ses livrées ? qui dira , *Scapin* porte des Fleurs de lys , & qui en fera plus édifié ? qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? qui fera mieux fourni de vaudevilles ? qui prêtera aux femmes les Annales galantes , & le Journal amoureux ? qui saura comme lui chanter à table tout un Dialogue de l'*Opera* & les fureurs de Roland dans une ruelle ? enfin puisqu'il

DE LA VILLE. qu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir?

\* *Theramene* étoit riche & avoit du mérite, il a hérité, il est donc très-riche & d'un très-grand mérite; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour époux. Il va de maisons en maisons faire espérer aux mères qu'il épousera; est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables; & à *Theramene* de faire ses déclarations. Il tient ici contre le Mortier, là il efface le Cavalier ou le Gentil-homme: un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu: on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite: combien de galans va-t-il mettre en déroute? quels bons partis ne fera-t-il pas manquer? pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouvantail de tous  
CEUX

ceux qui ont envie de l'être , & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur conſignation. On devroit proſcrire de tels perſonnages ſi heureux , ſi pécunieux d'une Ville bien policée ; ou condamner le ſexe ſous peine de folie ou d'indignité à ne les traiter pas mieux , que ſ'ils n'avoient que du mérite.

\* Paris pour l'ordinaire le ſonge de la Cour , ne fait pas toujours la contrefaire : il ne l'imité en aucune manière dans ces dehors agréables & careſſans que quelques Courtiſans & ſur tout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite , & qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ſes contrats ni de ſes ancêtres , elles le trouvent à la Cour , cela leur ſuffit , elles le ſouffrent , elles l'eſtiment : elles ne demandent pas ſ'il eſt venu en chaise ou à pied , ſ'il a une charge , une terre ou un équipage : comme elles regorgent de train , de ſplendeur & de dignitez , elles ſe délaſſent volontiers avec la Philoſophie ou la vertu. Une femme de Ville entend-elle le brouiſſement d'un carroſſe

DE LA  
VILLE.

qui s'arrête à sa porte, elle petille de goût & de complaisance pour qui-conque est dedans sans le connoître : mais si elle a vû de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que plusieurs rangs de clous parfaitement dorez l'ayent éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le Cavalier ou le Magistrat ! quelle charmante reception ne lui fera-t elle point ! ôtera-t elle les yeux de dessus lui ! Il ne perd rien auprès d'elle, on lui tient compte des doubles soupantes, & des ressorts qui le font rouler plus mollement, elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

\* Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossiereté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

\* La subtile invention de faire de magnifiques presens de nôces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espee !

\* L'u-

\* L'utile & la louable pratique, de perdre en frais de nûces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement de choses superfluës, & de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles & la toilette !

CHAP.  
VII.

\* Le bel & le judicieux usage, que celui qui préférant une sorte d'effronterie aux bienséances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe, qui connus ou inconnus accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t-il à une telle coutume pour être entièrement bizarre & incompréhensible, que d'être lûë dans quelque Relation de la Mingrelie ?

\* Penible coutume, asservissement incommode ! se chercher incessamment les uns les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer ; ne se rencontrer que pour se dire des

DE LA  
VILLE.

riens , que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite , & dont il importe peu que l'on soit instruite ; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir ; ne sortir de chez soi l'après-dinée que pour y rentrer le soir , fort satisfaite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suisses , une femme que l'on connoît à peine , & une autre que l'on n'aime gueres. Qui considereroit bien le prix du tems , & combien sa perte est irréparable , pleurerait amèrement sur de si grandes miseres.

\* On s'éleve à la Ville dans une indifférence grossiere des choses rurales & champêtres ; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin , & le bled froment d'avec les seigles , & l'un ou l'autre d'avec le méteil , on se contente de se nourrir & de s'habiller. Ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois ni de guerets , ni de baliveaux , ni de provins , ni de regains , si vous voulez être entendu , ces termes pour eux ne sont pas François : parlez aux uns d'aunage , de tarif ou de sol pour livre , & aux autres de voye  
d'ap-

d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins spécieux, ils ignorent la nature, les commencemens, les progrès, les dons & les largesses : leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens. Il n'y a si vil Praticien qui au fond de son étude sombre & enfumée, & l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au Laboureur, qui jouit du Ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, & qui fait de riches moissons : & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels tems, où il n'y avoit encore ni Offices ni Commissions, ni Présidens ni Procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe, du Parquet & de la Buvette.

\* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même contre le vent, la pluye, la pou-



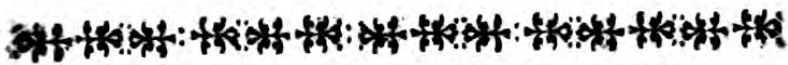
DE LA  
VILLE.

dre & le soleil, que le Bourgeois fait à Paris se faire mener par toute la Ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne fa-voient point encore se priver du ne-cessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies & se chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne sortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carosse : ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour mar-cher, & ils marchaient. Ils se con-servoient propres quand il faisoit sec, & dans un tems humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues & les carre-fours, que le chasseur de traverser un gueret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée : on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hom-mes à une litière ; il y avoit même plusieurs Magistrats qui alloient à pied à la Chambre, ou aux Enquê-tres d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Ca-pitole. L'étain dans ce tems brilloit  
sur

sur les tables & sur les buffets , comme le fer & le cuivre dans les foyers : l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes , on mettoit celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres , ils savoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princesses : mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans , contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dépense étoit proportionnée à leur recette : leurs livrées , leurs équipages , leurs meubles , leur table , leurs maisons de la Ville & de la Campagne , tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition. Il y avoit entr'eux des distinctions exterieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magistrat , & le roturier ou le simple valet pour le Gentilhomme. Moins appliquez à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir , ils le laissoient

DE LA VILLE. entier à leurs héritiers, & passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare* : ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur économie & par leur modestie que de leurs revenus & de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.





## CHAPITRE VIII.

### DE LA COUR.

**L**E reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne fait pas la Cour : ils n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

CHAP.  
VIII,

\* Un homme qui fait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage, il est profond, impénétrable : il dissimule les mauvais offices, sôurit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, & la vertu.

\* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on

Q5 les

les regarde ; de même qui peut définir la Cour ?

\* Se dérober à la Cour un seul moment , c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vûë le matin , la voit le soir , pour la reconnoître le lendemain ; ou afin que lui-même y soit connu.

\* L'on est petit à la Cour , & quelque vanité que l'on ait , on s'y trouve tel : mais le mal est commun , & les Grands mêmes y sont petits.

\* La Province est l'endroit d'où la Cour , comme dans son point de vûë , paroît une chose admirable : si l'on s'en approche , les agrémens diminuent comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

\* L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre , dans des cours ou sur l'escalier.

\* La Cour ne rend pas content , elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

\* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour : il découvre en y entrant , comme un nouveau monde  
qui

qui lui étoit inconnu , où il voit re-  
gner également le vice & la politesse,  
& où tout lui est utile , le bon & le  
mauvais.

CHAP.  
VIII.

\* La Cour est comme un édifice  
bâti de marbre , je veux dire qu'elle  
est composée d'hommes fort durs ,  
mais fort polis.

\* L'on va quelquefois à la Cour  
pour en revenir , & se faire par là res-  
pecter du noble de sa Province , ou  
de son Diocésain.

\* Le Brodeur & le Confisseur se-  
roient superflus & ne feroient qu'une  
montre inutile , si l'on étoit modeste  
& sobre : les Cours seroient désertes ,  
& les Rois presque seuls , si l'on étoit  
guéri de la vanité & de l'interêt. Les  
hommes veulent être esclaves quelque  
part , & puiser là de quoi dominer  
ailleurs. Il semble qu'on livre en gros  
aux premiers de la Cour l'air de hau-  
teur , de fierté & de commandement ,  
afin qu'ils le distribuent en détail dans  
les Provinces : ils font précisément  
comme on leur fait , vrais singes de  
la Royauté.

\* Il n'y a rien qui enlaidisse cer-  
tains Courtisans comme la présence

DE LA  
COUR.

du Prince, à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterez, & leur contenance est avilie. Les gens fiers & superbes sont les plus défauts, car ils perdent plus de leur : celui qui est honnête & modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

\* L'air de Cour est contagieux, il se prend à V\*\* , comme l'accent Normand à Rouen ou à Falaise : on l'entrevoit en des Fourriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie : l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès. Un homme d'un génie élevé & d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre : il l'acquiert sans réflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

\* N\*\* arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, & il n'entre qu'avec la foule.

\* Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers & hardis, d'un

d'un caractère libre & familier ; qui se produisent eux-mêmes , protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres , & qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique , ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la foule , & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince , à qui le Courtisan les voit parler , pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû. Ils ont cela de commode pour les Grands , qu'ils en font soufferts sans conséquence , & congédiez de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches & décréitez ; & le monde qu'ils viennent de tromper , est encore prêt d'être trompé par d'autres.

\* Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que legerement , qui marchent des épaules , & qui se rengorgent comme une femme : ils vous interrogent sans vous regarder , ils parlent d'un ton élevé , & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent presens. Ils s'arrêtent , & on les entoure : ils ont la parole , président au cercle , & persistent



DE LA  
COUR.

dans cette hauteur ridicule & contrefaite , jusqu'à ce qu'il survienne un Grand , qui la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les reduit à leur naturel qui est moins mauvais.

\* Les Cours ne sauroient se passer d'une certaine espece de Courtisans , hommes flatteurs , complaisans , insinuan , dévouez aux femmes , dont ils ménagent les plaisirs , étudient les foibles , & flattent toutes les passions : ils leur soufflent à l'oreille des grossieretez , leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables , devinent leurs chagrins , leurs maladies , & fixent leurs couches : ils font les modes , raffinent sur le luxe & sur la dépense , & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits , en meubles & en équipages : ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention & la richesse , & ils n'habitent d'anciens Palais qu'après les avoir renouvellez & embellis. Ils mangent délicatement & avec réflexion , il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent , & dont ils ne puissent ren-

rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus : ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénètrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire voir : ceux-ci avec de longs services, bien des playes sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignitez, ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, sont de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, & sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une Cour : ils embrassent, ils sont embrassés : ils rient, ils éclatent, ils sont plaisans, ils font des contes : personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, & qui sont sans conséquence.

\* Ne

\* Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre*, qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, & que seuls aussi ils en doivent répondre : l'un a du moins les affaires de terre, & l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes & arrêtés : qui même les a vus marcher ? On les voit courir, parler en courant, & vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent & ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démontreriez leur machine : ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le tems de respirer & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire ; qu'ils peuvent demeurer avec vous & long tems, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précèdent, ils se lancent  
impés

impétueusement dans la foule des Courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril : leur profession est d'être vûs & revûs ; & ils ne se couchent jamais sans s'être acquitez d'un emploi si serieux & si utile à la République. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifferentes , & ils savent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillez & alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir , un peu entreprenans , legers & précipitez , le dirai-je , ils portent au vent , attelez tous deux au char de la fortune , & tous deux fort éloignez de s'y voir assis.

\* Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter , il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS , aux ROHANS , aux FOIX , aux CHASTILLONS , aux MONTMORENGIS.

DE LA COUR. CUIS, & s'il se peut, AUX PRINCES DU SANG ; ne parler que de Dues, de Cardinaux & de Ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'Oriflamme & pour les Croisades, avoir des salles parées d'arbres genealogiques, d'écussons chargez de seize quartiers, & de tableaux de ses ancêtres & des alliez de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis ; dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom & mes armes* ; dire de celui-ci, qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là, qu'elle n'est pas Demoiselle ; ou si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander, s'il est Gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contretens, mais il les laissera rire : d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la Maison regnante, & à force de le dire, il fera crû.

\* C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

\* L'on

\* L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'interêt : c'est ce que l'on digere le matin & le soir, le jour & la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense , que l'on parle , que l'on se tait , que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns , & qu'on néglige les autres , que l'on monte & que l'on descend ; c'est sur cette regle que l'on mesure ses soins , ses complaisances , son estime , son indifférence , son mépris. Quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la moderation & la sagesse , un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avarés , les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche , où tout se remuë , & de ne pas courir où les autres courent ? On croit même être responsable à soi-même de son élévation & de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la Cour , est censé de ne l'avoir pas dû faire , on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit , ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans récom-

DE LA  
COUR.

compenses ? question si épineuse ; si embarrassée , & d'une si pénible décision , qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oui & sur le non , & meurent dans le doute.

\* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

\* Celui qui voit loin derrière soi un homme de son tems & de sa condition , avec qui il est venu à la Cour la première fois , s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite , & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin , ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même , & de ceux qui l'avoient devancé.

\* C'est beaucoup tirer de notre ami , si ayant monté à une grande faveur , il est encore un homme de notre connoissance.

\* Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échape , s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin , s'il a les yeux

ou-

ouverts sur tout ce qui vague, poste, Abbaie, pour les demander & les obtenir, & qu'il soit muni de pensions, de brevets & de survivances, vous lui reprochez son avidité & son ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses creatures, & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on desespere par la mediocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succeder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

\* Il ne faut rien exagerer, ni dire des Cours le mal qui n'y est point :  
l'on



DE LA  
COUR.

l'on n'y attende rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense, on ne l'y méprise pas toujours: quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie; & c'est là où l'on fait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

\* Il est difficile à la Cour, que de toutes les pieces que l'on employe à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux: l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point, l'autre parle mollement: il échape à un troisième de parler contre mes interêts & contre ses intentions: à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté & la prudence: tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin: on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçu des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit

droit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

\* Les Courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offie d'appuyer; parce que jugeant des autres par soi même, on espere que nul n'entamera, & qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer: c'est une maniere douce & polie de refuser son crédit, ses offices & sa médiation à qui en a besoin.

\* Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, & qui au lever ou à la Messe  
évi-

DE LA  
COUR.

évitent vos yeux & votre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtisans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

\* Je vois un homme entouré & suivi, mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur : celui-ci est embrassé & caressé, même des Grands, mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant & éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, & qui soit recherché.

\* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a au dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage, l'envie, la jalousie.

lousie parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-Dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ses portraits : il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'ou la bassesse & la complaisance viennent de le porter, il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entièrement déchu, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dé-

DE LA  
COUR.

vouez à la fureur d'en dire du bien.

\* Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat , qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

\* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

\* Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux , ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous & s'en dégoûtent.

\* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons , la premiere afin qu'il apprenne que nous difons du bien de lui ; la seconde afin qu'il en dise de nous.

\* Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances , qu'il est embarrassant de ne les point faire.

\* Il y a des gens à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme ; ce n'est ni *Rousseau*, ni un (b) *Fabri* ;

(b) Brûlé il y a vingt ans.

*Bri*, ni *la Couture* ; ils ne pourroient le méconnoître.

CHAP.  
VIII.

\* L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

\* Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux Favoris, uniquement attaché à votre maître, & à votre devoir ; vous êtes perdu.

\* On n'est point effronté par choix, mais par complexion ; c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre ; c'est une leçon assez inutile que de lui dire, soyez effronté, & vous réussirez : une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, & le feroit échouer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une vraie & naïve impudence pour réussir.

\* On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande & on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir

R 2

dé-

demandé, & dans le tems que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente, & qui ne trompe personne.

\* On fait sa brigade pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, & l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer, les autres appuyer : l'amorce est déjà conduite, & la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lorsqu'on le tire de sa Terre ou de son Gouvernement pour l'y faire asseoir ? Artifice grossier, finesse usée, & dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le public, & lui dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

Les hommes ne veulent pas que l'on découvire les vues qu'ils ont  
sur

Sur leur fortune, ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusez; & s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crûs dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales: ils se trouvent parez tout à la-fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on merite; ou d'y être placé sans le mériter!

Quelques grandes difficultez qu'il y ait à se placer à la Cour, il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi; pourquoi a-t-il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu?

L'on se présente encore pour les Charges de ville, l'on postule une place dans l'Academie Françoise; l'on demandoit le Consulat: quelle moindre raison y auroit-il de travail-



DE LA  
COUR.

ler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystère & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance, d'y servir sa patrie, son Prince, la République.

\* Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon Gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son défintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort & le plus pénible est de donner, que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne faisoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-tems prier, qu'ils donnoient si séchement, & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si désagréables,

bles, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

\* L'on remarque dans les Cours des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : gouvernement, charge, benefice, tout leur convient : ils se font si bien ajustez, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies* : ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe ? Si vous demandez que font ces gens à la Cour, ils reçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser, ferrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

\* *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'une autre son habit : il masque toute l'année, quoiqu'à visage découvert : il paroît à la Cour, à la Ville, ailleurs, toujours sous un certain nom & sous le même déguisement. On le reconnoît ; & on fait quel il est à son visage.

\* Il y a pour arriver aux Dignitez ce qu'on appelle la grande voye ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

\* L'on court les malheureux pour les envisager, l'on se range en haye, ou l'on se place aux fenêtrés pour observer les traits, & la contenance d'un homme qui est condamné, & qui fait qu'il va mourir : Vaine, maligne, inhumaine curiosité ! Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, & il seroit établi, qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-là du moins en un sujet noble : voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, & qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modestie, combien il est content & pénétré de soi-même : voyez quelle serenité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur & sur son visage ; comme il ne songe plus  
qu'à

qu'à vivre & à avoir de la santé, comme ensuite sa joye lui échappe & ne peut plus se dissimuler; comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid & sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux, il ne leur répond pas, il ne les voit pas: les embrassemens & les caresses des Grands qu'il ne voit plus de si loin, achevent de lui nuire, il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte aliénation. Vous voulez être heureux, vous desirez des graces, que de choses pour vous à éviter!

\* Un homme qui vient d'être placé, ne se sert plus de sa Raison & de son esprit pour regler sa conduite & ses dehors à l'égard des autres: il emprunte sa regle de son poste & de son état: de là l'oubli, la fierté; l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

\* *Theonas* Abbé depuis trente ans se lassoit de l'être, on a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine. Et parce que les grandes Fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa

DE LA  
COUR.

fortune, il murmuroit contre le tems present, trouvoit l'État mal gouverné, & n'en prédisoit rien que de finistre : convenant en son cœur que le merite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti & renoncé à la Prélatiure, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché : rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'ils me feront Archevêque.

\* Il faut des fripons à la Cour auprès des Grands, & des Ministres, même les mieux intentionnez, mais l'usage en est délicat, & il faut savoir les mettre en œuvre : il y a des tems & des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualitez toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

\* Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'eslongner des petits, voire*

voire de ses pareils , & iceulx vilainer  
& despriser , s'accointer de grands &  
puissans en tous biens & chevances , &  
en cette leur cointise & privauté estre  
de tous ébats , gabs , mommeries , &  
vilaines besoignes ; estre eshonté , saf-  
franier & sans point de vergogne ; en-  
durer brocards & gaufferies de tous  
chacuns , sans pour ce feindre de  
cheminer en avant , & à tout son  
entregent , engendre heur & fortu-  
ne.

\* Jeunesse du Prince , source des  
belles fortunes.

Timante toujours le même , & sans  
rien perdre de ce merite qui lui a  
attiré la premiere fois de la réputa-  
tion & des récompenses , ne laissoit  
pas de dégénerer dans l'esprit des  
Courtisans : ils étoient las de l'esti-  
mer , ils le saluoient froidement , ils  
ne lui soûrioient plus ; ils commen-  
çoient à ne le plus joindre , ils ne  
l'embrassoient plus , ils ne le ti-  
roient plus à l'écart pour lui par-  
ler mysterieusement d'une chose indif-  
ferente , ils n'avoient plus rien à lui  
dire. Il lui falloit cette pension ou  
ce nouveau poste dont il vient d'é-

tre honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur memoire, & en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens, & encore mieux.

\* Que d'amis, que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du voisinage : les autres feuilletent leur genealogie, remontent jusqu'à un trisayeul, rappellent le côté paternel & le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami, & je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche.* Hommes vains & dévouez à la fortune, fades Courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours ? Est-il devenu depuis ce tems plus homme de bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire ? Attendez-vous cette circonstance pour le mieux connoître ?

\* Ce qui me soutient & me rassure contre les petits dédains que j'es-

j'effuye quelquefois des Grands & de mes égaux , c'est que je me dis à moi-même , ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune , & ils ont raison , elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute , si j'étois Ministre.

Dois-je bien-tôt être en place , le fait-il , est-ce en lui un pressentiment ? il me prévient , il me salue.

\* Celui qui dit , *Je dînai hier à Tibur , ou j'y soupe ce soir* , qui le repete , qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations , qui dit , *Plancus me demandoit. . . Je disois à Plancus. . .* Celui-là même apprend dans ce moment que son Heros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire ; il part de la maison , il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques , accuse le mort , décrie sa conduite , dénigre son Consulat , lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde , ne lui passe point une memoire heureuse , lui refuse l'éloge d'un homme sévere & laborieux , ne lui fait pas l'honneur de



DE LA  
COUR.

lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

\* Un homme de merite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connoître & pour juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

\* *Theodote* avec un habit austere à un visage comique & d'un homme qui entre sur la Scene: sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage: il est fin, *cauteleux*, doucereux, mystereux, il s'approche de vous, & il vous dit à l'oreille, *Voilà un beau tems, voilà un beau dégel*. S'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, & celles même qui ne conviennent gueres qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de *Theodote* pour  
une

une affaire de rien , & qui ne mérite pas qu'on s'en remuë , il la traite sérieusement & comme quelque chose qui est capital , il agit , il s'empresse , il la fait réussir : le voilà qui respire & qui se repose , & il a raison , elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrez , enforcelez de la faveur : ils y pensent le jour , ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un Ministre & ils en descendent , ils sortent de son antichambre & ils y rentrent , ils n'ont rien à lui dire & ils lui parlent , ils lui parlent une seconde fois , les voilà contens , ils lui ont parlé. Pressez-les , tordez-les , ils dégouttent l'orgueil , l'arrogance , la présomption : vous leur adressez la parole , ils ne vous répondent point , ils ne vous connoissent point , ils ont les yeux égarés & l'esprit aliéné : c'est à leurs parens à en prendre soin & à les renfermer , de peur que leur folie ne devienne fureur , & que le monde n'en souffre. Theodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperduëment , mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret ,  
il

DE LA  
COUR.

il la cultive , il la sert mystérieusement : il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention , il s'offre à eux , il s'intrigue pour eux , il leur sacrifie fourdement mérite , alliance , amitié , engagement , reconnoissance. Si la place d'un CASSINI devenoit vacante , & que le Suisse ou le Postillon du favori s'avisât de la demander , il appuyeroit sa demande , il le jugeroit digne de cette place , il le trouveroit capable d'observer & de calculer , de parler de Parelies & de Parallaxes. Si vous demandiez de Theodote s'il est Auteur ou plagiaire , original ou copiste , je vous donnerois ses ouvrages , & je vous dirois , lisez & jugez : mais s'il est dévot ou courtisan , qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire. Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui , Theodote , j'ai observé le point de votre naissance , vous serez placé , & bien-tôt , ne veillez plus , n'imprimez plus , le public vous demande quartier.

\* N'esperez plus de candeur , de  
fran.

franchise , d'équité , de bons offices , de service , de bien-veillance , de générosité , de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque tems livré à la Cour , & qui secrettement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son vilage , à ses entretiens ? il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons , de fourbes , de fots & d'impertinens. Celui dont il lui échaperoit de dire ce qu'il en pense , est celui-là même qui venant à le savoir , l'empêcheroit de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde , il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul , il veut persuader qu'il en veut à tous , afin que tous lui en fassent , ou que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas sincere , il ne souffre pas que personne le soit ; la verité blesse son oreille ; il est froid & indifférent sur les observations que l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan ; & parce qu'il les a entenduës , il s'en croit complice & responsable. Tyran de la société & martyr de son ambition , il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses discours.

DE LA COUR. cours, une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, & des distractions fréquentes : il a une profusion, le dirai-je, des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui est en faveur, & pour tout autre une secheresse de pulmonique : il a des formules de complimens differens pour l'entrée & pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; & il n'y a personne de ceux qui se payent de mines & de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons & des créatures : il est médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour : il fait où il faut se placer pour être vu : il fait vous embrasser, prendre part à votre joye, vous faire coup sur coup des questions empesées sur votre santé, sur vos affaires ; & pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il

Si il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il fait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance, il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le Favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, & fait le mystérieux sur ce qu'il fait de plus important, & plus volontiers encore sur ce qu'il ne fait point.

\* Il y a un país où les joyes sont visibles, mais fausses, & les chagrins cachez, mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats & les applaudissemens aux Théâtres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chasse, les balets, les carrouzels couvrissent tant d'inquiétudes, de soins & de divers intérêts, tant de craintes, & d'esperances, des passions si vives, & des affaires si sérieuses ?

\* La vie de la Cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pieces & les batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hazarder quel-

quelquefois , & jouer de caprice ; & après toutes ses rêveries & toutes ses mesures on est échec , quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien , on va à dame , & l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte , ou le plus heureux.

\* Les rouës , les ressorts , les mouvemens font cachez , rien ne paroît d'une montre que son aiguille , qui insensiblement s'avance & acheve son tour : image du Courtisan d'autant plus parfaite , qu'après avoir fait assez de chemin , il revient au même point d'où il est parti.

\* Les deux tiers de ma vie font écoulez , pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne merite point ni le tourment que je me donne , ni les petitesse où je me surpris , ni les humiliations , ni les hontes que j'esfuye : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous disparoîtrons , moi qui suis si peu de chose , & ceux que je contemplois si avidement , & de qui j'esperois toute ma grandeur ; le meilleur de tous les biens,

biens , s'il y a des biens , c'est le repos , la retraite , & un endroit qui soit son domaine. N \* \* a pensé cela dans sa disgrâce , & l'a oublié dans la prospérité.

\* Un noble , s'il vit chez lui dans sa Province , il vit libre , mais sans appui ; s'il vit à la Cour , il est protégé , mais il est esclave , cela se compense.

\* *Xantippe* au fond de sa Province , sous un vieux toit , & dans un mauvais lit a rêvé pendant la nuit qu'il voyoit le Prince , qu'il lui parloit , & qu'il en ressentoit une extrême joie : il a été triste à son réveil : il a conté son songe , & il a dit , quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! *Xantippe* a continué de vivre , il est venu à la Cour , il a vû le Prince , il lui a parlé ; & il a été plus loin que son songe , il est favori.

\* Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu , si ce n'est un Courtisan plus assidu ?

\* L'esclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

\* Mille



DE LA  
COUR.

\* Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en sauroit voir mille à la fois ; & s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux !

\* De tous ceux qui s'empresfient auprès des Grands & qui leur font la Cour, un petit nombre les recherche par des vûes d'ambition & d'interêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sottise impatience de se faire voir.

\* Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables ; les voilà réunies : & où la Religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'interêt s'en joue, & le fait sans peine.

\* L'on parle d'une région où les vieillards sont galans, polis & civils, les jeunes gens au contraire durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir : ils leur préfèrent des repas, des viandes, & des amours ridicules. Celui-là chez

eux est sobre & modéré, qui ne s'enyvre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du pais précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croyent servir à les rendre belles ; leur coûtume est de peindre leurs lèvres, leurs jouës, leurs sourcils, & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu

&amp;

DE LA  
COUR,

& leur Roi : les Grands de la Nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise. Il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre celebre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrez & redoutables. Les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mysteres, & les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination ; car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du pais le nomment \* \* \* ; il est à quelque quarante-huit degrez d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieuës de mer des Iroquois & des Hurons.

\* Qui considerera que le visage du Prince fait toute la felicité du Courtisan, qu'il s'occupe & se remplit pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment

ment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

\* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes ; c'est leur affaire, ils ont des inferieurs : les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

\* Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse ? elle peut, & elle fait : ou du moins quand elle fauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

\* Foibles hommes ! un Grand dit de *Timagene* votre ami qu'il est un sot, & il se trompe : je ne demande pas que vous repliquiez qu'il est homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur : vous lui avez vû faire une belle action, rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vû faire.

\* Qui fait parler aux Rois, c'est

DE LA  
COUR.

peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan. Une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans sa memoire, & quelquefois jusques dans son cœur, il est impossible de la r'avoir : tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remede, qui est de nous instruire par notre faute, & de souffrir la peine de notre legereté : mais si c'est contre quelque autre, quel abattement, quel repentir ! Y a-t-il une regle plus utile contre un si dangereux inconvenient, que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions & les mesures dont on parle de soi ?

\* Diseurs de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été

été dit. Ceux qui nuisent à la réputation, ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

CHAP.  
VIII.

\* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un Magazin, & dont l'on se fert pour se féliciter les uns les autres sur les événemens. Bien qu'elles se disent souvent sans affection, & qu'elles soient reçues sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant guères compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux, de se contenter des apparences.

\* Avec cinq ou six termes de l'art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chère : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir & à manger : l'on impose à ses semblables, & l'on se trompe soi-même.

S 2

\* La

DE LA  
COUR.

\* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au mérite. Ils savent entrer & sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long-tems soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste & d'un sourire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur, si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

\* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident, ils en sont les premiers surpris & consternez : ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit, ils hazardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matiere qui puisse s'offrir, & sans nul discernement des per-

Personnes qui les écoutent : ajouteraï-je qu'ils épouvantent , ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaïses , il est vrai du moins qu'ils deshonnorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élévation.

\* Comment nommerai-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les fots ? je sai du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse , que de faire penser de soi , que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne , ni une trop mauvaise qualité : elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse , & peut-être , où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie , de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse , c'est fourberie.



Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

\* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit, j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende, & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre: cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement: Je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent: je vous dis moi que j'y vois clair, & que j'y comprends tout: ils se font parler.

\* Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, & qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

\* Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son

son esprit de se trouver la duppe de plus fots que soi.

\* Il y a quelques rencontres dans la vie, où la verité & la simplicité sont le meilleur manége du monde.

\* Etes-vous en faveur, tout manége est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous menent au terme : autrement tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

\* Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain tems, ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

\* Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au-dessus de l'intrigue & de la cabale, & que l'on ne fau- roit s'y assujettir ; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute réputation par d'autres che- mins.

\* Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, & un mérite très- accompli, n'appréhendez pas, ô Ari-

*stide*, de tomber à la Cour, ou de perdre la faveur des Grands, pendant tout le tems qu'ils auront besoin de vous.

\* Qu'un Favori s'observe de fort près, car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, & je penserai vrai.

\* L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgrâce ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honnête homme.

\* L'on contemple dans les Cours de certaines gens, & l'on voit bien à leurs discours & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-peres, ni à leurs petits-fils : le présent est pour eux; ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

\* *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non,

il

Il lui manque le vrai-semblable. Il n'a point eu d'avantures, il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais; que dis-je, on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait : l'extrême & le mediocre lui sont connus : il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort sérieusement qui étoient en lui : il a dit de soi, *J'ai de l'esprit, j'ai du courage*, & tous ont dit après lui, *Il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'heroïque ont été employez à son éloge; & tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé : une énigme, une question presqu'indécise.

\* La faveur met l'homme au dessus de ses égaux; & sa chute, au dessous.

DE LA  
COUR.

\* Celui qui un beau jour fait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

\* Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre & les mêmes décorations ; ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grace reçue, ou ce qui s'attriste & se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles, ils s'évanouiront à leur tour, & ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place : quel fonds à faire sur un personnage de Comédie !

\* Qui a vû la Cour, a vû du monde ce qui est le plus beau, le plus spécieux & le plus orné : qui méprise la Cour après l'avoir vûe, méprise le monde.

\* La

\* La Ville dégoûte de la Province :  
la Cour détrompe de la Ville, & gué-  
rit de la Cour.

CHAP.  
VIII.

Un esprit sain puise à la Cour le  
goût de la solitude & de la retraite.





## C H A P I T R E I X.

## D E S G R A N D S.

CHAP.  
IX.

**L**A prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle ; & l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs manières si general, que s'ils s'avisent d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

\* Si vous êtes né vicieux, ô *Theagene*, je vous plains : si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, & qui se vantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, temperant, modeste, civil, généreux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les regles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déreglemens, leurs vices ;

Es, & leur folie, quand ils auront par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous cherriiez : ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes.

\* L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous, & leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

\* Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.



DES  
GRANDS.

\* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne feroit guères plus desirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question, mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, & qui y demeure, jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, & les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer & de commander, & ceux-ci sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir : les Grands sont entourez, saluez, respectez : les petits entourent, saluent, se prosternent ; & tous sont contents.

\* Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les dispense si fort de tenir les  
bel-

belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

\* Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses esperances, & obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

\* Je ne sai, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité & de l'attachement pour son maître, & il en est mediocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté : expliquez-vous, est-ce *Philante*, ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez?

\* Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

\* Qui peut dire pourquoi quelques uns ont le gros lot ou quelques autres la faveur des Grands?

\* Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la per-

DES  
GRANDS.

perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, & dont ils ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La première chose que la flatterie fait faire après la mort de ces hommes uniques, & qui ne se réparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très-exempts : elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts, & ce stîle sert aux Princes à se consoler du grand & de l'excellent par le médiocre.

\* Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la Grandeur : les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

\* Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressez, intriguans, aventuriers, esprits dangereux & nuisibles ; & que je considère d'autre  
part

part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardez comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisième chose.

\* *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

La regle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

\* Quelle est l'incurable maladie de *Theophile* ? elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point, il a voulu, il veut, & il voudra gouverner les Grands : la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits : est-ce en lui zele du prochain ? est-ce habitude ? est-ce une excessive opi-

DES  
GRANDS.

opinion de soi-même ? Il n'y a point de Palais où il ne s'infinuë : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête , il passe à une embrasure ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé , & long-tems & avec action , pour avoir audience , pour être vû. Il entre dans le secret des familles , il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux : il prévient , il s'offre , il se fait de fête , il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son tems ou son ambition , que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte , & dont il se charge plus volontiers. Il écoute , il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue , de médiation ou de manége : à peine un Grand est-il débarqué , qu'il l'empoigne & s'en fait : on entend plutôt dire à Theophile , qu'il le gouverne , qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

\* Une froideur ou une incivilité  
qui

qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous, nous les fait hair, mais un salut ou un sourire nous les recon-  
cilie.

\* Il y a des hommes superbes que l'élevation de leurs rivaux humilie & apprivoise, ils en viennent par cette disgrâce jusqu'à rendre le salut : mais le tems qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

\* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifferens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, & tempere leur vanité. De même les Princes louez sans fin & sans relâche des Grands ou des Courtisans, en feroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent.

\* Les Grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûes à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit,  
&

DES & peut-être d'une conduite plus dé-  
GRANDS. licate ne nous est pas toujours venu  
de leur fond. Ils ont de grands do-  
maines , & une longue suite d'An-  
cêtres , cela ne leur peut être con-  
testé.

\* Avez - vous de l'esprit , de la  
grandeur , de l'habileté , du goût ,  
du discernement ? en croirai-je la pré-  
vention & la flatterie qui publient  
hardiment votre mérite ? elles me  
sont suspectes , je les récuse. Me  
laisserai-je éblouir par un air de ca-  
pacité ou de hauteur , qui vous met  
au dessus de tout ce qui se fait , de  
ce qui se dit , & de ce qui s'écrit ,  
qui vous rend sec sur les louanges , &  
empêche qu'on ne puisse arracher de  
vous la moindre approbation ? je con-  
clus de là plus naturellement , que  
vous avez de la faveur , du crédit  
& de grandes richesses. Quel moyen  
de vous définir , *Telephon* ? on n'ap-  
proche de vous que comme du feu ;  
& dans une certaine distance , & il  
faudroit vous développer , vous ma-  
nier , vous confronter avec vos pareils ,  
pour porter de vous un jugement  
sain & raisonnable : votre homme de  
con-

Confiance , qui est dans votre familiarité , dont vous prenez conseil , pour qui vous quittez *Socrate & Aristote* , avec qui vous riez , & qui rit plus haut que vous , *Dave* enfin m'est très-connu ; seroit-ce assez pour vous bien connoître ?

CHAP.  
IX.

\* Il y en a de tels , que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes & se connoître eux-mêmes , ils auroient honte de primer.

\* S'il y a peu d'excellens Orateurs , y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre ? S'il n'y a pas assez de bons Ecrivains , où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois , & de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens , s'ils agissent selon leurs vûes & leurs lumieres , sont-ils aimez , sont-ils estimez autant qu'ils le meritent ? sont-ils louez de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent , il suffit : on les censure s'ils échouent , & on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit



DES  
GRANDS.

roit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin & sa jalousie regardez des Grands ou des Puissans comme inévitables , les ont conduits insensiblement à le compter pour rien , & à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises , à s'en faire même une règle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres , lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les Grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font , & par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité , de leur pauvreté , & de leur infortune ; ou du moins ils leur paroissent tels.

\* C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu : quel moyen encore de s'appeller Pierre , Jean , Jacques , comme le Marchand ou le Laboureur : évitons d'avoir rien de commun avec la multitude : affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent : qu'elle s'approprie les douze Apôtres, leurs disciples, les premiers Martyrs ( telles gens , tels Patrons ) qu'elle voye avec plaisir re-  
venir

venir toutes les années ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César, & de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des Paladins, & le Roman n'a point de Heros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-Dieux; sous ceux même de Phœbus & de Diane: & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

\* Pendant que les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux interêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'économie & la science d'un pere de famille, & qu'ils se louent eux mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir & maîtriser par des Intendans, qu'ils se contentent d'être gourmets ou coteaux, d'aller chez

*Thais*

DES  
GRANDS. *Ibais* ou chez *Phryné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Befançon, ou à Philisbourg : des Citoyens s'instruisent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, savent le fort & le foible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics. Les Grands qui les dédaignoient, les réverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

\* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal ; un Grand ne veut faire aucun bien & est capable de grands maux : l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses : là se montrent ingénument la grossiereté & la franchise ; ici se cache une seve  
mali-

maligne & corrompuë sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a gueres d'esprit , & les Grands n'ont point d'ame : celui-là a un bon fond & n'a point de dehors ; ceux-ci n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il operer , je ne balance pas , je veux être peuple.

\* Quelque profonds que soient les Grands de la Cour , & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas , & pour ne point paroître ce qu'ils sont , ils ne peuvent cacher leur malignité , leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui , & à jeter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil , admirables sans doute pour envelopper une duppe , & rendre sot celui qui l'est déjà ; mais encoore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit , qui sauroit se tourner & se plier en mille manieres agréables & réjouissantes , si le dangereux caractere du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractere sérieux dans lequel il se retranche ; &

DES  
GRANDS.

il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se jouer de lui.

\* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbecile, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

\* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du Peuple; seule difference que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Estafier.

\* Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres: mais non, les Princes ressemblent aux hommes: ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

\* Il semble que la premiere regle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses

ses qu'ils en peuvent craindre.

\* Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes , je ne devine pas lequel , si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir ; & si elle naît cette conjoncture , il semble qu'il doive s'en servir ; si c'est en faveur d'un homme de bien , il doit appréhender qu'elle ne lui échape : mais comme c'est en une chose juste , il doit prévenir la sollicitation , & n'être vû que pour être remercié ; & si elle est facile , il ne doit pas même la lui faire valoir : s'il la lui refuse , je les plains tous deux.

\* Il y a des hommes nez inaccessible , & ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin , de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur un pied ; mobiles comme le mercure ils pirouettent , ils gesticulent , ils crient , ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique , ils jettent feu & flamme , tonnent & foudroient , on n'en approche pas , jusqu'à ce que venant à s'éteindre ils

DES  
GRANDS.

tombent , & par leur chute deviennent traitables , mais inutiles.

\* Le Suisse , le Valet de chambre , l'homme de livrée , s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition , ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse , mais par l'élévation & la fortune des gens qu'ils servent , & mettent tous ceux qui entrent par leur porte , & montent leur escalier , indifféremment au dessous d'eux & de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

\* Un homme en place doit aimer son Prince , sa femme , ses enfans & après eux les gens d'esprit : il les doit adopter , il doit s'en fournir & n'en jamais manquer. Il ne sauroit payer , je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits , mais de trop de familiarité & de caresses les secours & les services qu'il en tire , même sans le savoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable & à la fiction ? ne savent-ils pas justifier les mauvais suc-  
cès

ces par les bonnes intentions , prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des évènements , s'élever contre la malignité & l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs , donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises , détourner les petits défauts , ne montrer que les vertus , & les mettre dans leur jour , semer en mille occasions des faits & des détails qui soient avantageux , & tourner le ris & la mocquerie contre ceux qui oseroient en douter , ou avancer des faits contraires ? Je sai que les Grands ont pour maxime de laisser parler & de continuer d'agir : mais je sai aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres , que laisser dire les empêche de faire.

\* Sentir le merite ; & quand il est une fois connu , le bien traiter : deux grandes démarches à faire tout de suite , & dont la plûpart des Grands font fort incapables.

\* Tu es grand , tu es puissant , ce n'est pas assez : fais que je t'estime , afin que je sois triste d'être déchu de



DES  
GRANDS

tes bonnes graces, ou de n'avoir pu les acquerir.

\* Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir : & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a sù que vous preniez intérêt. Je vous entends, on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du Ministre, vous êtes bien avec les Puissances : desiriez-vous que je fusse autre chose ?

Quelqu'un vous dit, *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation; il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moi*, lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre, au contraire, je m'en louë fort, & il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on fache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut, ou de leur sourire.

Se louer de quelqu'un , se louer d'un Grand , phrase délicate dans son origine , & qui signifie sans doute se louer soi-même , en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait , ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les Grands pour marquer qu'on les voit de près , rarement par estime ou par gratitude : on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë. La vanité ou la legereté l'emportent quelquefois sur le ressentiment : on est mal content d'eux , & on les louë.

\* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte , il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand : il s'en tire , & vous laisse payer doublement , pour lui & pour vous.

\* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance , si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser , y a mis du sien ; & il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir , s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

DES  
GRANDS.

\* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat , & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les Peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité , les hommes ne sont gueres capables de plus grandes choses ; & je ne fais d'où la Robe & l'Épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

\* S'il est vrai qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris , le plaisir & l'abondance , qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables , il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement , qui est la gloire & la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu , il meurt obscur & dans la foule : il vivoit de même à la vérité , mais il vivoit ; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple , & expose aux yeux des hommes , à leur censure , & à leurs éloges , sont même capables

bles de sortir par effort de leur temperament , s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans , est cette bravoure si familiere aux personnes nobles , & peut-être la noblesse même.

Jettez - moi dans les troupes comme un simple soldat , je suis **Thersite** : mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe , je suis **ACHILLE**.

\* Les Princes sans autre science ni autre regle ont un goût de comparaison : ils sont nez & élevez au milieu & comme dans le centre des meilleures choses , à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent , ce qu'ils voyent , & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de **LULLY** , de **RACINE** , & de **LE BRUN** , est condamné.

\* Ne parler aux jeunes Princes que du soin de leur rang , est un excès de précaution , lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter , & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer au-

DES  
GRANDS.

cun des égards dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifferemment & sans distinction des conditions & des titres. Ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions : il ne leur faut de leçons que pour la regler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

\* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, & que tout le monde lui cede. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voyent, & s'empresent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase : s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

\* *Aristarque* se transporte dans la place avec un Héraut & un Trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & se rassemble. Ecoutez, peuple, dit le Héraut ;  
soyez

foyez attentifs, silence, *Aristarque* que vous voyez présent doit faire demain une bonne action. Je dirai plus simplement & sans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux ? que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

\* Les meilleures actions s'alterent & s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, & laissent même douter des intentions. Celui qui protege ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation : il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits piquans & fatyriques : ce n'est jamais une scene qu'il jouë pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte : il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet (a) ni aux nouvellistes : il ne donne point à un  
hom-

(a) Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

homme agréable la matiere d'un jolî conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins sù à la verité; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage?

\* Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems, ils ne leur sont point favorables: il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille: il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

\* *Theognis* est recherché dans son ajustement, & il sort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux & leur souriant, & que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a personne, il saluë ceux qui y sont & ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa  
poi-

poitrine , il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile , il va le trouver , lui fait sa prière : Theognis l'écoute favorablement , il est ravi de lui être bon à quelque chose , il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service ; & comme celui-ci insiste sur son affaire , il lui dit qu'il ne la fera point ; il le prie de se mettre en sa place , il l'en fait juge : le client sort , reconduit , caressé , confus , presque content d'être refusé.

\* C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes , & néanmoins les bien connoître , que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées , par de longs & steriles embrassemens.

\* *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité & l'élévation de sa voix , il les reçoit , leur donne audience , les congédie. Il a des termes tout à la fois civils & hautains , une honnêteté impérieuse & qu'il employe sans discernement : il a une fausse grandeur



qui l'abaisse , & qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis , & qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même , ne se perd pas de vûë , ne sort point de l'idée de sa grandeur , de ses alliances , de sa charge , de sa dignité : il ramasse , pour ainsi dire , toutes ses pieces , s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit , *Mon Ordre , mon Cordon bleu* , il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile en un mot veut être grand , il croit l'être , il ne l'est pas , il est d'après un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre , à un homme d'esprit , il choisit son tems si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage , s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent , ni puissant , ni ami d'un Ministre , ni son allié , ni son domestique : il est severe & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous apperçoit un jour dans une gallerie , & il vous fuit ; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public , ou s'il est public ,

blic , en la compagnie d'un Grand , il prend courage , il vient à vous , & il vous dit , *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis ; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation , il vous coupe & vous les enleve. Vous l'abordez une autre fois , & il ne s'arrête pas , il se fait suivre , vous parle si haut , que c'est une scene pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre , gens nourris dans le faux , qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de Comédie , des Floridors , des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres , pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu : muets & embarrassés avec les savans : vifs , hardis & décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robbe , & de politique à un Financier : ils savent l'histoire avec les femmes : ils sont Poètes avec un Docteur ,

DES  
GRANDS.

teur , & Geometres avec un Poëte.  
De maximes ils ne s'en chargent pas,  
de principes encore moins, ils vivent  
à l'avanture , poussés & entraînés  
par le vent de la faveur , & par l'at-  
trait des richesses. Ils n'ont point  
d'opinion qui soit à eux , qui leur  
soit propre , ils en empruntent à me-  
sure qu'ils en ont besoin ; & celui  
à qui ils ont recours , n'est gueres  
un homme sage , ou habile , ou  
vertueux , c'est un homme à la  
mode.

\* Nous avons pour les Grands &  
pour les gens en place une jalousie  
sterile , ou une haine impuissante ,  
qui ne nous venge point de leur  
splendeur & de leur élévation , & qui  
ne fait qu'ajouter à notre propre mi-  
sere le poids insupportable du bon-  
heur d'autrui : que faire contre une  
maladie de l'ame si inveterée & si con-  
tagieuse ? Contentons-nous de peu ,  
& de moins encore s'il est possible :  
faisons perdre dans l'occasion , la re-  
cette est infaillible , & je consens à  
l'éprouver : j'évite par là d'apprivoi-  
ser un Suisse ou de fléchir un Com-  
mis , d'être repoussé à une porte par  
la

la foule innombrable de cliens ou de Courtifans dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant & en balbutiant une chose juste, d'effüyer sa gravité, son ris amer, & son *Laconisme*. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie : il ne me fait aucune priere, je ne lui en fais pas : nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, & que je le suis.

\* Si les Grands ont des occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté ; & s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance, ou sur la crainte : & une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer parce qu'ils sont grands, & que nous sommes petits ; & qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

DES  
GRANDS.+ Verfail-  
les, Fon-  
tainebleau.

\* A la Cour , à la Ville mêmes passions , mêmes foiblesses , mêmes petitesse , mêmes travers d'esprit , mêmes brouilleries dans les familles & entre les proches , mêmes envies , mêmes antipathies : par tout des brus & des belles-meres , des maris & des femmes , des divorces , des ruptures , & de mauvais raccommodemens : par tout des humeurs , des coleres , des partialitez , des rapports , & ce qu'on appelle de mauvais discours , avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville , la ruë S. Denis comme transportées à + V\*\* ou à F\*\* . Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur , & peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté & de finesse , les coleres sont plus éloquentes , & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes , l'on n'y blesse point la pureté de la langue , l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux , mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas , tout le foible & tout l'in-  
di-

digne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignitez, ces têtes si fortes & si habiles, ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils font peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose, c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace & la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

\* Les Grands se gouvernent par sentiment : ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop, bientôt ils en parlent peu, ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié : ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense.

\* L'on se porte aux extremittez

DES  
GRANDS.

opposées à l'égard de certains personnages. La satire après leur mort court parmi le peuple, pendant que les voûtes des Temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles ni discours funebres : quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

\* L'on doit se taire sur les Puissans : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils sont morts.





## CHAPITRE X.

DU SOUVERAIN,

OU

DE LA REPUBLIQUE.

**Q**UAND l'on parcourt sans la CHAP,  
X, prévention de son país toutes les formes de gouvernement, l'on ne fait à laquelle se tenir : il y a dans toutes le moins bon, & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de toutes, & de s'y soumettre.

\* Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie ; & la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang, est fort bornée & de nul raffinement ; elle inspire de nier ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition : un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible & la plus



DU SOU- plus grossiere de se maintenir , ou de  
VERAIN. s'agrandir.

\* C'est une politique sûre & ancienne dans les Républiques, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité & la mollesse; le laisser se remplir du vuide, & savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

\* Il n'y a point de patrie dans le despotique, d'autres choses y suppléent, l'interêt, la gloire, le service du Prince.

\* Quand on veut changer & innover dans une République, c'est moins les choses que le tems que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette Ville ses franchises, ses droits, ses privileges : mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

\* Quand le peuple est en mouvement,

ment, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

\* Il y a de certains maux dans la République qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicious dans leurs suites & dans la pratique, qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachez & enfoncez comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité : on ne peut les fouiller & les remuer, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits

DU SOU-  
VERAIN.

tits maux , ou d'inconvéniens qui tous seroient inévitables & irremédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit , & qui deviennent néanmoins un bien public , quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels , qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent , ruinent ou deshonnorent les familles , mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats ; & sur leurs ruines en élèvent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands Empires , & qui les ont fait évanouir de dessus la terre , pour varier & renouveler la face de l'Univers.

\* Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche , qu'il ait des chiens qui arrêtent bien , qu'il crée les modes sur les équipages & sur les habits , qu'il abonde en superfluitez ? Où il s'agit de l'interêt & des commoditez de tout le public , le particulier est-il compté ? La consolation des peuples dans

dans les choses qui lui pesent un peu , est de savoir qu'ils soulagent le Prince , ou qu'ils n'enrichissent que lui ; ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

CHAP.  
X.

\* La guerre a pour elle l'antiquité , elle a été dans tous les siècles ; on l'a toujours vûë remplir le monde de veuves & d'orphelins , épuiser les familles d'héritiers & faire perir les frères à une même bataille. Jeune SOYE-COUR ! je regrette ta vertu , ta pudeur , ton esprit déjà mûr , pénétrant , élevé , sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère , & t'enleve à une Cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable , mais ordinaire ! De tout tems les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins sont convenus entr'eux de se dépouiller , se brûler , se tuer , s'égorger les uns les autres ; & pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sûreté , ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'Art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire , ou la plus solide réputation ; & ils ont

DU SOU-  
VERAIN.

depuis encheri de siecle en siecle sur la maniere de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venuë la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvez de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions : si content du sien on eût pû s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix & la liberté.

\* Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens, & dans le sein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu & le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens & de massacres, souffre impatientement que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, & qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos & la sureté par l'amour qu'il a  
pour

pour le changement , & par le goût de la nouveauté , ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie , à voir tendre des chaînes , & faire des barricades , pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

CHAP.  
X.

\* *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie , tout est perdu , c'est fait de l'Etat , il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte & si generale conjuration ? quel moyen , je ne dis pas d'être supérieur , mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis ? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Heros , un ACHILLE y succomberoit. On a fait , ajoute-t-il , de lourdes fautes ; je sais bien ce que je dis , je suis du métier , j'ai vû la guerre , & l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Dain & de Jacques Cœur ; c'étoient là des hommes , dit-il , c'étoient des Ministres. Il débite ses nouvelles , qui sont toutes les plus tristes & les plus défa-

DU SOU-  
VERAIN.

avantageuses que l'on pourroit feindre ; tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade , & taillé en pieces : tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont rendues aux ennemis à discrétion & ont passé par le fil de l'épée ; & si vous lui dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point , il ne vous écoute pas : il ajoûte qu'un tel General a été tué ; & bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une legere blessure , & que vous l'en assuriez , il déplore sa mort , il plaint sa veuve , ses enfans , l'Etat , il se plaint lui-même , *il a perdu un bon ami & une grande protection.* Il dit que la Cavalerie Allemande est invincible : il pâlit au seul nom des Cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place , continuë-t-il , on levera le siege. Ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat , ou si on le livre , on le doit perdre ; & si on le perd , voilà l'ennemi sur la frontierie. Et comme Demophile le fait voler , le voilà dans le cœur du Royaume : il entend déjà sonner le beffroi des Villes , & crier à l'allarme ; il songe à son bien & à ses ter-

terres : où conduira-t-il son argent , ses meubles , sa famille ? où se réfugiara-t-il , en Suisse ou à Venise ?

CHAP.  
X.

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes , il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons & des bataillons , des Généraux & des Officiers , il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne & tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes , un peu moins pour les Pyrenées , & il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées , il fait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne feront pas , vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince , ou le secret du Ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs , il en compte jusqu'à trente mille , ni plus ni moins , car ses nombres sont toujours fixes & certains , comme de celui qui est bien informé. S'il



apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point; & s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiègent une place très-forte, très-régulière, pourvûë de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison; commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la Ville a des endroits foibles & mal fortifiez, qu'elle manque de poudre, que son Gouverneur manque d'experience, & qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & après avoir respiré un peu, voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à platte couture, le General, les Chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri: voilà, continue-t-il, un grand massacre, & il faut convenir que nous jouïons d'un grand bonheur. Il s'assit, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel

Prin-

Prince renonce à la Ligue & quitte ses Confederez , qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort , il nomme le lieu où il est enterré ; & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs , il parie encore pour l'affirmative. Il fait par une voye indubitable que (a) T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur , que le Grand Seigneur arme *puissamment* , ne veut point de paix , & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne : il frappe des mains , & il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple Alliance chez lui est un Cerbere , & les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers , que de palmes , que de triomphes , & que de trophées. Il dit dans le discours familier , *Notre auguste Heros , notre grand Potentat , notre invincible Monarque.* Réduisez-le si vous pouvez à dire simplement : *Le Roi a beaucoup d'ennemis , ils sont puis-*

(a) Tekeli.

DU SOU-  
VERAIN.

*puissans , ils sont unis , ils sont aigris ?  
il les a vaincus , j'espere toujours qu'il  
les pourra vaincre.* Ce style trop ferme & trop décisif pour Demophile n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré ; il a bien d'autres expressions en tête : il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides , qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée ; & dès qu'il entend dire que les armées sont en présence , ou qu'une place est investie , il fait déplier sa robe & la mettre à l'air , afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathédrale.

\* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plenipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Républiques soit d'une longue & extraordinaire discussion , si elle leur coûte plus de tems , je ne dis pas que les seuls préliminaires , mais que le simple réglemeut des rangs , des prééances & des autres cérémonies.

Le Ministre ou le Plenipotentiaire est un Cameleon , est un Prothée , semblable quelquefois à un  
joueur

Joueur habile , il ne montre ni humeur , ni complexion , soit pour ne point donner lieu aux conjectures , ou se laisser pénétrer , soit pour ne rien laisser échaper de son secret par passion , ou par foiblesse. Quelquefois aussi il fait feindre le caractère le plus conforme aux vûes qu'il a , & aux besoins où il se trouve , & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croyent qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance , ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler , il est ferme & inflexible , pour ôter l'envie de beaucoup obtenir , ou il est facile , pour fournir aux autres les occasions de lui demander , & se donner la même licence. Une autre fois ou il est profond & dissimulé , pour cacher une vérité en l'annonçant , parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite , & qu'elle ne soit pas crüe ; ou il est franc & ouvert , afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être sù , l'on croye néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir , & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même ou il est vif & grand parleur pour faire parler les

DU SOU-  
VERAIN.

autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas savoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte & la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid & taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter longtemps, pour parler avec ascendant & avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier, pour en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures & avoir la réplique; & dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fond pour lui, ou pour ses alliez, pour savoir ce qu'il doit demander, & ce qu'il peut obtenir.

Il fait parler en termes clairs & formels : il fait encore mieux parler ambiguëment , d'une maniere enveloppée , user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir , ou diminuer dans les occasions , & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup. Il demande beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses , qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien , & qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande ; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important , s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence , mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop , pour être refusé ; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienfiance de refuser lui-même ce qu'il fait bien qu'il lui sera demandé , & qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagerer l'énormité de la demande , & de faire convenir , s'il se peut , des raisons qu'il a de n'y pas entendre , que d'affoiblir celles qu'on

D. U S O U -  
V E R A I N .

prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance : également appliqué à faire sonner haut , & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre , & à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres , mais extraordinaires , qui donnent de la défiance , & obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement ; qui lui font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes , & mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande , pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait longtemps prier , presser , importuner sur une chose médiocre , pour éteindre les esperances , & ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort ; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner , c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un allié , s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix , que d'alliances , que de tranquillité publique , que  
d'in-

d'intérêt public ; & en effet il ne songe qu'aux siens , c'est-à-dire à ceux de son Maître ou de sa République. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres , & tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts & les puissans , il encourage les foibles : il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale : il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher , & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il fait intéresser ceux avec qui il traite ; & par un adroit manége , par de fins & de subtils détours il leur fait sentir leurs avantages particuliers , les biens & les honneurs qu'ils peuvent esperer par une certaine facilité , qui ne choque point leur commission , ni les intentions de leurs Maîtres : il ne veut pas aussi être crû imprenable par cet endroit : il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune : il s'attire par là des propositions qui lui découvrent les vûes des autres les plus secretes , leurs desseins les plus profonds & leur dernière ressource , & il



D U S O U-  
V E R A I N.

en profite. Si quelquefois il est lezè dans quelques chefs qui ont enfin été reglez, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent sur la justification & la défensive. Il a son fait digéré par la Cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestez, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement: il n'ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, & qu'il n'en fera pas défavoüé. Il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide & à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au dé-

découragement : il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises , contre les reproches , les soupçons , les défiances , contre les difficultez & les obstacles , persuadé que le tems seul & les conjonctures amènent les choses , & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation , lorsqu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée ; & si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre , il croit devoir pour y réussir en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand événement , il se roidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou préjudiciable ; & si par une grande prudence il fait le prévoir , il presse & il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou esperer , & il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du tems , du lieu , des occasions , de sa puissance ou de sa foiblesse , du génie des Nations avec qui il traite , du temperament & du caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes  
ses

ses vûës , toutes ses maximes , tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin , qui est de n'être point trompé , & de tromper les autres.

\* Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

\* L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret , par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge.

\* Il ne manque rien à un Roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié , & par la fidélité de ses amis.

\* Le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être , est de l'être moins quelquefois , de sortir du théâtre , de quitter le bas de soye & les brodequins , & de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

\* Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modestie de son Favori.

\* Le Favori n'a point de suite : il est

est sans engagement & sans liaisons. Il peut être entouré de parens & de créatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout, & comme isolé.

\* Je ne doute point qu'un Favori, s'il a quelque force & quelque élévation, ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petitesesses, de la flatterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'attachent à lui comme ses viles créatures, & qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris & la moquerie.

\* Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, & pour la durée de votre nom : les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent, & le mérite dégénere. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune, mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils ?

Ne

D U S O U -  
V E R A I N .

Ne m'en croyez pas , regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais , que vous dédaignez : ils ont des ayeuls , à qui tout grands que vous êtes , vous ne faites que succeder. Ayez de la vertu & de l'humanité , & si vous me dites , qu'aurons-nous de plus ? je vous répondrai , de l'humanité & de la vertu : maîtres alors de l'avenir , & indépendans d'une posterité , vous êtes sûrs de durer autant que la Monarchie ; & dans le tems que l'on montrera les ruines de vos Châteaux , & peut-être la seule place où ils étoient construits , l'idée de vos louables actions fera encore fraîche dans l'esprit des peuples , ils considereront avidement vos portraits & vos médailles , ils diront : Cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force & avec liberté , & a plus crain de lui nuire que de lui déplaire : il lui a permis d'être bon & bienfaisant , de dire de ses Villes , *ma bonne Ville* , & de son Peuple , *mon Peuple*. Cet autre dont vous voiez l'image , & en qui l'on remarque une phyfionomie forte ,  
join-

jointe à un air grave , austere & majestueux , augmente d'année à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparez. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la sûreté des peuples par l'abaissement des Grands : ni les partis , ni les conjurations , ni les trahisons , ni le péril de la mort , ni les infirmités n'ont pû l'en détourner : il a du tems de reste , pour entretenir un ouvrage , continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes, l'extinction de l'hérésie.

\* Le panneau le plus délié & le plus spécieux qui dans tous les tems ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires , & aux Rois par leurs Ministres , est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter & de s'enrichir. Excellent conseil ! maxime utile , fructueuse , une mine d'or , un Perou , du moins pour ceux qui ont sù jusqu'à présent l'inspirer à leurs Maîtres.

\* C'est un extrême bonheur pour les peuples , quand le Prince admet dans sa confiance , & choisit pour le

ministere ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

\* La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la République, est une partie essentielle au bon gouvernement; trop négligée à la vérité dans les derniers tems par les Rois ou par les Ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples, & à la douceur de ses jours, que le Prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs Souverainetez des Provinces de son Royaume, qu'il leur soit également supérieur par les sieges & par les batailles, & qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines, ni dans les plus forts bastions, que les Nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre & pour l'arrêter, qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours, & qu'il triomphe toujours, que leurs dernieres esperances soient tombées  
par

par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, & conquérir de nouveaux Etats, commander de vieux & experimentez Capitaines, moins par leur rang & leur naissance, que par leur génie & leur sagesse, suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par lui-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable? si triste & inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les ruës d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaises forêts, que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le séjour des Villes si délicieux,



DU SOU-  
VERAIN.

cieux, & n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur de la société; si foible & seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un Grand, & si l'on avoit moins pourvû à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres & d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les Sciences ou dans les Arts qui feront un jour leur établissement; si par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes saines, & de les acheter peu; si enfin par les soins du Prince je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne.

\* Les huit ou les dix mille hommes sont au Souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire: s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

\* Tout prospere dans une Monarchie, où l'on confond les intérêts

gêts de l'Etat avec ceux du Prince.

CHAP.

X.

\* Nommer un Roi P E R E DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

\* Il y a un commerce ou un retour de devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-ci au Souverain : quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soumis aux loix & à la justice, dont le Prince est dépositaire : ajoûter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses Sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un Favori qui se dédira à l'agonie.

\* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu  
sur

DU SOU-  
VERAIN.

sur une colline vers le déclin d'un beau jour pâit tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë & tendre qui a échapé à la faux du moissonneur; le berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de paturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil; quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples & du Prince qui le gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une les-

se

se d'or & de soye , que sert tant d'or  
à son troupeau , ou contre les loups ?

CHAP.  
X.

\* Quelle heureuse place que celle  
qui fournit dans tous les instans l'oc-  
casion à un homme de faire du bien  
à tant de milliers d'hommes ! quel  
dangereux poste que celui qui expose  
à tous momens un homme à nuire à  
un million d'hommes !

\* Si les hommes ne sont point ca-  
pables sur la terre d'une joye plus na-  
turelle , plus flatteuse & plus sensible  
que de connoître qu'ils sont aimez ; &  
si les Rois sont hommes , peuvent-  
ils jamais trop acheter le cœur de leurs  
peuples ?

\* Il y a peu de règles générales &  
de mesures certaines pour bien gou-  
verner : l'on suit le tems & les con-  
jonctures , & cela roule sur la pruden-  
ce & sur les vûës de ceux qui régnernt :  
aussi le chef-d'œuvre de l'esprit , c'est  
le parfait gouvernement ; & ce ne  
feroit peut-être pas une chose possi-  
ble , si les peuples par l'habitude où  
ils sont de la dépendance & de la  
soumission , ne faisoient la moitié de  
l'ouvrage.

\* Sous un très-grand Roi ceux qui

Tom. I.

X

tien-

**Du Sou-** tiennent les premières places n'ont que  
**VERAIN-** des devoirs faciles ; & que l'on rem-  
plit sans nulle peine ; tout coule de  
source : l'autorité & le génie du Prin-  
ce leur applanissent les chemins , leur  
épargnent les difficultés , & font tout  
prosperer au-delà de leur attente : ils  
ont le mérite de subalternes.

\* Si c'est trop de se trouver char-  
gé d'une seule famille , si c'est assez  
d'avoir à répondre de soi seul , quel  
poids , quel accablement que celui  
de tout un Royaume ! Un Souve-  
rain est-il payé de ses peines par le  
plaisir que semble donner une puis-  
sance absolüe , par toutes les prof-  
ternations des Courtisans ? Je songe  
aux pénibles , douteux & dangereux  
chemins qu'il est quelquefois obligé  
de suivre pour arriver à la tranqui-  
lité publique : je repasse les moyens  
extrêmes , mais nécessaires , dont il  
use souvent pour une bonne fin : je  
fai qu'il doit répondre à Dieu mê-  
me de la félicité de ses peuples , que  
le bien & le mal est en ses mains , &  
que toute ignorance ne l'excuse pas ,  
& je me dis à moi-même , voudrois-  
je régner ? Un homme un peu heu-  
reux

feux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une Monarchie? N'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit héréditaire, de supporter d'être né Roi?

\* Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien regner? une naissance auguste, un air d'empire & d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressez de voir le Prince, & qui conserve le respect dans un Courtisan: Une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point: ne faire jamais ni menaces, ni reproches, ne point céder à la colere: & être toujourns obéi: L'esprit facile, insinuant: le cœur ouvert, sincere, & dont on croit voir le fond, & ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures, & des alliez; être secret toutefois, profond & impénétrable dans ses motifs & dans ses projets: Du sérieux & de la gravité dans le public: de la brieveté, jointe à beaucoup de justesse & de dignité, soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans

DU SOU-  
VERAIN.

les Conseils : Une maniere de faire des graces , qui est comme un second bienfait , le choix des personnes que l'on gratifie ; le discernement des esprits , des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois : le choix des Généraux & des Ministres : Un jugement ferme , solide , décisif dans les affaires , qui fait que l'on connoît le meilleur parti & le plus juste : un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit , jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple , des alliez , des ennemis , une mémoire heureuse & très-présente qui rapelle les besoins des Sujets , leurs visages , leurs noms , leurs requêtes : Une vaste capacité qui s'étende non seulement aux affaires de dehors , au commerce , aux maximes d'Etat , aux vûes de la politique , au reculement des frontieres par la conquête de nouvelles Provinces , & à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles ; mais qui sache aussi se renfermer au dedans , & comme dans les détails de tout un Royaume , qui en bannisse un culte faux , suspect & ennemi de la

Sou-

Souveraineté, s'il s'y rencontre ; qui abolisse des usages cruels & impies , s'ils y regnent ; qui réforme les Loix & les Coûtumes , si elles étoient remplies d'abus ; qui donne aux Villes plus de sureté & plus de commoditez par le renouvellement d'une exacte police , plus d'éclat & plus de majesté par des édifices somptueux : Punir severement les vices scandaleux : donner par son autorité & par son exemple du crédit à la pieté & à la vertu : protéger l'Eglise , ses Ministres , ses libertez : ménager ses peuples comme ses enfans ; être toujours occupé de la pensée de les soulager , de rendre les subsides légers , & tels qu'ils se levent sur les Provinces sans les appauvrir : De grands talens pour la guerre ; être vigilant , appliqué , laborieux : avoir des armées nombreuses, les commander en personne , être froid dans le péril , ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat , aimer le bien de son Etat & sa gloire plus que sa vie : Une puissance très-absoluë , qui ne laisse point d'occasion aux brigues , à l'intrigue & à la cabale ; qui ôte



DU SOU-  
VERAIN.

cette distance infinie qui est quelque-  
fois entre les grands & les petits ,  
qui les rapproche , & sous laquelle  
tous plient également : Une étendue  
de connoissance qui fait que le Prince  
voit tout par ses yeux , qu'il agit im-  
médiatement & par lui-même , que  
ses Généraux ne sont , quoiqu' éloignez  
de lui , que ses Lieutenans , & les Minis-  
tres que ses Ministres : Une profonde  
sagesse qui fait déclarer la guerre , qui  
fait vaincre & user de la victoire , qui  
fait faire la paix , qui fait la rompre , qui  
fait quelquefois & selon les divers in-  
terêts contraindre les ennemis à la  
recevoir ; qui donne des règles à une  
vaste ambition , & fait jusques où l'on  
doit conquérir : Au milieu d'ennemis  
couverts ou déclarez se procurer le  
loisir des jeux , des fêtes , des spec-  
tacles , cultiver les Arts & les Scien-  
ces ; former & exécuter des projets  
d'édifices surprenans : Un génie enfin  
supérieur & puissant qui se fait aimer  
& réverer des siens , craindre des  
étrangers , qui fait d'une Cour , &  
même de tout un Royaume comme  
une seule famille , unie parfaitement  
sous un même chef , dont l'union &

la bonne intelligence est redoutable au reste du monde : Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet : il faut que trop de choses concourent à la fois , l'esprit , le cœur , les dehors , le temperament ; & il me paroît qu'un Monarque qui les rassemble toutes en sa personne , est bien digne du nom de Grand.

*Fin du premier Tome.*

543629

